



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



*Minto*

*Oeuvres*

*J. 7.*

UNS. 168 d. 31



3 vols

301



# ŒUVRES

DE

MR. DE LA H\*\*\*\*.

1911

1911

*Gilbert Elliot*  
**ŒUVRES**

D E

M<sup>R</sup>. DE LA H<sup>A R D E</sup>\*\*\*\*.

*revues & corrigées par l'auteur.*

—  
TOME PREMIER.  
—



Y V E R D O N ,

De l'Imprimerie de la Société Littér. & Typog.

—  
M. D C C. L X X V I I ,  
—







# A V I S

DES ÉDITEURS.



**N**ous donnons les premiers une collection des œuvres de Mr. de la H\*\*\*\*, c'est-à-dire de celles qu'il a publiées jusqu'ici ; & nous croyons rendre service aux amateurs des lettres , en leur présentant ce recueil. Nous n'avons pas besoin , pour en relever le mérite, de prendre sur nous le rôle de panégyristes , comme font le plus souvent les éditeurs , pour faire valoir leur travail. Nous pouvons dire avec confiance au public, que nous ne lui offrons que des ouvrages honorés depuis long - tems de son suffrage unanime. Les lauriers dont l'auteur a été couronné si souvent sur le parnasse français ; la rapidité avec laquelle tout ce qu'il a produit a été enlevé à mesure qu'on l'imprimait ; l'empressement

## A V I S D E S É D I T E U R S

avec lequel les nations étrangères se sont approprié ses productions en les traduisant; l'intérêt que des souverains y ont pris en les répandant dans leurs États; enfin des ouvrages dont le succès est décidé depuis long-tems, tels que *Varvic*, *Mélanie*, *l'Eloge de Fénelon*, *l'Eloge de Catinat*, &c. ce sont là les garans de notre entreprise.

Nous avons cru devoir en faire part à Mr de la H\*\*\*\*. Voici en partie ce qu'il nous a répondu. " J'étais plus occupé du soin de corriger mes faibles ouvrages, que du projet de les imprimer. Dans la première jeunesse on est pressé de paraître, & l'on compte les éditions; dans un âge un peu plus prudent, on n'est pressé que de bien faire, & l'on compte les fautes. J'attendais d'ailleurs pour recueillir les différens morceaux que j'ai donnés au public, que je pusse les accompagner d'autres productions peut-être un peu plus dignes de son indulgence, & qui ont eu le tems de mûrir dans mon porte-feuille. Mais je n'ai pas le droit de m'opposer à l'empressement honorable & flatteur que me témoignent des gens de lettres étrangers, & de votre considération. Tout ce que j'ose vous de-

## A V I S D E S É D I T E U R S .

mander, messieurs, c'est de ne pas me traiter, comme les éditeurs traitent les écrivains morts, dont ils ne manquent pas de réimprimer toutes les sottises, comme si ce n'était pas assez d'avoir eu tort une fois. *Delicta juventutis meæ & ignorantias meas ne memineris.* Je vous demande grace pour quelques essais de jeunesse que je travaille tous les jours à faire oublier. Si vous voulez que votre édition soit vraiment une entreprise de gens de lettres, plutôt qu'une affaire de librairie, n'offrez aux honnêtes gens que ce qu'ils peuvent lire sans dégoût. Ne réimprimez point *Timoléon*. C'est un sujet mal choisi, qui n'était point fait pour la scène française, & dont le dénouement atroce & nécessaire n'est bon que pour des républicains. Ce n'est pas qu'il n'y ait eu des scènes très-applaudies; mais la pièce est mal faite, & le style en est très-médiocre. Je voudrais avoir eu pour cette tragédie la même réserve que j'ai eue pour *Gustave*, que je n'ai point imprimé. Cependant *Gustave* n'était pas sans remède, & il n'y a rien à faire de *Timoléon*. Je vous enverrai volontiers les corrections de *Varvic*, déjà imprimées dans un *Mercure*, & celles de *Mélanie*, &c. „

## A V I S D E S É D I T E U R S .

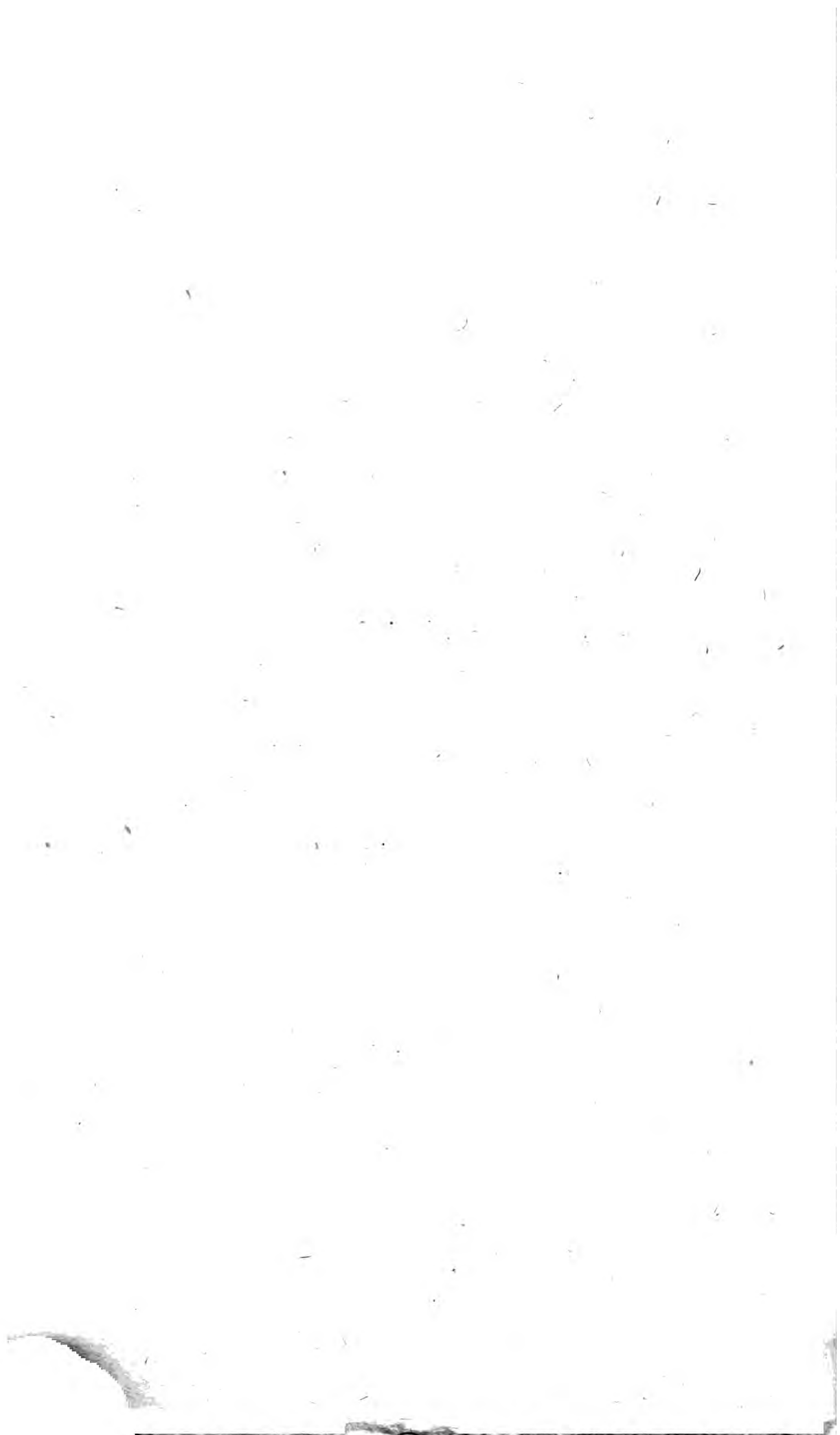
Nous nous sommes conformés aux intentions de l'auteur. C'est une reconnaissance que nous lui devons pour les soins qu'il a bien voulu donner à notre édition, en nous faisant tenir des copies très-correctes de la plupart des pièces qui la composent, & des poésies mêlées qui avaient paru séparément ou dans les journaux.

Nous donnerons volume par volume, même format, même papier, même caractère, tout ce qui sortira de la plume de l'auteur.



LE COMTE  
DE VARVIC,  
TRAGÉDIE  
EN CINQ ACTES.

Représentée pour la première fois par les Co-  
médiens ordinaires du Roi le 7 Nov. 1763.





## AVERTISSEMENT.



**O***N* sait que cet ouvrage est le premier de l'auteur qui le composa à l'âge de 22 ans. Son succès fut très-grand, & s'est toujours soutenu depuis. Il a été traduit en plusieurs langues, joué à la Haye en hollandais, & en anglais à Londres au théâtre de Drurylane, où il a réussi comme en France.

*L'auteur y fit, il a quelques années, des changemens assez considérables. La pièce fut représentée avec ces changemens qui furent imprimés en partie dans le Mercure de France. C'est avec ce secours qu'on a fait à Lyon & ailleurs plusieurs éditions nouvelles; mais toutes sont incomplètes & fautives. Celle-ci*



iv    A V E R T I S S E M E N T .

*est la première qui soit parfaitement conforme  
à la copie sur laquelle cette tragédie est re-  
présentée au théâtre de Paris , & que l'auteur  
a bien voulu nous remettre manuscrite.*



---

**L E T T R E**  
**A MONSIEUR DE VOLTAIRE.**



M O N S I E U R ,

**Q**Uoiqu'éloigné du centre de notre littérature, vous en êtes toujours l'ame & l'honneur. Tous ceux qui font quelques pas dans cette carrière, où vous avez tant de fois triomphé, vous offrent en tribut les essais de leur jeunesse. En soumettant cet ouvrage à vos lumières, je ne fais que suivre la foule ; & si je puis m'en distinguer, ce n'est que par la sensibilité particulière qui m'a toujours attaché à vos écrits, & dont j'ai osé déjà vous donner des témoignages.

Il est donc vrai, monsieur, qu'il vient un tems où tous les hommes s'accordent pour être justes, où le cri de l'envie est étouffé par le cri de l'admiration, où l'on n'ose plus opposer la médiocrité qu'on méprise, au génie qu'on voudrait dégrader, où l'homme supérieur à son siècle est enfin à sa place. Ce sentiment unanime & victorieux qui détruit tous les autres intérêts, a quelque chose de sublime ; il me fait respecter l'humanité.

Tel est le rang où vous êtes parvenu, monsieur ; tel est l'hommage universel que l'on vous rend aujourd'hui, & que méritent vos chefs-d'œu-

vres dans plusieurs genres , sur-tout dans le genre dramatique. Permettez-moi de discourir quelque tems avec vous sur cet art que j'aime, & dans lequel vous excellez. Quand on écrit à son maître, il faut s'instruire avec lui, lui proposer des réflexions & des doutes qu'il peut éclairer, plutôt que de lui adresser des louanges qui sont toujours fort au-dessous de lui.

Il n'est que trop vrai que le théâtre est depuis long-tems dans ses jours de décadence. Vous vous êtes placé à côté de nos maîtres, & tout le reste est bien loin de vous. On a même abusé de vos préceptes pour corrompre & détériorer l'art de la tragédie. Vous nous avez dit, que la pompe du spectacle ajoutait beaucoup à l'intérêt d'une action; vous avez recommandé cet accessoire trop négligé jusqu'à vous. Qu'est-il arrivé? On a fait de la tragédie une suite de tableaux mouvans; on a prodigué les événemens en représentation, les combats, les poignards, & l'on a fait des ouvrages dont tout le mérite était pour l'actrice ou le décorateur. On a voulu oublier ce que vous avez répété cent fois, que sans l'intérêt & le style, tous ces ornemens étrangers ne produisaient que l'effet d'un instant, & qu'il ne restait rien d'un ouvrage de cette espèce quand la toile était tombée. J'entendais demander autour de moi, lorsqu'il s'agissait d'une pièce nouvelle: y a-t-il des coups de théâtre en grand nombre, des tirades pour l'actrice, des maximes, des déclamations? On se gardait bien de demander: les personnages disent-ils ce qu'ils doivent dire? L'action est-elle raison-

nable? Le style est-il intéressant? Ces bagatelles étaient bonnes pour le vieux tems, & l'on disait tout haut que *Britannicus*, donné aujourd'hui pour la première fois, ferait à peine écouté.

C'est au milieu de tels discours & de tels préjugés, que j'ai osé concevoir & exécuter un drame de la plus grande simplicité. J'ai pensé que les événemens multipliés ne pouvaient tout au plus intéresser que la curiosité de l'esprit, & non la sensibilité de l'ame; que pour faire éprouver aux hommes rassemblés des émotions durables, il fallait développer devant eux une action simple, qui de momens en momens devint plus intéressante; qu'il fallait imprimer profondément dans leurs cœurs les sentimens divers & successifs des personnages; que la tragédie n'était pas seulement le talent de faire agir les hommes sur la scène, mais encore celui de les faire parler. Oui, je ne craindrai pas de le répéter, l'éloquence seule peut animer la tragédie; c'est le caractère distinctif des grands maîtres; c'est le vôtre. Le mérite peut n'être pas bien grand, d'arranger une action vraisemblable; mais créer des hommes à qui l'on donne des passions qu'il faut peindre, répandre dans les discours qu'on leur prête, cet intérêt soutenu, cette chaleur qui donne à l'illusion l'art de la vérité, trouver, saisir ces sentimens qui s'échappent de l'ame, & que l'homme médiocre ne rencontre jamais; voilà le talent rare & supérieur, voilà le génie.

Quel don, monsieur, que l'éloquence! c'est

le plus beau présent de la nature. Elle fait pardonner tout, même la vérité. Et quel homme fait mieux que vous les réunir? Qui mieux que vous a su faire servir à notre instruction la science de plaire & d'attendrir? Combien vous savez adoucir les hommes, afin qu'ils vous permettent de les éclairer! Peut-être est-il encore des âmes ingrates & dures qui se refusent aux plaisirs que vous leur procurez, & qui cherchent les défauts de vos ouvrages, en effuyant les larmes que vous leur arrachez. Peut-être même me reprocheront-elles cette expression de ma reconnaissance. Pour moi, je la crois due au grand homme qui cent fois a charmé les instans de ma vie, & qui m'a appris encore à pardonner à leur ingratitude.

Je serais trop heureux, monsieur, si le plaisir qu'on goûte à la lecture de vos ouvrages, suffisait pour apprendre à les imiter. Sans prétendre à cette gloire, je me suis attaché du moins à pratiquer vos leçons. J'ai cherché la clarté dans le style, la simplicité dans la marche. J'ai déployé sur la scène l'âme grande & sensible de *Varvic*, & j'ai cru qu'avec cet avantage je serais bien malheureux si j'avais besoin de ces ornemens si superflus, & que l'on croit si nécessaires. Ma jeunesse & quelques lueurs de cet ancien goût, qui pour n'être plus suivi, n'est pourtant pas oublié, m'ont fait accueillir du public avec cette indulgence qui récompense les efforts, & encourage les dispositions. On a applaudi au genre que j'avais choisi, bien plus qu'à mes talens. Il serait à souhaiter que cet accueil engageât tous ceux qui se dispu-

tent aujourd'hui la scène , à rentrer dans l'ancienne route , qui probablement est la plus sûre , & dans laquelle sans doute ils iraient bien plus loin que moi. C'est à vous , monsieur , qui avez atteint le but , & qui êtes assis sur vos trophées , c'est à vous à les ramener. Elevez encore votre voix ; proposez leur de relire *Phédre* & *Cinna*. Moi je leur citerai *Méropé* & ces trois derniers actes de *Zaire* , ces actes si admirables , où les développemens d'un cœur tendre & jaloux suffisent pour remplir la scène. J'entends toujours parler des coups de théâtre. Mais qu'est-ce que des coups de théâtre ? font-ce des exécutions sanglantes ? non. Oreste dans *Andromaque* est épris d'Hermione : il vient d'obtenir l'assurance de l'épouser , si Pyrrhus épouse la veuve d'Hector : Pyrrhus y semble déterminé : il a refusé de livrer Astianax , il sacrifie tout à sa Troyenne : Oreste nage dans la joie ; arrive Pyrrhus ; tout est changé : il est bravé ; il revient à Hermione & livre Astianax ; il invite Oreste à être témoin de son mariage. Oreste demeure anéanti , & le spectateur avec lui. Voilà un coup de théâtre : il est d'un maître.

C'est ainsi qu'il faut que les événemens d'une pièce paraissent toujours le résultat des caractères , & non une machine fragile , dont on voit tous les ressorts dans la main de l'auteur. Mais c'est sur le style que nous avons sur-tout besoin de leçons. Si vous avez quelquefois placé dans une scène des réflexions rapides , presque toujours fondues dans la situation , on a prétendu dès-lors qu'il fallait , à votre exemple , faire entendre sur

le théâtre toutes les vérités morales qu'on a pu dire depuis deux mille ans. On a fait de longues tirades bien trainantes, bien ennuyeuses, & surtout bien déplacées. On est convenu d'appeller cela des vers *saillans*, *des vers à retenir*. Vous ne ferez pas surpris, monsieur, quand vous aurez lu cette tragédie, que plusieurs personnes se soient plaintes de n'y pas trouver *de ces vers à retenir*. Je crois bien que vous m'en ferez bon gré. Quant à ces personnes dont je vous parle, je suis bien fâché de ne pouvoir les satisfaire; mais je leur répondrai, & vous appuyerez mon avis sans doute, que pour bien écrire, il faut mettre le mot pour la chose & rien de plus; que des vers de situation profondément sentis, valent cent fois mieux que des vers faits par l'esprit pour refroidir l'ame; qu'enfin il faut préférer le style qui fait vivre un ouvrage, à celui qui fait briller l'acteur.

Combien de gens ignorent le mérite de ces vers simples & faciles, sans inversions, sans épithètes, qui seuls font entendre une tragédie avec une satisfaction continue! Je dirai plus; quand cette simplicité est touchante, je la préfère aux plus grandes pensées.

Tout le monde connaît ces vers fameux de Corneille en parlant de Pompée.

*Il ( le ciel ) a choisi sa mort pour servir dignement  
D'une marque éternelle à ce grand changement ,  
Et devait cet honneur aux manes d'un tel homme ,  
D'emporter avec eux la liberté de Rome.*

Cette pensée est grande sans enflure ; mais j'aimerais bien mieux avoir fait ces vers-ci d'Athalie en parlant des flatteurs.

*Ainsi de piège en piège , Et d'abyme en abyme ;  
Corrompant de vos mœurs l'aimable pureté ,  
Ils vous feront bientôt haïr la vérité ,  
Vous peindront la vertu sous une affreuse image.  
Hélas ! ils ont des rois égaré le plus sage.*

Quel intérêt de style ! que ce ton est naïvement dramatique ! & quand je songe que c'est un grand prêtre qui tient ce langage aux pieds d'un roi enfant qu'il va mettre sur le trône , il me semble qu'on n'a jamais offert aux hommes un spectacle plus grand & plus pathétique.

Il faut dire de grandes choses avec des termes simples. Tels sont mes principes , monsieur : c'est de vous que je les tiens. J'ajouterai qu'il serait bien cruel & bien injuste , que ceux qui ont des principes contraires , se crussent en droit d'être mes ennemis. Je saisis cette occasion de me plaindre à vous publiquement des discours que la haine & la crédulité répandent sur moi. Dans un monde où tout est convention , où l'on marche au milieu de cent petites vanités qu'il faut craindre de heurter , j'ai été juste & vrai. On m'en a fait un crime , & beaucoup de gens m'ont accusé d'être méchant , parce que je n'avais pas la fausseté nécessaire pour l'être. Il est également triste & inconcevable d'être haï par une foule de personnes que l'on n'a jamais vues.



Des discussions littéraires, des intérêts d'un jour, doivent-ils produire des inimitiés si aveugles? Quoi! faudra-t-il toujours redire aux hommes: ne haïssez jamais celui qui ne vous est pas connu, & que peut-être vous auriez aimé?

Au reste, monsieur, ces défagrémens attachés aux arts de l'esprit, n'affaibliront point l'amour que j'ai pour eux & qui est né avec moi. La reconnaissance que je dois aux bontés du public, me donnera de nouvelles forces, & développera peut-être en moi les talens qu'il a cru appercevoir. Peut-être ceux pour qui la lecture est un plaisir utile & réel, en lisant ces faibles essais, feront attendris des sentimens honnêtes & vertueux que j'ai su quelquefois exprimer, & leur ame me fera gré d'avoir écrit. La mienne, vous le voyez, monsieur, s'épanche devant vous avec liberté. Je suis toutes les impressions, sans songer que j'abuse de vos momens, que je vous occupe d'objets importants pour ma jeunesse, mais que votre expérience regarde d'un œil bien différent. Vous avez prévu ou senti tout ce qui m'étonne ou m'irrite. Vous êtes à cette hauteur où tout paraît illusion & vanité. Aussi je compte également sur les conseils de votre philosophie, & sur les lumières de votre goût.

Je suis, &c.



## R É P O N S E

DE MONSIEUR DE VOLTAIRE.

DE FERNEY, ce 22 Déc. 1763.

**A** P R È S le plaisir, monsieur, que m'a fait votre tragédie, le plus grand que je puisse recevoir, est la lettre dont vous m'honorez. Vous êtes dans de bons principes, & votre pièce justifie bien tout ce que vous dites dans votre lettre. *Racine* (qui fut le premier qui eût du goût, comme *Cornelle* fut le premier qui eût du génie,) l'admirable *Racine*, non assez admiré, pensait comme vous. La pompe du spectacle n'est une beauté, que quand elle fait une partie nécessaire du sujet; autrement ce n'est qu'une décoration. Les incidens ne font un mérite, que quand ils sont naturels, & les déclamations sont toujours puériles, sur-tout quand elles sont remplies d'enflure.

Vous vous applaudissez de n'avoir point fait de vers à retenir; & moi, monsieur, je trouve que vous en avez fait beaucoup de ce genre. Les vers que je retiens le plus aisément, sont ceux où la maxime est tournée en sentiment, où le poète cherche moins à paraître qu'à faire paraître son personnage, où l'on ne cherche point à étonner, où la nature parle, où l'on dit ce qu'on doit dire.

14 RÉPONSE DE MR. DE VOLTAIRE.

Voilà les vers que j'aime : jugez si je ne dois pas être très-content de votre ouvrage.

Vous me paraissez avoir beaucoup de mérite : attendez-vous donc à beaucoup d'ennemis. Autrefois , dès qu'un homme avait fait un bon ouvrage , on allait dire au frère Vadeblé qu'il était Janséniste : le frère Vadeblé le disait au père le Tellier , qui le disait au roi. Aujourd'hui , faites une bonne tragédie , & l'on dira que vous êtes Athée. C'est un plaisir de voir les pouilles que l'abbé d'Aubignac , prédicateur du roi , prodigue à l'auteur de *Cinna*. Il y a eu de tous tems des *Frerons* dans la littérature : mais on dit qu'il faut qu'il y ait des chenilles , parce que les rossignols les mangent pour mieux chanter.

J'ai l'honneur d'être avec toute l'estime que vous méritez ,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-  
obéissant serviteur

VOLTAIRE.

*LE COMTE*  
**DE VARVIC,**  
*TRAGÉDIE*  
**EN CINQ ACTES.**

---

---

**A C T E U R S.**

**EDOUARD D'YORC**, *roi d'Angleterre.*

**MARGUERITE D'ANJOU**, *femme de*

*Henri de Lancastre.*

*Le comte* **DE VARVIC.**

**ELISABETH.**

**SUFFOLC**, *confident du roi.*

**SUMMER**, *ami de Varcic.*

**NÉVIL**, *suivante de la reine.*

**Un officier, Gardes, Soldats.**

*La Scène est à Londres.*



*LE COMTE*  
**DE VARVIC,**  
*TRAGÉDIE.*

---

**ACTE PREMIER.**

*SCÈNE PREMIÈRE.*

**NÉVIL, MARGUERITE.**

**NÉVIL.**

**Q**UOI ! lorsque les destins ont comblé vos revers ,  
Quand votre époux gémit dans l'opprobre des fers ,  
Lorsqu'Edouard enfin , heureux par vos défastres ,  
S'assied insolemment au trône des Lancastrès ,  
Marguerite tranquile en son adversté ,  
Conserve sur son front tant de sérénité !  
Quel espoir adoucit votre misère affreuse ?

**MARGUERITE.**

Celui qui soutient seul une ame généreuse ,

**B**

18 LE COMTE DE VARVIC,

Qui seul peut l'affermir contre les coups du fort,  
Et lui fait rejeter le secours de la mort,  
Aliment nécessaire à qui sentit l'offense,  
Seul bien des malheureux, l'espoir de la vengeance.

N É V I L.

Et comment cet espoir vous ferait-il permis ?  
Le sceptre est dans les mains de vos fiers ennemis.  
Ils ne sont plus, ces tems où votre ame intrépide,  
Soutenant les langueurs d'un monarque timide,  
De l'Anglais inquiet abaissait la fierté,  
Le soumettait au frein de votre autorité ;  
Quand vous-même guidant des guerriers indociles,  
Terrassiez les auteurs des discordes civiles,  
Quand de l'heureux York qui nous opprime tous,  
Le père audacieux succombait sous vos coups.  
Hélas ! tout est changé : malgré votre courage,  
De ses premiers bienfaits le fort détruit l'ouvrage.  
York est triomphant, Lancastre est abattu.  
En vain pour votre époux vous avez combattu.  
En vain il a repris, encor plein d'épouvante,  
Le sceptre qui tombait de sa main défaillante ;  
L'ascendant de Varvic acheva vos malheurs.  
Votre fils, cet objet de vos soins, de vos pleurs,  
Traîne, loin des regards d'une mère avilie,  
Sous les yeux des tyrans son enfance asservie,  
Vous même prisonnière en ces murs odieux. . .

M A R G U E R I T E.

Un plus doux avenir enfin s'ouvre à mes yeux.

Mes destins vont changer : mon cœur du moins s'en flatte.  
 Il faut que devant toi mon allégresse éclate.  
 Apprens ce qu'Edouart cache encore à sa cour,  
 Et ce que verra Londre avant la fin du jour.  
 Tu fais qu'Elifabeth à Varvic fut promise;  
 Que prêt à s'éloigner des bords de la Tamise,  
 Il attendait sa main. . .

N É V I L.

Eh bien ?

M A R G U E R I T E.

*Des nœuds secrets*

Ce soir au jeune Yorck l'enchaînent pour jamais,  
 Et le peuple étonné de sa grandeur soudaine,  
 Apprendra cet hymen en connaissant sa reine.

N É V I L.

O ciel ! que dites vous ? eh quoi ! lorsqu'aujourd'hui  
 Il brigue des Français l'alliance & l'appui,  
 Lorsque , pour en donner une éclatante marque,  
 Il offre d'épouser la sœur de leur monarque,  
 Que Varvic en un mot , chargé de ce traité,  
 Aux rives de la Seine est encore arrêté,  
 L'imprudent Edouard , par un double parjure,  
 Prépare à tous les deux cette sanglante injure ?

M A R G U E R I T E.

Oui , ce prince entraîné par cet amour fatal,  
 Est de son bienfaiteur devenu le rival.  
 En vain Elifabeth que cet hymen accable,

B ij



20 LE COMTE DE VARVIC,

Voudrait en rejeter la chaîne insupportable.  
Un père ambitieux, insensible à ses pleurs,  
Va la sacrifier à l'attrait des grandeurs,  
Et sa fille aujourd'hui, victime couronnée,  
Attend en frémissant ce funeste hyménée.  
Voilà ce que j'ai fu : des amis vigilans  
Ont surpris ces secrets cachés aux courtisans.  
Penses-tu que Varvic tout plein de sa tendresse,  
Se laisse impunément enlever sa maîtresse ?  
Se verra-t-il en butte au mépris des deux cours,  
Sans venger à la fois sa gloire & ses amours ?  
Connais-tu de Varvic l'impétueuse audace ?  
Ce guerrier si terrible, auteur de ma disgrâce,  
Ce héros si vanté, dont les vaillantes mains  
Ont fait en ces climats le fort des souverains,  
Est orgueilleux, jaloux, fier autant qu'invincible ;  
Son cœur est généreux, mais il est inflexible.  
Il dédaigne le trône, il se croit au-dessus  
De ces rois par son bras protégés ou vaincus.  
Tu le verras bientôt, aigri d'un tel outrage,  
S'élever avec moi contre son propre ouvrage,  
Arracher mon époux à la captivité,  
Et signalant pour moi son courage irrité,  
M'aider à ranimer, après tant de défastres,  
Les restes expirans du parti des Lancastres,  
Ecraser Edouard après l'avoir servi,  
Et me rendre à la fois tout ce qu'il m'a ravi :  
Ou bien si de Varvic la valeur fortunée  
Ne pouvait rien ici contre ma destinée,  
Je goûterai du moins le plaisir consolant,

De voir mes ennemis , l'un l'autre s'accablant ,  
Victimes d'une guerre à tous les deux funeste ,  
Répandre sous mes yeux un sang que je déteste ,  
Et des maux qu'ils m'ont faits se disputant les fruits ,  
Peut-être tous les deux l'un par l'autre détruits.

## N É V I L.

Vous allez , dans l'ardeur qui toujours vous dévore ,  
En des nouveaux périls vous engager encore !  
Vous allez tout braver pour servir un époux  
Indigne également & du trône & de vous !

## M A R G U E R I T E.

Hélas ! de son malheur ne lui fais point un crime.  
Je fais qu'il s'endormit sur le bord de l'abîme.  
Le sceptre qu'il portait a fatigué son bras ,  
Il me laisse à venger des maux qu'il ne fent pas.  
Se livrant à son fort en esclave timide ,  
Incessamment plongé dans un calme stupide ,  
Il paraît ne sentir , dans sa triste langueur ,  
Ni le poids de ses fers ni l'orgueil du vainqueur.  
Eh bien ! c'est donc à moi de laver son injure ,  
De soutenir ce rang que sa faiblesse abjure.  
Eh ! que dis-je ? mon fils , l'idole de mon cœur ,  
M'offre de mes travaux un prix assez flatteur.  
Si ma main le replace au trône de son père ,  
Un jour il connaîtra ce qu'il doit à sa mère.  
De combien de périls j'ai sû le garantir !  
Ce jour , ce jour hélas ! me fait encor frémir ,  
Où d'un cruel vainqueur évitant la poursuite ,

22 LE COMTE DE VARVIC,

Seule & dans les forêts précipitant ma fuite ,  
Egarée, éperdue , & mon fils dans mes bras,  
De momens en momens j'attendais le trépas.  
Un brigand se présente , & son avide joie  
Brille dans ses regards à l'aspect de sa proie.  
Il est prêt à frapper : je restai sans frayeur.  
Un espoir imprévu vint ranimer mon cœur.  
Sans guide , sans secours , en ce lieu solitaire ,  
Je crus , j'osai dans lui voir un Dieu tutélaire.  
„ Tiens , approche , lui dis-je , ( en lui montrant mon fils ;  
Qu'à peine soutenaient mes bras appesantis , )  
„ Ose sauver ton prince , ose sauver sa mère.  
J'étonnai , j'attendris ce mortel sanguinaire.  
Mon intrépidité le rendit généreux.  
Le ciel veillait alors sur mon fils malheureux ;  
Ou bien le front des rois que le destin accable ,  
Sous les traits du malheur semble plus respectable.  
„ Suivez-moi , me dit-il , & le fer à la main ,  
Portant mon fils de l'autre , il me fraie un chemin ;  
Et ce mortel abject , tout fier de son ouvrage ,  
Semblait en me sauvant égaler mon courage.

N É V I L.

Ces périls retracés dans votre souvenir  
Préfagent à ce fils un brillant avenir.  
D'orages , de revers une enfance assiégée ,  
Par le ciel poursuivie & par lui protégée ,  
A des traits si frappans fait connaître un mortel  
Objet des soins marqués d'un pouvoir éternel ,  
Et qui sûr de sa route & bravant les obstacles ,

Doit du ciel qui le guide attendre des miracles.  
C'en était un sans doute , alors qu'au fond des bois ,  
Un brigand conserva l'héritier de nos rois.  
Il va vous en coûter peut-être d'avantage ,  
Pour ravir son enfance aux fers de l'esclavage.  
Edouard craint un nom chéri dans ces climats.  
Les cœurs ambitieux ne s'attendrissent pas.

## M A R G U E R I T E.

Le traité qu'aujourd'hui l'on fait avec la France  
Doit de ma liberté me donner l'espérance.  
Je vais voir Edouard : je fais qu'il a promis  
De fixer ma rançon & celle de mon fils.  
Son cœur ne connaît point la fraude & l'artifice.  
Il est mon ennemi , mais je lui rends justice.  
York a des vertus , je dois en convenir ;  
Il m'a ravi le trône & je dois l'en punir.  
Edouard à mes yeux est toujours un rebelle.  
Je ne discute point cette longue querelle ,  
Ces droits tant contestés & jamais éclaircis ;  
Je défendrai les miens , mon époux & mon fils.  
Ce sont là mes devoirs , mes vœux , mon espérance.  
J'irai chercher Varvic aux rives de la France ;  
Il servira ma haine , & peut-être Louis  
Va s'armer avec nous contre nos ennemis.  
Peut-être son courroux.... Mais Edouard s'avance :  
Laisse nous.





SCÈNE SECONDE.

MARGUERITE, ÉDOUARD, SUFFOLC, GARDES.

ÉDOUARD.

Vous avez souhaité ma présence.

Quelque ressentiment qui nous puisse animer,  
Mon cœur est équitable & fait vous estimer.  
Si mon rang à vos vœux me permet de me rendre,  
L'illustre Marguerite a droit de tout prétendre.

MARGUERITE.

En l'état où je suis, paraissant devant toi,  
J'envifage les maux accumulés sur moi.  
Je t'ai vu mon sujet: j'ai marché souveraine  
Dans ce même palais où ton pouvoir m'enchaîne.  
Le destin la voulu: jouis de sa faveur.  
Mais si ton ame encore est sensible à l'honneur,  
J'en réclame les loix, sans demander de grace.  
Je fais, sans m'avilir, céder à ma disgrâce.  
J'ose attendre de toi, mon fils, ma liberté.  
Que l'un & l'autre ici soient garans du traité  
Qu'à la cour de Louis Varvic a dû conclure:  
Tu dois les accorder ou t'avouer parjure.  
Détermine le prix que je t'en dois donner.  
Mon aspect dès long-tems a dû t'importuner:  
Il trouble les douceurs d'un règne illégitime.  
Il est dur de rougir devant ceux qu'on opprime.

É D O U A R D.

Non , je ne rougis point d'avoir repris un rang  
Que trop long-tems Lancaſtre uſurpa ſur mon ſang.  
Je ne veux point ici vous appliquer mes titres.  
La haine & l'intérêt ſont d'injuſtes arbitres.  
Et de quel-droit enfin , vous , d'un ſang étranger ,  
Quand Londre me couronne , oſez vous me juger ?  
De Naples & d'Anjou l'incertaine héritière ,  
Devrait ſ'occuper moins du trône d'Angleterre.  
Par le peuple & les grands Lancaſtre eſt condamné.  
Vous n'êtes plus ici que fille de René ,  
Qu'une étrangere illuſtre , & non pas une reine.  
D'un titre qui n'eſt plus ceſſez d'être ſi vaine.  
Entre Louis & moi je ménage un traité  
Qui fixera l'inſtant de votre liberté.  
Je le ſouhaite au moins ; mais je ne puis répondre  
Des obſtacles nouveaux qui peuvent nous confondre.  
Les intérêts des rois coutent à démêler :  
Attendez juſques-là ma volonté ſuprême.

M A R G U E R I T E.

J'attends tout déſormais du ciel & de moi-même.  
Je ne m'abaiſſe point juſqu'à prouver mes droits ,  
Et je fais que le fer eſt la raiſon des rois.  
Tu crains que dans l'Europe on entende mes plaintes ;  
Mais je te puis ici porter d'autres atteintes.  
Songe que dans ces murs un peuple factieux  
Toujours prêt à pouſſer un cri ſéditieux ,  
Cruel dans ſes retours , extrême en ſes offenſes ,  
Peut encore à mon cœur préparer des vengeanceſ ,

26 LE COMTE DE VARVIC,

Et m'offrir un plus sûr & plus facile appui,  
Que ces rois toujours lents à s'armer pour autrui.  
Il faut ou m'immoler ou me craindre sans cesse.  
Peut-être rougis tu d'accabler la faiblesse  
D'un sexe qui souvent est dédaigné du tien.  
Va, crois que Marguerite est au-dessus du sien.

É D O U A R D.

Je vois à quel excès la fureur vous égare ;  
Mais ce n'est point à vous de me croire barbare.  
Contre vous autrefois me guidant aux combats,  
Mon père malheureux a trouvé le trépas.  
Par des tributs sanglans j'ai pu le satisfaire ;  
Je n'imputai sa mort qu'aux hafards de la guerre.  
Je fais vous pardonner ces impuiffans éclats  
Qui consolent le faible & ne le vengent pas.  
J'honore vos vertus, je l'avoûrai sans feindre,  
Je puis vous admirer, mais je ne puis vous craindre.  
Calmez votre douleur auprès de votre fils.  
Allez, son entretien va vous être permis.  
Peut-être en le voyant votre reconnaissance  
Avoûra que mon cœur a connu la clémence.

M A R G U E R I T E.

Son état & le mien, ses pleurs & mes regrets,  
M'apprendront quel retour je dois à tes bienfaits.  
Adieu.





SCÈNE TROISIÈME.

ÉDOUARD, SUFFOLC, GARDES.

ÉDOUARD.

Je plains les maux de cette ame irritée.  
 Ah ! prends pitié d'une ame encor plus tourmentée.  
 Cher ami , tout mon cœur est ouvert à tes yeux.  
 Tu l'as connu long-tems & noble & vertueux.  
 Peut-être il l'est encore , & fait pour toujours l'être.  
 De moi-même à ce point l'amour est-il le maître ?  
 Cet amour jusqu'ici vainement combattu ,  
 Dont rougit ma raison , dont frémit ma vertu ,  
 Qui va marquer un terme à ma gloire flétrie ,  
 Et qui pourtant hélas ! m'est plus cher que ma vie.  
 Tu dois t'en souvenir , tu fais que dès le jour ,  
 Où ces attraits nouveaux brillèrent dans ma cour ,  
 J'éprouvai , je sentis ce charme inexprimable ,  
 Ces mouvemens soudains d'un penchant indomptable ,  
 Ces premiers feux d'un cœur qui n'avait point aimé.  
 Surpris de mon état , de moi-même allarmé ,  
 Je vis tous les dangers de ma folle tendresse.  
 Hélas ! sans la dompter on connaît sa faiblesse.  
 Tu vois ce que j'ai fait. J'ai craint que dans ces lieux  
 Le retour de Varvic ne traversât mes vœux.  
 J'ai frémi de me voir confus à ses approches ,  
 Exposé sans défense à ses justes reproches.  
 Je hâte cet hymen ; j'ai voulu prévenir  
 Ce moment pour mon cœur si rude à soutenir ,



28    *LE COMTE DE VARVIC,*

Et ce cœur qui long-tems trembla près de l'abîme,  
Pour finir ses combats, précipite son crime.

S U F F O L C.

Sans doute qu'aujourd'hui, prêt à former ces nœuds,  
Vous en avez prévu les effets hasardeux.  
L'amour excuse tout, alors qu'il est extrême.  
Votre ame en s'y livrant se condamne elle-même;  
Mais l'objet qui pour lui vous fait tout oublier,  
En partageant vos feux, doit les justifier.

É D O U A R D.

L'aimable Elifabeth, au printems de son âge  
Peut-être de l'amour ignorant le langage,  
Ma fait voir jusqu'ici, dans sa timidité,  
Ce trouble intéressant qui sied à la beauté.  
Moi-même, je l'avoue, interdit devant elle,  
Rougissant malgré moi de mon erreur nouvelle,  
Commençant des discours que je n'achevais pas,  
Je n'ai presque parlé que par mon embarras.  
Mais j'ai peine à penser qu'une plus chère flamme  
Ait surpris sa jeunesse & me ferme son ame.  
Elle a peu vu l'époux qui lui fut destiné.  
On écoute sans peine un amant couronné,  
Offrant avec sa main le sceptre d'Angleterre :  
Enfin je l'aime assez pour apprendre à lui plaire.  
C'est Varvic qui produit mes troubles inquiets.  
Je songe à son courroux & plus à ses bienfaits.  
Je détruis dans ses mains les fruits de sa prudence.  
Je l'expose lui-même au mépris de la France :

Et qui fait, dans l'ardeur de ses ressentimens,  
Jusqu'ou peuvent aller ses fiers emportemens ?

S U F F O L C.

Peut-être vos débats vont rallumer la guerre.

É D O U A R D.

C'est un astre sanglant qui luit sur l'Angleterre.  
De Lancaſtre & d'Yorc les partis oppoſés  
Ont fait couler le ſang des peuples écrasés,  
L'Anglais environné du meurtre & des ravages ;  
A compté juſqu'ici ſes jours par des orages.  
A peine il ſemble enfin goûter quelque repos.  
Faut-il que je l'expoſe à des malheurs nouveaux !  
C'eſt en toi , cher Suffolc , que mon eſpoir réſide.  
Qu'aux remparts de Paris mon intérêt te guide.  
Vole & prévienſ Varvic ; ne lui déguiſe rien.  
Va , mon cœur n'eſt pas fait pour abuſer le ſien.  
Peins lui tout mon amour & toute mon ivreſſe ;  
Et ſi ſon amitié pardonne à ma faiblesſe ,  
Qu'il élève ſes vœux à l'hymen de ma ſœur ;  
Que ce nœud de plus près l'attache à ma grandeur.  
Toujours l'ambition fut ſa première idole.  
L'amour n'eſt à ſes yeux qu'un preſtige frivole.  
Elifabeth ſur lui n'a point cet aſcendant  
Qui ſemble humilier un cœur indépendant ,  
Qui ſubjugué le mien trop flexible & trop tendre.  
A des nœuds plus brillans ſon orgueil va prétendre.  
Oui , j'oſe l'eſpérer.



30 *LE COMTE DE VARVIC,*

SUFFOLC.

Mais Louis irrité  
De voir rompre l'hymen entre vous arrêté,  
Peut demander bientôt raison de cette injure.

ÉDOUARD.

Sans cet hymen forcé la paix peut se conclure.  
Trop occupé lui-même en ses propres Etats,  
Il n'ira point donner le signal des combats.  
Fameux par l'artifice & non par la victoire,  
Jaloux de la puissance & non pas de la gloire,  
Ce prince malheureux dans le sein de la paix,  
Est accablé du soin d'opprimer ses sujets;  
Et pour assurer mieux la paix où je l'invite,  
Je prétens sans rançon lui rendre Marguerite.  
De Lancastre en mes mains je retiendrai le fils,  
Rejetton dangereux, cher à mes ennemis.  
Toi, ne perds point de tems.



*SCÈNE QUATRIÈME.*

ÉDOUARD, SUFFOLC, UN OFFICIER, GARDES.

L'OFFICIER.

Seigneur, Varvic arrive.  
Le peuple impatient s'empresse sur la rive.  
On veut voir ce héros trop long-tems attendu,  
Que l'Europe contemple, & qui nous est rendu.



É D O U A R D.

*( L'Officier sort. )*

Il suffit. Laissez-nous. O ciel ! quel coup de foudre !  
Que pourrai-je lui dire & que dois-je résoudre ?  
Varvic est dans ces lieux ! ô soins trop superflus !  
D'une vaine prudence ô projets confondus !  
Allons. A ses regards avant que de paraître,  
Ami, viens éclairer, viens affermir ton maître.  
Il est sensible, il aime, il le juge . . . ah ! ce cœur,  
Qui de ses passions voudrait être vainqueur,  
Qui respecte Varvic, qui le craint & qui l'aime,  
N'oubliera pas, crois moi, ce qu'il doit à foi-même,  
Et que parmi les maux qui causent mon effroi,  
Le malheur d'être injuste est le plus grand pour moi.

*Fin du premier Acte.*

---

 ACTE II.
 

---



---

 SCÈNE PREMIÈRE.
 

---

VARVIC, SUMMER.

VARVIC.

JE ne m'en défends pas : ces transports, cet hommage,  
 Tout ce peuple à l'envi volant sur le rivage,  
 Prêtent un nouveau charme à mes félicités.  
 Ces tributs font bien doux, quand ils font mérités.  
 J'ai placé sur le trône un roi digne de l'être.  
 Londres ne verra plus son méprisable maître,  
 Henri dans la langueur tombé presqu'en naissant,  
 Et d'une épouse altière esclave obéissant.  
 Entre deux nations rivales & hautaines  
 Ma prudence du moins a suspendu les haines.  
 Louis à notre roi vient d'accorder sa sœur.  
 Du trône d'Angleterre à peine possesseur,  
 Edouard par mes soins ne craint plus que la France  
 S'efforce de troubler sa nouvelle puissance.  
 Voilà ce que j'ai fait, Summer, & je me vois  
 L'arbitre, la terreur & le soutien des rois.

SUMMER.

Tous ces titres brillans vont s'embellir encore  
 Des faveurs dont l'amour vous comble & vous honore.  
 L'hymen d'Elisabeth promis à votre ardeur . . .

VARVIC.

V A R V I C.

L'amour qu'elle m'inspire est digne d'un grand cœur.  
 Sur le point de former cette union si belle,  
 L'intérêt de mon roi soudain m'éloigna d'elle.  
 Je reviens à ses pieds plus grand, plus glorieux.  
 Quelqu'un vient. C'est le roi qui marche vers ces lieux.  
 Cours chez Elifabeth : mon ame impatiente  
 Veut hâter le moment de revoir mon amante.



S C È N E S E C O N D E.

É D O U A R D, V A R V I C, G A R D E S.

V A R V I C.

Vos desseins sont remplis, vos vœux sont satisfaits,  
 Sire, j'apporte ici l'alliance & la paix.  
 L'hymen y joint ses nœuds; une illustre princesse,  
 Digne, par les vertus dont brille sa jeunesse,  
 De fonder l'union de deux rois tels que vous,  
 Va traverser les mers pour chercher son époux.  
 Louis me l'a promis, & votre ami fidèle,  
 Varvic est trop heureux de vous prouver son zèle,  
 Par des soins vigilans autant que par son bras,  
 Et dans la cour des rois comme dans les combats.

É D O U A R D.

Je fais ce que mon cœur doit de reconnaissance  
 A ce zèle constant qui fonde ma puissance.  
 Mais, pour ne rien cacher de l'état où je suis,

34 *LE COMTE DE VARVIC,*

Le fort ne permet pas que j'en goûte les fruits.  
Je ferai, sans former cette chaîne étrangère,  
Allié de Louis, mais non pas son beau-frère.

V A R V I C.

Comment! . . daignez au moins m'expliquer ce discours.  
De vos premiers desseins qui peut troubler le cours?  
Quoi! les oubliez-vous? & la France offensée  
Verra-t-elle . . .

É D O U A R D.

En un mot, j'ai changé de pensée.  
Je ne puis à ce point forcer mes sentimens.

V A R V I C.

Mais songez que Louis a reçu vos sermens,  
Que j'ai reçu les siens, & que Varvic peut-être  
N'est pas un vain garant de la foi de son maître.

É D O U A R D.

Si je romps cet hymen entre nous préparé,  
J'en dois compte à Louis, & je le lui rendrai.  
Mais de ces tristes nœuds mon ame détournée  
Etablit ses projets sur un autre hyménée.  
Il n'y faut plus penser.

V A R V I C.

Et quels nœuds aujourd'hui  
Vous peuvent assurer un plus solide appui?  
Quel traité plus utile . . .

É D O U A R D.

Eh quoi! la politique

M'imposera toujours un fardeau tyrannique,  
 Et des loix qu'elle dicte esclave ambitieux,  
 Je serai toujours grand, fans jamais être heureux!  
 Je déteste ces loix & mon cœur les abjure.

V A R V I C.

Qu'entens-je ? est-ce l'amour qui vous rendrait parjure ?  
 Quoi ! de vos ennemis à peine encor vainqueur,  
 Le trône a-t-il déjà corrompu votre cœur ?  
 Edouard écoutant de frivoles tendresses,  
 S'est-il déjà permis de sentir des faiblesses ?  
 Et parmi les périls renaissans chaque jour,  
 Avez vous donc appris à céder à l'amour ?  
 Ce n'est point à ces traits qu'on doit vous reconnaître :  
 Un moment à ce point n'a pû changer mon maître.  
 Non, je ne le crois pas, & fans doute son cœur  
 A la voix d'un ami va sentir son erreur.

É D O U A R D.

*A part.*

*haut.*

Ah ! je suis déchiré. Non, Varvic, cette flamme,  
 J'ose au moins m'en flatter, n'a point flétri mon ame,  
 Et vous devez penser que ce cœur malheureux,  
 Ce cœur faible une fois est encor généreux.  
 Non, monté sur un trône entouré de ruines,  
 Et des feux mal éteints des guerres intestines,  
 Je ne me livre point à ces égaremens,  
 Des princes amollis lâches amusemens.  
 D'un sentiment profond j'éprouve la puissance.  
 Votre seule amitié me rend quelque espérance.

C ij



36 LE COMTE DE VARVIC,

Varvic, ah ! si pour moi . . . vous faurez mes desseins,  
Et vous même aujourd'hui réglerez mes destins.

---

SCÈNE TROISIÈME.

VARVIC, *seul.*

O ciel ! à ce retour aurais-je dû m'attendre ?  
Quel est ce changement que je ne puis comprendre ?  
Quel objet tout-à-coup a donc surpris sa foi ?  
Me trompe-je ? la reine avance ici vers moi.  
Quoi ! de son ennemi cherche-t-elle la vue ?

---

SCÈNE QUATRIÈME.

MARGUERITE, VARVIC.

MARGUERITE.

Mon approche en ces lieux est sans doute imprévue.  
Vous êtes étonné qu'au sein de mon malheur,  
Je puisse sans frémir en aborder l'auteur.  
Mais un motif pressant auprès de vous m'amène.  
Je vous vois revenu des rives de la Seine,  
Et sans doute vos soins achèvent le traité.  
M'apprendrez-vous au moins quel espoir m'est resté ?  
Si l'on finit mes maux, si Louis s'intéresse  
A la captivité d'une triste princesse ?  
Aux intérêts nouveaux à vous seul confiés,  
Mon fils & mon époux sont ils sacrifiés ?

V A R V I C.

Vous faurez votre fort , il dépend de mon maître.  
Mais ce traité , madame , est incertain peut-être.  
Un jour , vous le savez , apporte quelquefois  
D'étranges changemens dans les projets des rois.

M A R G U E R I T E.

Edouard paraît-il rejeter l'alliance  
Que lui-même par vous proposait à la France ?  
On dit que dans son cœur l'amour le plus ardent  
Prend depuis quelques jours un suprême ascendant.  
Pourriez vous l'ignorer ?

V A R V I C , *à part.*

Que faut-il que je pense ?  
A-t-il fait de ses feux éclater l'imprudence ?

M A R G U E R I T E.

On dit plus , & peut-être allez vous en douter.  
On dit que cet objet qu'il eût dû respecter ,  
Devait s'unir bientôt par un nœud plus prospère  
Au plus grand des guerriers qu'ait produits l'Angleterre ,  
A qui même Edouard doit toute sa grandeur ;  
Qu'Edouard lâchement trahit son bienfaiteur ;  
Que pour prix de son zèle & d'une foi constante ,  
Il lui ravit enfin sa femme & son amante.  
Ce sont là ses projets , ses vœux & son espoir ,  
Et c'est Elisabeth qu'il épouse ce soir.

V A R V I C.

Elisabeth ! ô ciel ! . . . non , je ne puis le croire ;

38 LE COMTE DE VARVIC,

Le roi conserve encor quelque soin de sa gloire.  
On n'est pas à ce point lâche, perfide, ingrat;  
Il ne veut point se perdre & lui-même & l'Etat;  
Il fait ce que je puis, il connaît mon courage:  
Edouard jusques-là n'a pas poussé l'outrage.  
Il ne l'a pas osé.

M A R G U E R I T E.

Bientôt vous connaîtrez,  
Si j'en crois sur ce point des bruits mal assurés,  
Bientôt...

V A R V I C.

Je puis du moins soupçonner votre haine.  
Vous voulez que vers vous la fureur me ramène.  
Vous voulez dans mon cœur enfoncer le poignard...  
Mais la confusion, le trouble d'Edouard...  
De tant d'ingratitude ô ciel! est on coupable?

M A R G U E R I T E.

Pourquoi trouveriez vous ce récit incroyable?  
Lorsque l'on a trahi son prince & son devoir,  
Voilà, voilà le prix qu'on en doit recevoir.  
Si Varvic eût suivi de plus justes maximes,  
S'il eût cherché pour moi des exploits légitimes,  
Il me connaît assez pour croire que mon cœur  
D'un plus digne retour eut payé sa valeur.  
Adieu, dans peu d'instans vous pourrez reconnaître  
Ce qu'à produit pour vous le choix d'un nouveau maître.  
Vous apprendrez bientôt qui vous deviez servir;  
Vous apprendrez du moins qui vous devez haïr.

Je rends grace aux destins. Oui, leur faveur commence  
 A me faire aujourd'hui goûter quelque vengeance ;  
 Et j'ai vû l'ennemi qui combattit son roi,  
 Puni par un ingrat qu'il servit contre moi.



SCÈNE CINQUIÈME

V A R V I C.

Je rejette un soupçon peut-être légitime.  
 Ah ! mon cœur n'est pas fait pour concevoir un crime.  
 Je n'ai pas dû penser, quand j'allai le servir,  
 Que mon roi, mon ami, fut prêt à me trahir.



SCÈNE SIXIÈME.

V A R V I C, S U M M E R.

S U M M E R.

Oserai-je annoncer ce que je viens d'apprendre ?  
 Elifabeth . . .

V A R V I C.

Arrête . . . ah ! je crains de l'entendre.  
 Tu viens pour confirmer ces horribles récits . . .  
 Eh bien ! Elifabeth ? . . . achève . . . je frémis.

S U M M E R.

Elifabeth, seigneur, va vous être ravie.  
 C'est d'elle que j'ai fû toute la perfidie  
 Des indignes complots préparés contre vous.

40 LE COMTE DE VARVIC,

Edouard veut ce soir devenir son époux,  
Et son père ébloui de ce rang si funeste,  
Abandonne sa fille aux nœuds qu'elle déteste.  
Elle cherche l'instant de vous entretenir.

V A R V I C.

De cet excès d'horreur je ne puis revenir.  
Allons, je ne prends plus que ma rage pour guide,  
Et je veux qu'Edouard... je l'aimais, le perfide.  
Je sens pour le haïr qu'il en coûte à mon cœur.  
Peut-on pousser plus loin la fourbe & la noirceur!

S U M M E R.

Il ne peut sans vous perdre obtenir ce qu'il aime.  
Il doit vous redouter; redoutez le lui-même.  
Si de vos intérêts vous écoutez la loi...

V A R V I C.

Que d'affronts réunis! étaient-ils faits pour moi?  
Ah! qu'un vil courtisan, qu'un père impitoyable,  
Envers sa fille & moi se soit rendu coupable,  
Qu'il ait conçu l'espoir, en me manquant de foi,  
De briller près du trône à côté de son roi:  
J'excuse avec mépris sa basse complaisance;  
Je le dédaigne trop pour en tirer vengeance.  
Mais que plus criminel & plus lâche en effet,  
Edouard sans rougir... il le veut; c'en est fait.  
O, toi! par tant d'amour à mon sort enchaînée,  
O chère Elifabeth à mes vœux destinée!  
Cieux! témoins des transports de Varvic outragé,  
Je jure ici par vous que je serai vengé.

Entendez le serment que ma bouche prononce,  
Signal affreux des maux que ma fureur annonce.



SCÈNE SEPTIÈME.

VARVIC, ÉLISABETH.

VARVIC.

Ah! madame, venez enflammer mon courroux :  
Mon amour, ma vengeance avaient besoin de vous.  
Tous deux en vous voyant s'irritent dans mon ame.  
J'ai fû de mon rival l'audacieuse flamme ;  
J'ai fû tous ses projets, & je connais trop bien  
Les vertus de ce cœur qui triomphe du mien,  
Pour croire qu'il ait pû, s'avilissant lui-même,  
Sacrifier Varvic à la grandeur suprême.  
Un lâche à son amour allait vous immoler ;  
Mais Varvic est ici, c'est à lui de trembler.  
Ce ciel m'a ramené pour prévenir le crime.  
Ne craignez plus qu'ici son pouvoir vous opprime.  
C'est moi qui vous défends, moi qui veille sur vous,  
Moi qui suis votre appui, votre amant, votre époux,  
Votre vengeur encore, & vous allez connaître  
Si Varvic aisément est le jouet d'un traître,  
S'il est ou dangereux ou sensible à demi,  
S'il confond un ingrat comme il sert un ami.

ÉLISABETH.

De mon père, il est vrai, l'injuste tyrannie  
A ces tristes liens a condamné ma vie,

42 LE COMTE DE VARVIC,

Et mon cœur loin de vous vous adressait hélas !  
Des regrets impuissans que vous n'entendiez pas.  
Je demandais Varvic : dans mon impatience,  
Ma voix vous appelait des rives de la France,  
Et votre Elifabeth , dans l'horreur de son sort ,  
Au défaut de Varvic eut imploré la mort.  
Enfin je vous revois , vous effuyez mes larmes.  
Je ne puis cependant vous cacher mes allarmes.  
Je crains que le transport de ce cœur indompté  
Avec trop d'imprudencé ici n'ait éclaté.  
On ne peut d'Edouard ignorer les tendresses.  
Les maitres des humains cachent-ils leurs faiblesses ?  
Toujours des yeux perçans sont ouverts à la cour.  
Croyez qu'infruits déjà de ce fatal amour ,  
Vos détracteurs secrets ( vous en avez sans doute )  
Veulent sur vos débris se frayer une route ;  
Et pour perdre un héros toujours craint ou haï ,  
Il suffit d'un roi faible & d'un lâche ennemi.

V A R V I C.

Moi ! garder le silence ! & pourquoi me contraindre ?  
Quand je suis offensé , c'est moi que l'on doit craindre.  
Et quel péril encor pouvez vous redouter ?  
Un pouvoir que j'ai fait peut-il m'épouvanter ?  
Me verrai-je braver aux yeux de l'Angleterre ?  
On dira que Varvic si vanté dans la guerre ,  
Ce mortel renommé , fameux par tant d'exploits ,  
Qui créa , qui servit , qui détruisit des rois ,  
Infidèle à sa gloire autant qu'à sa tendresse ,  
N'a su ni conserver ni venger sa maitresse !

Je rougis d'y penser. Non, non, je puis encor  
Disposer de l'Etat & commander au fort,  
A Lancaſtre abattu rendre ſon héritage,  
Renverſer Edouard & brifer mon ouvrage.

É L I S A B E T H.

Varvic! ah cher amant! hélas! il m'eſt bien doux  
De ſentir à quel point je puis régner ſur vous.  
C'eſt mon ſeul intérêt que votre amour embraffe;  
C'eſt pour moi qu'il frémit, c'eſt pour moi qu'il menace.  
A mon cœur éperdu vous rendez le repos.  
Eh! connaît-on la crainte à côté d'un héros?  
Mais pourquoi préſenter à mon ame attendrie  
Le ſpectacle effrayant des maux de ma patrie?  
Quoi! ne pouvez vous rien ſur le cœur d'Edouard,  
Sans aller de la guerre arborer l'étendart?  
Un ami tel que vous n'a-t-il pas droit d'attendre  
Que ſa préſence ſeule . . .

V A R V I C.

Eh! qu'en puis-je prétendre?  
N'a-t-il pas devant moi hautement abjuré  
Cet hymen glorieux par moi ſeul préparé?  
Il ſuit aveuglément ſes amoureux caprices.  
Envers moi, ſ'il ſe peut, comptez ſes injuſtices,  
Et les crimes d'un cœur à ſon amour ſoumis,  
Pour qui tous les devoirs ſemblent anéantis.  
Tandis que loin de vous, pour lui, pour ſa puiffance,  
Je m'expoſe aux tourmens d'une cruelle abſence,  
Que fait-il cependant? comment m'a-t-il traité?



Il me rend le jouet de sa légèreté,  
 Il me fait vainement engager ma parole,  
 Et signer un traité frauduleux & frivole.  
 C'est peu. Qui choisit-il enfin pour m'outrager ?  
 Non, sans frémir encor je ne puis y songer.  
 C'est l'objet, le seul bien dont mon ame est jalouse,  
 Ce prix de mes travaux, c'est vous, c'est mon épouse.  
 Ah ! cet enchaînement, ce tissu de noirceurs  
 Ajoute à chaque instant à mes justes fureurs.  
 Il en verra l'effet ; il faut qu'il soit terrible :  
 Je suis, je suis encor ce Varvic invincible.  
 J'ai pour moi l'équité, mon nom & mes exploits.  
 Je paraîtrai dans Londres, on entendra ma voix.  
 On verra d'un côté l'appui de l'Angleterre,  
 Varvic, de ses travaux demandant le salaire,  
 Indigné des affronts qu'il n'a pas mérités,  
 Et de l'ingrat York contant les lâchetés ;  
 Et de l'autre, on verra, confus en ma présence,  
 Edouard aux grandeurs conduit par ma vaillance,  
 Qui sans moi dans l'exil ou la captivité  
 Cacherait sa misère & son obscurité.  
 Ce peuple est généreux, il m'aime, & l'on m'offense.  
 Entre Edouard & moi pensez vous qu'il balance ?

## É L I S A B E T H.

Ecoutez moi, Varvic, votre cœur ulcéré,  
 Dans ses emportemens est peut-être égaré.  
 Je ne puis croire encore Edouard inflexible :  
 A la gloire, aux vertus vous l'avez vu sensible.  
 Sans doute il ne fait pas, en demandant ma foi,

Combien ce joug brillant ferait affreux pour moi.  
Mes larmes n'ont coulé que sous les yeux d'un père.  
J'ai craint de trop braver les traits de sa colère,  
Si devant Edouard j'eusse attesté nos nœuds ;  
Si j'avais avoué que ce cœur généreux  
Se plaît à préférer, acceptant votre hommage,  
Le héros bienfaiteur au prince son ouvrage,  
Et que fier de s'unir à vos nobles destins,  
Il voit dans son amant le premier des humains.  
Mais j'oserai parler, on fera mes promesses.  
J'avourai sans rougir l'excès de mes tendresses.  
J'avourai que l'instant où j'irais à l'autel,  
Serait pour moi l'arrêt d'un malheur éternel.  
Et quel homme implacable en sa rage inhumaine,  
Au défaut de l'amour veut mériter la haine,  
Et s'affûrer du moins cet horrible plaisir  
De déchirer un cœur qu'il n'a pu conquérir ?  
Edouard, croyez-moi, n'a point ce caractère.  
Laissez de vos destins ma voix dépositaire ;  
Laissez-moi balancer les vœux de deux grands cœurs.  
Que Varvic, modérant ses bouillantes fureurs,  
Dépose entre mes mains, s'il daigne ici m'en croire,  
L'intérêt de ses feux & celui de sa gloire.

## V A R V I C.

Edouard, je le vois, ne vous est pas connu.  
Dans le fond de son cœur j'ai déjà tout perdu.  
Peut-être dès long-tems je lui portais ombrage.  
En rompant un traité dont j'ai fait mon ouvrage,  
Il prétend annoncer ma chute au peuple Anglais.

46 LE COMTE DE VARVIC.

Mon absence aux complots ouvrait un libre accès ;  
De ceux qu'on a formés je reconnais la trace.  
C'est ainsi qu'à la cour commence la disgrâce.  
Je prévois tous les coups que je vais essuyer.  
Décheoir du premier rang, c'est tomber au dernier.  
A de pareils revers la faveur est soumise ;  
Et peut-être déjà ma dépouille est promise.  
Mais cet espoir encor peut être confondu :  
Je ne tomberai pas sans avoir combattu.  
L'Anglais indépendant & libre autant que brave,  
Des caprices de cour ne fut jamais esclave.  
Nous ne l'avons point vu régler jusqu'à ce jour  
Sur la faveur des rois sa haine ou son amour.  
Contre un tel préjugé son ame est aguerrie ;  
Souvent contre le trône il défend la patrie.  
Ses rois le savent trop. Ce peuple citoyen  
Ose attaquer leur choix & soutenir le sien.  
Nul à ses souverains ne rend autant d'hommage ;  
Mais sous ces vains respects consacrés par l'usage,  
Il garde une fierté qu'ils craignent d'éprouver ;  
Il les fert à genoux ; mais il fait les braver.

É L I S A B E T H.

Oui, je fais ce qu'il peut. Que de maux, que de crimes  
Produiront des fureurs qu'il croira légitimes !  
Prévenons ce désastre, & ne présentez plus  
Un avenir horrible à mes sens éperdus.  
Laissez vous défarmer à ma voix suppliante,  
Et cédez, sans rougir, aux pleurs de votre amante.



V A R V I C.

Eh bien , vous le voulez , & pour quelques momens  
Je suspendrai l'ardeur de mes ressentimens.  
Vous seule sur mon ame avez pris cet empire ;  
Et si n'écoutant rien que l'ardeur qui l'inspire ;  
Edouard aujourd'hui persiste à m'outrager ,  
Je ne le connais plus , & je cours me venger.

*Fin du second acte.*



ACTE III.



SCÈNE PREMIÈRE.

MARGUERITE, NÉVIL.

MARGUERITE.

**T**OUT semble confirmer l'espoir dont je me flatte.  
Entre mes ennemis déjà la haine éclate.  
Varvic est furieux, & mon adresse encor  
A fût de son courroux échauffer le transport.  
Je saurai faire plus : je saurai le conduire.  
J'ai frémi d'un projet dont on vient de m'instruire.  
Il veut voir Edouard : ce fatal entretien  
Pourrait anéantir mon espoir & le sien.  
Le comte est violent, & sa superbe audace  
Brûle de prodiguer l'injure & la menace.  
Mais contre un ennemi c'est peu de s'emporter ;  
Je veux qu'il le détruise, au lieu de l'insulter,  
Et ne se livre pas, dans sa fière imprudence,  
Au plaisir dangereux d'annoncer la vengeance.

NÉVIL.

Peut-il de vos amis à peine fécondé  
Renverser un pouvoir que lui-même a fondé ?

MARGUERITE.

Va, pour renouveler nos sanglantes querelles,

Un

Un souffle peut encor tirer des étincelles  
 Du feu qui vit sans cesse au sein de ces climats,  
 Et qu'ont nourri trente ans de haine & de combats,  
 Oui, de Lancaſtre ici le parti peut renaître,  
 Cet orgueilleux ſénat qui veut parler en maître,  
 Mais qui du plus heureux ſuivant toujours la loi,  
 Tremblait devant Varvic en proſcrivant ſon roi,  
 Qui n'a ſu qu'outrager une reine impuiffante,  
 Fléchira devant moi, s'il me voit triomphante.  
 Le farouche Ecoſſais que l'on veut opprimer,  
 Qui contre ſes tyrans eſt tout prêt à s'armer,  
 Et du haut de ſes monts, contre un joug qui l'offenſe,  
 Lutte, & défend encor ſa fière indépendance,  
 Ce peuple qu'en ſecret je ſoulève aujourd'hui,  
 A mes juſtes deſſeins prêtera ſon appui.

N É V I L,

Mais l'Anglais fatigué de diſcorde & de guerre...

M A R G U E R I T E.

L'Anglais ne peut goûter qu'une paix paſſagère.  
 Ne crois pas qu'Edouard triomphe impunément.  
 Mets toi devant les yeux ce long enchaînement  
 De meurtres, de forfaits dont la guerre civile  
 A depuis ſi longtems épouvanté cette iſle:  
 Songe au ſang dont nos yeux ont vu couler des flots,  
 Sous le fer des ſoldats, ſous le fer des bourreaux:  
 Vois d'un deuil éternel l'Angleterre couverte.  
 Ou d'un père ou d'un fils chacun pleure la perte.  
 Tous nés pour la vengeance en nourriffent l'eſpoir,

50 LE COMTE DE VARVIC,

Que te dirai-je enfin ? le fang & le ravage  
Ont endurci ce peuple , ont irrité sa rage,  
Et dans tant de combats au carnage exercé,  
Il conserve la soif du fang qu'il a versé.

N É V I L.

Ainsi donc de Varvic si long-tems ennemie,  
L'intérêt vous rapproche & vous réconcilie.  
Votre cœur engagé dans ses nouveaux projets,  
Aurait-il oublié les maux qu'il vous a faits ?

M A R G U E R I T E.

Non, j'ai par le malheur appris à me contraindre:  
Je fais cacher ma haine & ne fais pas l'éteindre.  
Si l'inconstant Varvic aigri contre son roi,  
Veut relever Lancastré & s'unir avec moi,  
Je fais apprécier ce retour politique.  
Je ne souffrirai point qu'un sujet despotique,  
De l'Etat avili bravant toutes les loix,  
Ait le droit insolent d'épouvanter ses rois,  
Ni qu'en servant son maître il apprenne à lui nuire.  
Edouard aujourd'hui suffit pour m'en instruire.  
Je ne puis oublier cet exemple récent,  
Et je fais comme on traite un sujet trop puissant.  
Mais on vient, & Varvic sans doute ici s'avance.  
C'est le roi. Viens, Névil, évitons sa présence.

---

SCÈNE SECONDE.

ÉDOUARD, SUFFOLC, GARDES.

ÉDOUARD.

Tu le vois, désormais tout espoir est perdu.  
 Par des emportemens Varvic t'a répondu.  
 Tout sert à m'irriter & mon chagrin redouble.  
 Ne pourrai-je à la fin sortir d'un si long trouble ?  
 Il faut m'en délivrer. Que l'on nous laisse ici.  
 Qu'on éloigne sur-tout Varvic... Ciel!

---

SCÈNE TROISIÈME.

VARVIC, ÉDOUARD, SUFFOLC, GARDES.

VARVIC.

Le voici,

Je ne m'attendais pas, sire, que la fortune  
 Dût vous rendre sitôt ma présence importune ;  
 Que jamais contre moi le courroux du destin,  
 Pour préparer ses traits, empruntât votre main,  
 Je n'ai pu le penser, je n'ai pu le comprendre.  
 Enfin de votre part il m'a fallu l'apprendre.  
 C'est ainsi que par vous je suis récompensé.  
 Voilà le sort brillant qui me fut annoncé,  
 Ce bonheur & ces jours de gloire & de délices,  
 Appanage éclatant promis à mes services.

D ij



52 LE COMTE DE VARVIC,

Rappelez-vous ici ce jour , ce jour affreux ,  
Ce combat si funeste & ces champs malheureux ,  
Où du destin cruel éprouvant la colère,  
Sur des monceaux de morts expira votre père.  
Tout couvert de son fang , & combattant toujours ,  
Le fer des ennemis allait trancher vos jours.  
Je volai , jufqu'à vous je me fis un paffage ;  
Mon bras enfanglanté vous fauva du carnage ;  
Et bientôt fur mes pas , aidé de mes amis ,  
De vos guerriers vaincus j'assemblai les débris.  
» Varvic , me difiez vous , prends foin de ma jeuneffe :  
» C'est dans tes mains , Varvic , que le destin me laiffe.  
» Sois mon guide & mon père , & je ferai ton fils.  
» Conduis-moi vers ce trône où je dois être affis.  
» Viens , combats , & fois sûr que ma reconnaissance  
» Te fera plus que moi jouir de ma puiffance.  
Tels étaient vos discours ; je les crus , & ma main  
S'arma pour vous venger , & changea le destin.  
Je vis fufir devant moi cette reine terrible.  
J'acquis en vous fervant le titre d'invincible.  
Sans doute qu'à vos yeux de fi rares bienfaits ,  
Ne pouvant s'acquitter , paffent pour des forfaits.  
Mais du moins envers vous je n'en commis point d'autres.  
Je frémissais ici de retracer les vôtres.  
Vous avez tout trahi , l'honneur & l'amitié,  
Ingrat ! & c'est ainfi que vous m'avez payé.

É D O U A R D.

Modérez devant moi ce transport qui m'offense.  
Vantez moins vos exploits : j'en connais l'importance.

Mais fachez qu'Edouard , arbitre de son fort ,  
Aurait trouvé sans vous la victoire ou la mort.  
Vous n'en pouvez douter : vous devez me connaître.  
Et quels sont donc enfin les torts de votre maître ?  
Je vous promis beaucoup , vous ai-je donné moins ?  
Le rang où près de moi vous ont placé mes soins ,  
L'éclat de vos honneurs , vos biens , votre puissance ,  
Sont-ils de vains effets de ma reconnaissance ?  
Il est vrai , j'ai cherché l'hymen d'Elisabeth.  
N'ai-je pu faire au moins ce qu'a fait mon sujet ?  
Et m'est-il défendu d'écouter ma tendresse ,  
De brûler pour l'objet où votre espoir s'adresse ?  
Que me reprochez-vous ? suis-je injuste ou cruel ?  
L'ai-je comme un tyran fait trainer à l'autel ?  
Je me suis comme vous efforcé de lui plaire ;  
Je me suis appuyé de l'aveu de son père ;  
J'ai demandé le sien ; & s'il faut dire plus ,  
Elle n'a point encore expliqué ses refus.  
Laissez-moi jusques-là me flatter que ma flamme ,  
Que mes soins empressés n'offensent point son ame ,  
Et qu'un cœur qui du vôtre a mérité les vœux ,  
Peut être malgré vous sensible à d'autres feux.

## V A R V I C.

Quand vous n'auriez pas su , puisqu'il faut vous l'apprendre ,  
Que nos cœurs sont unis par l'amour le plus tendre ,  
J'avais cru , je veux bien l'avouer entre nous ,  
Avoir acquis des droits assez puissans sur vous ,  
Pour ne vous voir jamais essayer de séduire  
L'objet qui m'a su plaire & le seul où j'aspire.

14 LE COMTE DE VARVIC,

Je me suis bien trompé, je le vois ; mais enfin  
Il reste à mon amour un espoir plus certain.  
Sur le choix de mon cœur vous pouvez entreprendre,  
Je dois en convenir ; mais je puis le défendre.  
Vous n'avez pas pensé sans doute qu'aujourd'hui  
L'amante de Varvic demeurât sans appui.  
Jamais Elifabeth ne me fera ravie ,  
Ou vous ne l'obtiendrez qu'aux dépens de ma vie.  
Jamais impunément je ne fus offensé.

É D O U A R D.

Jamais impunément je ne fus menacé ,  
Et si d'une amitié qui me fut long-tems chère  
Le souvenir encor n'arrêtait ma colère ,  
Vous en auriez déjà ressenti les effets.  
Peut-être cet effort vaut seul tous vos bienfaits.  
Ne poussez pas plus loin ma bonté qui se lasse ,  
Et ne me forcez point à punir votre audace.  
Édouard peut d'un mot venger ses droits blessés ;  
Et fût-il votre ouvrage , il est roi , c'est assez.

V A R V I C.

Oui , j'aurais dû m'attendre à cet excès d'injure.  
Toujours le sang d'Yorc fut ingrat & parjure.  
Mais du moins . . .

É D O U A R D.

C'en est trop. Holà , gardes , à moi.

V A R V I C.

Lâches , n'avancez pas , craignez Varvic ; & toi ,  
Toi qui me réservais cet horrible falaire ,

Immole le guerrier qui t'a servi de père ,  
 Prends ce fer de ma main , frappe un cœur que tu hais ;  
 Va , tu peux d'un seul coup payer tous mes bienfaits :  
 Frappe , dis - je .

*Il jette son épée aux pieds du roi.*

SCÈNE QUATRIÈME.

VARVIC, ÉLISABETH, ÉDOUARD, SUFFOLC, GARDES.

ÉLISABETH.

Que vois-je ? ô ciel ! ô jour funeste !

Hélas ! par vos vertus , par ce ciel que j'atteste ,

Écoutez-moi , seigneur ; c'est moi qu'il faut punir

De ces tristes débats que j'ai dû prévenir.

Oui , j'aurais dû plutôt , vous découvrant mon ame ,

Étouffer dans la vôtre une imprudente flamme ;

Et si l'amour hélas ! vous soumet à sa loi ,

Ah ! vous devez sentir ce qu'il a pu sur moi.

Oui , j'aime dans Varvic ce vertueux courage

Dont je l'ai vu pour vous faire un si noble usage.

Mon cœur dans ce penchant par vous même affermi ,

Dans cet illustre amant chérissait votre ami.

V A R V I C.

Vous croyez l'attendrir ; vous vous trompez , madame.

Cet aveu , je le vois , irrite encor son ame ;

Et livré tout entier à sa funeste ardeur ,

Il voudrait accabler son triste bienfaiteur.

Il voudrait à l'autel vous traîner sur ma cendre ;

56 LE COMTE DE VARVIC,

C'est mon sang qu'il lui faut , qu'il brûle de répandre.  
Mais avant qu'à vos yeux il puisse s'y plonger ,  
Il doit craindre peut-être encor plus d'un danger.  
Adieu.

*Il sort.*

É D O U A R D.

Suivez ses pas , allez & qu'on l'arrête.  
Qu'on l'enferme à la tour.

É L I S A B E T H.

Quel orage s'apprête !  
Qu'allez vous ordonner ? qu'allez vous faire ? ô ciel !  
L'amour était-il fait pour vous rendre cruel ?

É D O U A R D.

Non , je veux prévenir une révolte ouverte.  
Je veux son châtement , & ne veux point sa perte.  
Votre cœur devant moi s'est pour lui déclaré ;  
Le mien est par vous deux tour-à-tour déchiré.  
Bravé par un fujet & haï de vous même ,  
J'aurais pu tout permettre à ma fureur extrême.  
Peut-être j'aurais dû dans son coupable sang  
Laver l'indigne affront qu'il faifait à mon rang.  
Mais mon cœur frémirait d'un transport si féroce ;  
L'amour ne m'apprend point cette vengeance atroce ;  
Et dans les mouvemens dont je suis combattu ,  
Je fais entendre encor la voix de la vertu.  
Vous le croyez , madame , & du moins votre maître ,  
S'il n'est aimé de vous , était digne de l'être.

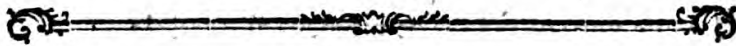


É L I S A B E T H.

Eh bien ! si la vertu commande à votre cœur ,  
 De vous même aujourd'hui fâchez être vainqueur.  
 Oubliez d'un amant l'imprudence excusable.  
 Ah ! Varvic à vos yeux peut-il être coupable ?  
 Et pourriez-vous haïr un héros votre appui ?  
 S'il vous ose outrager , soyez plus grand que lui ;  
 Osez lui pardonner : pour punir une offense ,  
 La générosité peut plus que la vengeance.  
 En excusant ses torts , en lui rendant son bien ,  
 Faites - vous applaudir d'un cœur tel que le sien.  
 Songez que sur l'amour cette illustre victoire  
 Au - dessus de Varvic élève votre gloire ,  
 Et me fait à jamais une bien chère loi  
 D'adorer mon amant & d'admirer mon roi.

É D O U A R D.

Qui ! moi ! lorsqu'un fujet me brave & me menace ,  
 J'irais récompenser sa criminelle audace !  
 Moi ! je pourrais ici . . .



## S C È N E C I N Q U I È M E.

SUFFOLC , ÉLISABETH , ÉDOUARD , GARDES.

S U F F O L C.

Le comte est arrêté.  
 Même en obéissant il gardait sa fierté.  
 Ses regards menaçans appellaient la vengeance.  
 Il a suivi mes pas dans un morne silence.

58 LE COMTE DE VARVIC,

Mais ce peuple qui l'aime , & dont il fut l'appui ,  
Paraissait murmurer & s'émouvoir pour lui.

É D O U A R D.

à *Elisabeth.*

Eh bien ! vous l'entendez , & le fort implacable  
Ajoute à tout moment à l'horreur qui m'accable.

à *Suffolc.*

J'en faurai triompher. Va , ne crains rien pour moi,  
Si Londres se soulève , il connaîtra son roi.  
De mes gardes ici rassemble les cohortes ,  
Et que de ce palais ils occupent les portes.

à *Elisabeth.*

L'audacieux Varvic espère vainement  
M'épouvanter des cris de ce peuple insolent.  
Vous ne le verrez point l'emporter sur son maître.  
C'est cet amour fatal que vous avez fait naître ,  
Qui remplissant un cœur de vous seul occupé ,  
Empoisonne les traits dont le fort m'a frappé.

É L I S A B E T H.

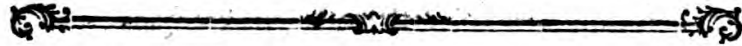
Il faut tout réparer ; cet effort est possible.  
Plus que vous ne pensez ce moment est terrible.  
Laissons-là cet amour fait pour vous aveugler ;  
Un plus grand intérêt me force à vous parler :  
C'est celui de l'État. Une reine ennemie  
De vos divisions déjà trop avertie ,  
Va sur votre ruine élever ses destins.  
Elle attise des feux allumés par vos mains ;  
Sa haine vous poursuit , sa fierté vous menace ,  
Et j'ai vu sur son front l'espérance & l'audace.

De vingt - mille proscrits les malheureux enfans  
 Sont prêts à la fervir dans ses ressentimens.  
 Ils entendirent tous , au jour de leur naissance ,  
 Autour de leur berceau le cri de la vengeance.  
 Voulez-vous leur donner un chef , un défenseur ?  
 Réunir Marguerite à son fier oppresseur ?  
 N'armez point un guerrier que ce peuple idolâtre.  
 Craignez de rappeler sur ce sanglant théâtre  
 Des spectacles affreux & des scènes d'horreur :  
 Craignez pour satisfaire un instant de fureur ,  
 De rouvrir aujourd'hui des blessures récentes ,  
 Que déjà vous fermiez de vos mains bienfaitantes.  
 Varvic a trop sans doute écouté son courroux ;  
 Mais il ne vous hait point , il est encore à vous ;  
 Et dans l'emportement d'une ame fière & tendre ,  
 Le cri de l'amitié semblait se faire entendre.  
 Je cours auprès de lui , je lui ferai sentir  
 Qu'il s'est trop oublié , qu'il doit se repentir.  
 Je lui rappellerai qu'Edouard est son maître.  
 Vous , de vos passions songez du moins à l'être.  
 Songez quels ennemis vous allez déchaîner.  
 Si mes soins sur vous deux ne pouvaient rien gagner ,  
 Par vous deux de l'Etat la perte se consume ;  
 Mais j'attens d'un grand roi la grace d'un grand homme.





60 LE COMTE DE VARVIC,



SCÈNE SIXIÈME.

EDOUARD.

Et c'est donc là le cœur qu'un sujet m'a ravi !  
Possesseur d'un trésor qu'en vain j'ai poursuivi ,  
A son triomphe encore il joint tant d'insolence !  
C'en est trop d'outrager mes feux & ma puissance.  
Il verra qu'Edouard , instruit de tous ses droits ,  
S'il n'a ceux des amans , défendra ceux des rois.

*F I N du troisième Acte.*

ACTE VI.

SCÈNE PREMIÈRE.

( La scène est dans la prison. )

V A R V I C, *seul.*

**J**OUR affreux ! jour d'opprobre ! après vingt ans de gloire !

Quoi ! je suis dans les fers ! ah ! l'aurais-je pu croire ,  
 Qu'Edouard se portant à ce terrible éclat,  
 Exposerait ainsi son trône & son Etat ?  
 Que dis-je ? il connaît mieux ce peuple & sa faiblesse.  
 Est-ce ainsi que pour moi son zèle s'intéresse ?  
 Vient-il briser mes fers ? m'a-t-il vengé du roi ?  
 Londres autant qu'Edouard est ingrat envers moi.  
 Un jour , un jour peut-être avec plus de puissance . . .  
 Malheureux ! dans les fers peut-on crier vengeance ?  
 Il me semble à ce mot que ces murs odieux  
 M'accablent de ma honte & repoussent mes vœux ;  
 Et mes cris , en frappant ces voûtes effrayantes ,  
 Les fatiguent en vain de plaintes impuissantes.  
 Mais quel ressouvenir vient m'étonner soudain !  
 Quel changement ! ô ciel ! & quels jeux du destin !  
 Pour l'orgueil des humains leçon rare & terrible !  
 C'est dans ces mêmes lieux , dans cette tour horrible ,  
 Qu'à vivre dans les fers par moi seul condamné ,

62 LE COMTE DE VARVIC,

Le malheureux Henri languit abandonné.  
L'oppressé, l'opprimé n'ont plus qu'un même asile.  
Hélas ! dans son malheur il est calme & tranquille.  
Il est loin de penser qu'un revers plein d'horreur  
Enchaîne près de lui son superbe vainqueur.

---

SCÈNE SECONDE.

VARVIC, SUMMER.

VARVIC.

Que vois-je ? se peut-il ? & quel bonheur extrême !  
Qui t'amène en ces lieux ?

SUMMER.

L'ordre du roi lui-même.

Je l'aborde en tremblant : Elifabeth en pleurs  
Faisait parler pour vous la voix de ses douleurs.  
» Votre ami, m'a-t-il dit, peut mériter sa grace,  
» Mais il faut qu'il apprenne à fléchir son audace.  
» Allez l'y préparer. — Je n'ai point su, seigneur,  
A quel point il prétend abaisser votre cœur.  
Je le connais ce cœur, & je fais qu'on l'outrage ;  
Je ressens tous vos maux ; comptez sur mon courage.  
Elevé près de vous, nourri dans les combats,  
Où j'appris si souvent à vaincre sur vos pas,  
A quelque extrémité que le destin vous livre,  
Mon sort est d'être à vous, ma gloire est de vous suivre.  
Commandez, je vous fers.

V A R V I C.

Ami , tu vois mon fort.

J'ai trop suivi peut-être un indiscret transport ,  
Aux yeux d'un prince ingrat forfait inexcusable.

Mais tu fais qui de nous est en effet coupable.

York m'a tout ravi , jusqu'à ma liberté.

L'affront que je reçois fait gémir ma fierté.

Déjà le désespoir dont mon ame est saisie

Eût épuisé ma force , eût consumé ma vie ,

Si la vengeance avide & si chère à mon cœur ,

N'eût ranimé mes sens flétris par la douleur.

Ah ! comble cet espoir qui console mon ame ;

Cher ami , remplis toi de l'ardeur qui m'enflamme :

Cours embraser les cœurs de ce peuple incertain ;

Va , retrace à leurs yeux l'horreur de mon destin :

Dis que des fers honteux enchaînent ma vaillance ,

Que je n'attends plus rien que de leur assistance ,

Et s'il faut encor plus pour m'assurer leur foi ,

Dis que le fier Varvic a pleuré devant toi.

Et comment ces Anglais pour moi si pleins de zèle ,

Peuvent-ils balancer à venger ma querelle ?

Des droits que j'ai sur eux est-ce là tout l'effet ?

Et Marguerite enfin . . .

S U M M E R.

Elle agit &amp; se tait.

J'attends tout de ses soins ; elle amasse en silence

Les traits que par ses mains doit lancer la vengeance.

Ses secrets partisans , vos amis & les siens ,

Echauffent par degrés le cœur des citoyens ,

64 LE COMTE DE VARVIC,

Et tous par elle-même instruits dans l'art des brigues,  
Daus ces murs allarmés ont semé leurs intrigues.  
Ils disent qu'Edouard vient d'ôter aux Anglais  
Un repos nécessaire & l'espoir de la paix ;  
Qu'il attire sur eux les armes de la France ;  
Qu'ils vont de tout leur sang payer son imprudence.  
Votre affront les irrite , & je crois qu'en effet. . .

V A R V I C.

Ah! qu'ils arment mon bras , & je suis satisfait.  
Suivi des plus hardis , pénètre cette enceinte.  
Si je suis à leur tête , ils marcheront sans crainte.  
J'irai vers Edouard , & nous verrons alors  
S'il pourra de mon bras soutenir les efforts,  
S'il pourra dans son cours arrêter ma vengeance.  
Ah! je ressens déjà , je goûte par avance  
Le plaisir de le voir à mes pieds renversé ,  
Et de lui dire "ingrat, qui m'as trop offensé,  
» Que j'ai trop bien servi , que j'ai dû mieux connaître ,  
» Toi, qui n'étais pas fait pour te nommer mon maître ,  
» Vois du moins aujourd'hui si je menace en vain ,  
» Et reconnais Varvic en mourant par sa main.  
Mais je t'arrête trop & la fureur m'entraîne.  
L'instant où je menace est perdu pour ma haine.  
Je t'en ai dit assez , va , cours , vole.

SCÈNE

---

SCÈNE TROISIÈME.

V A R V I C, *seul.*

Ah! du moins

Si le fort fécondait & mes vœux & ses foins! . .  
 J'écoute trop sans doute une fougue inutile.  
 Ce peuple est inconstant & sa faveur fragile.  
 Hélas! le malheureux, par l'espoir aveuglé,  
 Pleure souvent l'erreur qui l'avait consolé.  
 O ciel! lorsque chargé du sort de l'Angleterre,  
 Triomphant dans la paix ainsi que dans la guerre,  
 Et d'un peuple idolâtre excitant les transports,  
 Heureux & tout puissant, je revois ces bords,  
 Aurais-je pu penser que tant d'ignominie  
 Dût fitôt éclipser cet éclat de ma vie,  
 Et que frappé bientôt des plus cruels revers,  
 Je venais dans ces murs pour y trouver des fers!

---

SCÈNE QUATRIÈME.

V A R V I C, É L I S A B E T H, *une suivante.*

V A R V I C.

Quoi! madame, c'est vous! le tyran qui m'outrage  
 Me permet ce bonheur que votre amour partage!  
 Il n'en est pas jaloux! . . q'en est fait, je le vois.  
 Vous venez me parler pour la dernière fois:  
 Vous venez m'en laisser un adieu lamentable.  
 Tout prêt à m'immoler, un rival implacable

Tom. I.

E

66 LE COMTE DE VARVIC,

Veut me montrer le bien qui par lui m'est ôté,  
Et puisque je vous vois, mon arrêt est porté.

É L I S A B E T H.

Non, d'un fort plus heureux j'apporte le présage.  
Pourvu que fléchissant ce superbe courage. . .

V A R V I C.

Arrêtez. Votre cœur doit épargner le mien :  
Parlez moi de vengeance ou ne proposez rien.

É L I S A B E T H.

Quoi! rien n'adoucir votre esprit inflexible !  
Edouard à ma voix a paru plus sensible.  
J'ai rappelé vos soins, votre fidélité ;  
Louant votre valeur, blâmant votre fierté,  
J'excusais d'un amant l'altière impatience ;  
J'ai réclamé l'honneur & la reconnaissance,  
Les nœuds qui dès long-tems sont formés entre nous ;  
J'ai juré devant lui d'être toujours à vous.  
J'ai demandé la mort : il a plaint mes allarmes.  
Enfin il a promis en répandant des larmes :  
De ne point me forcer à cet hymen affreux,  
Qui hâterait la fin de mes jours malheureux.  
Mais il ne peut souffrir qu'un rival qui l'offense,  
En passant dans mes bras, insulte à sa puissance.  
Sa colère éclatait à ce seul souvenir.  
Tout prêt à s'y livrer & tout prêt à punir,  
Il m'a représenté la révolte enhardie,  
Menaçant ses États d'un nouvel incendie  
Sa couronne en péril, son honneur offensé,

Par mille factieux votre nom prononcé,  
Et les mutins pour vous prêts à s'armer peut-être . . .

V A R V I C.

Ah ! j'en attends l'effet : qu'il est lent à paraître !  
Je respire un moment ; je conçois quelque espoir.  
Il va sentir les coups qu'il aurait dû prévoir,  
Et bientôt . . .

É L I S A B E T H.

Votre espoir ajoute à mes allarmes,  
Vous voulez que pour vous Londre prenne les armes.  
Moi , je déteste hélas ! ce funeste secours :  
C'est en vous défendant qu'on expose vos jours.  
Édouard jusqu'ici , craint , malgré sa colère ,  
De porter contre vous un arrêt sanguinaire.  
Rarement à son âge on a pu s'endurcir  
Dans les rigueurs du trône & dans l'art de punir.  
Mais il faut qu'aujourd'hui soulevant l'Angleterre ,  
Votre nom soit encor le signal de la guerre.  
Songez-vous qu'un monarque , à qui vous insultez,  
Pourrait frapper en vous le chef des révoltés ?  
Vous êtes dans ses mains , sans armes , sans défense ,  
Et vous le menacez !

V A R V I C.

Je suis en sa puissance ,  
Il est trop vrai ; mon sang , je ne le puis nier ,  
Est au premier bourreau qu'il voudra m'envoyer,  
S'il a pour l'ordonner une ame assez hardie ,  
Et s'il peut sans trembler disposer de ma vie,

E ij



68    *LE COMTE DE VARVIC,*

Je recevrai la mort sans en être étonné;  
Mais je mourrai du moins sans avoir pardonné.

É L I S A B E T H.

Eh ! pardonnez, cruel , à votre triste amante.  
Quand mon cœur pour vous seul se trouble & s'épouvante,  
Quand je veux vous sauver . . .

V A R V I C.

Que fervent vos douleurs ?

Votre tendresse ici me doit plus que des pleurs.  
Vous allez supplier un ingrat qui m'opprime !  
Secondez bien plutôt le transport qui m'anime.  
Armez pour moi tous ceux que l'amitié , le rang ,  
Le devoir , l'intérêt attache à votre sang.  
Craignez-vous de tenter la route où je vous guide ?  
Est-ce donc en nos jours que le sexe est timide ?  
Et n'avons nous pas vu dans l'horreur des combats ,  
Marguerite , portant son fils entre ses bras ,  
Disputer aux guerriers le péril & la gloire ,  
Et même contre moi balancer la victoire ?  
Suivez ce grand exemple : elle revient à moi ,  
Égalez son courage , osez braver un roi.  
Mon amante occupée à trembler pour ma vie ,  
Pourra-t-elle aujourd'hui moins que mon ennemie ?  
Allez , & des Anglais ranimant la valeur ,  
Signalez à leurs yeux ma femme & mon vengeur.

É L I S A B E T H.

Ta femme veut sauver Varvic & la patrie.  
Tu les perds tous les deux : ton aveugle furie

Se cache un précipice à tes pas présenté ,  
Et chez tes ennemis tu vois ta sûreté.  
Marguerite te sert ! oses-tu bien l'en croire ?  
Penses-tu m'éblouir du tableau de sa gloire ?  
La crois-tu résolue à te garder sa foi ?  
Elle qui n'eût jamais que l'intérêt pour loi ,  
Elle qui tour-à-tour magnanime & cruelle ,  
En servant son époux , en vengeant sa querelle ,  
Portait sur ses parens son bras ensanglanté ,  
Et mêlait la grandeur à la férocité !  
Quoi ! désormais Lancastre est ta seule espérance ?  
Toi , du sang des York appui dès leur enfance ,  
Rappeller sur leur trône heureusement rempli ,  
Une femme implacable , un vieillard avili !  
Changer à tout momens d'amis & d'adversaires !  
Combattre & soutenir les deux partis contraires !  
Crois-moi , c'est étaler aux yeux de l'avenir  
Une légèreté dont tu devrais rougir.  
Si le parti d'York t'a paru le plus juste ,  
Persiste dans ton choix , tu le rends plus auguste.  
C'est en vain qu'Édouard eut des torts avec toi :  
Couvre de tes vertus les fautes de ton roi ,  
Et lui vouant toujours tes soins & ton hommage ,  
Honore au moins pour toi ce qui fut ton ouvrage.  
Répare des affronts qu'il n'a pas dû souffrir.  
T'abaisser devant lui , ce n'est point te flétrir.  
Lui-même il a paru commander à sa flamme.  
Un roi fait le premier cet effort sur son ame ;  
Et le sujet balance !

70 LE COMTE DE VARVIC,

V A R V I C.

Et qu'a-t-il fait enfin ?

A son indigne amour il a mis quelque frein.  
Le sacrifice est grand : mais moi qu'il déshonore,  
Qu'il a mis dans les fers où je languis encore,  
Qu'il trahit, qu'il insulte & flétrit tour-à-tour,  
Si je ne suis vengé, je perds tout sans retour.  
Peut-être que l'on peut, maître de sa vengeance,  
D'un ennemi vaincu dédaigner l'impuissance ;  
Peut-être l'on préfère avec quelque plaisir  
L'orgueil de pardonner à l'orgueil de punir ;  
Mais signer un accord qu'arrache la contrainte,  
Céder à la menace, obéir à la crainte,  
Aller, comme un esclave échappé de ses fers,  
Demander le pardon des maux qu'on a soufferts :  
N'attendez pas de moi cet effort impossible.  
Dans mon abaissement je suis plus inflexible.  
Je vois tout mon outrage & je hais sans retour.  
Laissez-moi cette haine on m'arrachez le jour.

É L I S A B E T H.

Eh bien ! ç'en est donc fait, & ton ame barbare  
En croit aveuglément cet orgueil qui l'égare !  
Ni la voix de l'amour, ni l'espoir d'être à moi,  
Mes craintes, mes douleurs ne peuvent rien sur toi.  
Tu brûles d'affouvir ta fureur meurtrière ;  
Tu voudrais de tes mains embraser l'Angleterre.  
Va, nage dans le sang : va, je ne combats plus  
Cet orgueil insensé qui flétrit tes vertus.  
Va, cruel, va chercher des triomphes coupables ;

Couvre toi de lauriers à mes yeux méprifables ;  
 Va , cours , plonger ton bras dans le sein de ton roi ;  
 Mais apprends qu'à ce prix je ne puis être à toi.  
 Je ne recevrai point dans cette main tremblante  
 La main d'un furieux de carnage fumante.  
 La mienne , loin de toi , va finir mes malheurs ,  
 Expier dans mon sang mes funestes erreurs.  
 C'en est fait , & je veux , à mon heure suprême ,  
 Maudire en expirant Édouard & toi-même ,  
 Le fort , le fort affreux qui m'accable aujourd'hui ,  
 Et l'amant plus cruel , plus barbare que lui.

VARVIC.

Arrête . . . ô ! toi qui fais ce que mon cœur endure ,  
 Qui devrais adoucir sa profonde blessure ,  
 Toi même , Élisabeth , viens-tu l'empoisonner !  
 Hélas ! quand tous les maux semblent m'environner ,  
 Ecrasé sous leur poids lorsque mon cœur expire ,  
 Ta main , ta propre main l'arrache & le déchire !  
 C'est là le dernier trait de mon affreux destin ;  
 C'est ma dernière épreuve & j'y succombe enfin.  
 Cesse de tourmenter une ame anéantie.  
 Va , je ne hais plus rien que moi-même & la vie.  
 Eh bien ! va donc trouver ce tyran , cet ingrat :  
 Va , demande pour moi , dans mon horrible état ,  
 Non , le pardon honteux qui m'indigne & m'offense ;  
 Mais dis lui que Varvic , appui de son enfance ,  
 Qui veillait sur ses jours au milieu des combats ,  
 Et pour les conserver s'exposait au trépas ,  
 Qui des rois sur son front ceignit le diadème ,

12 LE COMTE DE VARVIC,

Qui n'a de ses travaux rien voulu pour lui-même ,  
Accablé de la vie & lassé de souffrir ,  
N'attend plus d'un tyran que l'ordre de mourir.

É L I S A B E T H.

Quel est l'égarement où ton ame se livre ?  
Cruel ! . .



S C È N E C I N Q U I È M E

VARVIC , ÉLISABETH , UN OFFICIER , GARDES.

L' O F F I C I E R.

Auprès du roi , madame , il faut me suivre.  
Ses ordres sont pressans , hâtez-vous.

É L I S A B E T H.

C'est assez.  
Cieux ! éloignez les maux qui me sont annoncés.

V A R V I C.

Qui , toi ! m'abandonner ! où vas tu ? non , demeure ,  
Demeure Élisabeth. Ah ! s'il faut que je meure ,  
Mes yeux du moins . . .

L' O F F I C I E R.

Madame , Edouard vous attend.

É L I S A B E T H.

Hélas ! pour nous sauver tu n'avais qu'un instant :  
Cet instant précieux tu l'as rendu funeste . . .  
Adieu .

V A R V I C.

Vous l'entraînez !

---

S C È N E S I X I È M E.

V A R V I C, *seul.*

O toi ! toi que j'atteste,

Toi qui m'enlevant tout, me refuses la mort,  
 Peux-tu permettre ô Dieu ! que sous les coups du fort,  
 Le grand cœur de Varvic s'affaiblisse & succombe !  
 Avant de m'avilir, ciel, ouvre moi la tombe :

*Il s'assied.*

J'ai peine à résister à mon état affreux.  
 De momens en momens ce flambeau ténébreux  
 Qui luit si tristement dans l'épaisseur des ombres,  
 Verse un jour plus funèbre & des lueurs plus sombres,  
 Un chagrin plus profond, une morne douleur...  
 Malgré moi je frémis : tout porte dans mon cœur.  
 Hélas ! enseveli dans cette nuit cruelle,  
 Tout ce que je ressens est horrible comme elle.  
 Mais quel bruit effrayant fait retentir ces lieux ?  
 Je crois entendre au loin des cris tumultueux.  
 On approche. Le fort remplit mon espérance :  
 On m'apporte la mort.



---

SCÈNE SEPTIÈME.

VARVIC, SUMMER, *l'épée à la main*, SOLDATS.

S U M M E R.

J'apporte la vengeance.

Ami, prenez ce fer, foyez libre & vainqueur.

V A R V I C.

Tout est donc réparé! cher ami quel bonheur? . . .

S U M M E R.

Votre nom, votre gloire, & la reine & moi-même,  
Tout range sous vos loix un peuple qui vous aime.  
Marguerite échappée aux gardes du palais,  
D'abord à votre nom rassemble les Anglais.  
Je me joins à ses cris; tout s'émeut, tout s'empresse:  
Tous veulent vous offrir une main vengeresse.  
On attaque, on assiège, Edouard allarmé,  
Avec Elisabeth au palais renfermé.  
Paraissez. C'est à vous d'achever la victoire.  
Ami, venez chercher la vengeance & la gloire.

V A R V I C.

Voilà donc où sa faute & le fort l'ont réduit!  
De son ingratitude il voit enfin le fruit.  
Il l'a bien mérité. . . marchons. . . Varvic, arrête.  
Tu vas à Marguerite assurer sa conquête!  
Ecraser sans effort un rival abattu!  
Sont-ce là des exploits dignes de ta vertu?

**Est-ce un si beau triomphe offert à ta vaillance,**  
**D'immoler Edouard quand il est sans défense? ...**  
**Ah! j'embrasse un projet plus grand, plus généreux.**  
**Voici de mes instans, l'instans le plus heureux;**  
**Ce jour de mes malheurs est le jour de ma gloire;**  
**C'est moi qui vais fixer le fort & la victoire;**  
**Le destin d'Edouard ne dépend que de moi;**  
**J'ai guidé sa jeunesse, & mon bras l'a fait roi;**  
**J'ai conservé ses jours, & je vais les défendre;**  
**Je lui donnai le sceptre, & je vais le lui rendre;**  
**De tous ses ennemis confondre les projets,**  
**Et je veux le punir à force de bienfaits.**  
**Il connaîtra mon cœur autant que mon courage;**  
**Une seconde fois il fera mon ouvrage.**  
**Qu'il va se repentir de m'avoir outragé!**  
**Combien il va rougir! ami, je suis vengé.**  
**Allons, braves Anglais, c'est Varvic qui vous guide,**  
**Ne défavouez point votre chef intrépide.**  
**Si vous aimez l'honneur, venez tous avec moi,**  
**Et combattre Lancastre & sauver votre roi.**

*Fin du quatrième acte.*



---

A C T E V.

---

S C È N E P R E M I È R E.

(La scène est au palais.)

É L I S A B E T H, *seule.*

**C**IEL ! où porter le trouble où mon cœur s'abandonne ?  
La terreur me poursuit & la mort m'environne.  
J'entends autour de moi les cris de la fureur ,  
Les plaintes des mourans . . . ô fort ! ô jour d'horreur !  
On arrête mes pas : hélas ! ce que j'ignore  
Est plus triste peut-être & plus affreux encore ,  
Et le ciel que ma voix est lasse d'implorer ,  
Quel que soit le succès , me condamne à pleurer .  
De Marguerite enfin l'ascendant nous opprime .  
Elle a su malgré moi traîner dans cet abîme  
Deux amis , deux héros l'un de l'autre admirés ,  
Deux cœurs nés généreux , par l'amour égarés .  
Tout semble m'annoncer son triomphe sinistre .  
Varvic , de ses projets trop aveugle ministre ,  
Combat pour son époux après l'avoir vaincu .  
A servir une femme il donc descendu !  
Tu l'emportes sur nous , trop cruelle ennemie !  
Il cède en gémissant à ton fatal génie .  
Il est de ton destin d'accabler mon pays .  
Eh bien ! verse le sang , marche sur nos débris ;

Mais du moins quelque jour, pour venger l'Angleterre,  
 Puisse le juste ciel, à tes desseins contraire,  
 Arracher de tes mains le fruit de nos malheurs ;  
 Puisse-tu loin de nous, pour prix de tes fureurs,  
 Trainant chez l'étranger, devenu ton asyle,  
 Une vieilleffe obscure, une rage inutile,  
 Mendant des secours que tu n'obtiendras pas,  
 Mourir en détestant ta vie & ton trépas !



SCÈNE SECONDE.

ÉLISABETH, SUFFOLC.

ÉLISABETH.

Où courez vous, Suffolc ? venez-vous . . .

SUFFOLC.

Ah ! madame,

Aux transports de la joie abandonnez votre ame.  
 Jouissez d'un bonheur que vous n'attendiez pas ;  
 Jamais un jour plus beau n'a lui sur ces climats.

ÉLISABETH.

Ah ! ce jour à mon cœur n'offrait rien que d'horrible.  
 Quoi ! Varvic ? . . . . achevez.

SUFFOLC.

Ce héros invincible,  
 Le plus fier des mortels & le plus valeureux,  
 Est encor le plus grand & le plus généreux.  
 Déjà de ses succès Marguerite enivrée,

Croyait à son parti la victoire assurée,

Quand le nom de Varvic, par cent voix répété

Suspent des combattans l'effort précipité.

Soudain au milieu d'eux il s'avance, il s'écrie :

» Amis, où vous emporte une aveugle furie ?

» Anglais, quel ennemi poursuit votre courroux ?

» C'est ce même Edouard jadis choisi par vous,

» Qui vous fut dans ces murs présenté par moi-même,

» Qui de vos propres mains reçut son diadème.

» Si c'est Varvic, amis, que vous voulez venger,

» Défendez votre maître, au lieu de l'outrager.

» Partagez avec moi cette gloire si belle.

» O, mes braves Anglais ! c'est moi qui vous rappelle;

» Reconnaissez ma voix. — Ses paroles, ses traits,

Cet aspect si puissant & si cher aux Anglais,

Le feu de ses regards, cette ame grande & fière,

Cette ame sur son front respirant tout entière,

Cet empire suprême & ces droits si certains,

Qu'un héros eut toujours sur le cœur des humains,

Subjuguent les esprits. Tout obéit, tout change.

Du côté d'Edouard tout le peuple se range,

Et ce prince & Varvic, pressés de tous côtés,

Dans les bras l'un de l'autre à lenvi sont portés.

J'observais Edouard : je cherchais à connaître,

Si dans un tel moment, humilié peut-être,

Contre un dépit secret il défendait son cœur,

Et pourrait à Varvic pardonner sa grandeur.

Mais rien ne la surpris, il faut que j'en convienne.

Dans l'ame de Varvic il semblait voir la sienne.

Il n'était qu'attendri, sans être confondu,

Et devant le héros le roi n'a rien perdu.  
 La joie & le bonheur remplacent les allarmes ;  
 Le peuple , les soldats laissent tomber leurs armes.  
 Enfin dans tous ses droits Edouard affermi,  
 Retrouve sa vertu , son trône & son ami.

É L I S A B E T H.

O Varvic ! ô mortel qu'à choisi ma tendresse !  
 Non , tu ne conçois pas cet excès d'allégresse ,  
 Ces transports que je sens , qu'inspirent à mon cœur  
 Ces vertus dont sur moi rejaillit la splendeur ;  
 Cet effort d'un héros , ces honneurs qu'il mérite . . .  
 Vient - il ?

S U F F O L C.

Vers la Tamise il poursuit Marguerite.  
 Quelques mutins encor dans leur rage obstinés,  
 A combattre , à mourir semblaient déterminés:  
 Varvic le fer en main les frappe & les renverse ,  
 Leur foule devant lui succombe & se disperse ,  
 Cependant qu'Edouard autour de ce Palais  
 Appaise le désordre & rétablit la paix.  
 Mais le voici lui - même.



## SCÈNE TROISIÈME.

ÉLISABETH, ÉDOUARD, SUFFOLC, GARDES.

ÉLISABETH.

Ah ! partagez ma joie ,  
 Sire. Après tous les maux où mon cœur fut en proie,  
 Hélas ! j'ai bien le droit de sentir mon bonheur ,  
 D'applaudir un héros si digne de mon cœur ,  
 Que sans doute avec moi vous admirez vous-même.  
 Ce qu'il a fait pour vous , oui , cet effort suprême...

ÉDOUARD.

Je le sens , je l'admire , & je n'en rougis pas.  
 Un bienfait n'avilit que les cœurs nés ingrats.  
 C'est peu d'avoir rendu le calme à l'Angleterre ;  
 Je lui dois encor plus. Pour ce cœur satisfait  
 L'amitié de Varvic est son plus grand bienfait.  
 J'en suis digne du moins , & je lui rends la mienne.  
 Ma générosité veut égaler la sienne.  
 L'amour seul a produit & mes torts & les siens.  
 La vertu nous ramène à nos premiers liens.  
 A la loi du traité je suis prêt à me rendre.  
 Il mérita vos vœux ; je cesse d'y prétendre.  
 Je commande à l'amour , & plein des mêmes feux ,  
 Je faurai...

SCÈNE



SCÈNE QUATRIÈME.

ÉDOUARD , MARGUERITE , ÉLISABETH , SUF-  
FOLC , GARDES , SOLDATS.

MARGUERITE.

Le destin me ramène à tes yeux.  
Tu me revois captive & pourtant triomphante.  
Trembles , j'apporte ici le deuil & l'épouvante.  
*à Elisabeth.*

Varvic est ton ami ; Varvic est ton amant ;  
Frémissez tous les deux dans ce fatal moment :  
Il meurt.

ÉLISABETH.

Varvic !

ÉDOUARD.

O ciel !

MARGUERITE.

Et j'ai profané sa vie.  
De fidèles amis ont servi ma furie.  
Mélés parmi les siens , ils l'ont enveloppé.  
Toi seul es plus heureux ; toi seul m'es échappé.

ÉDOUARD.

Barbare !

MARGUERITE.

J'ai détruit ton défenseur coupable,  
Qu'il me servit ou non , sa mort inévitable

*Tom. I.*

F

82 LE COMTE DE VARVIC,

Dut punir aujourd'hui son infidélité,  
Ou l'orgueilleux secours que son bras m'eût prêté.  
Toi, tu peux le venger, & tu peux méconnaître  
Les droits des souverains; tu n'es pas né pour l'être.

ÉDOUARD.

Je le fais pour punir un monstre furieux.  
Ah! que vois-je?



SCÈNE CINQUIÈME,

ET DERNIÈRE.

*Acteurs précédens, VARVIC apporté par les soldats.*  
SUMMER.

ÉLISABETH, *courant à lui.*

Varvic! cœur noble & malheureux!

ÉDOUARD.

Héros que j'ai chéri, que je perds par un crime,  
Ah! ma vengeance au moins peut t'offrir ta victime.  
Cette femme barbare au milieu des tourmens,  
Bientôt...

VARVIC.

Ecoutez moins de vains ressentimens.  
Renvoyez à Louis cette reine cruelle;  
Il pourrait la venger... ne craignez plus rien d'elle.  
Ce peuple qui m'aima la déteste aujourd'hui:  
Qui m'a donné la mort ne peut régner sur lui.  
Plaignez moins mon trépas: ma carrière est finie

Dans l'instant le plus beau dont s'illustra ma vie,  
Ma voix a fait encor le destin des Anglais,  
Et j'emporte au tombeau ma gloire & vos regrets.

É L I S A B E T H.

Ah ! ton Elifabeth ne pourra te survivre.  
J'ai vécu pour t'aimer ; je mourrai pour te suivre.  
Dans la nuit du tombeau tous les deux renfermés,  
Unis malgré la mort . . .

V A R V I C.

Vivez, si vous m'aimez.

à *Edouard.*

Soyons vrais ; de nos maux n'accusons que nous même.  
Votre amour fut aveugle & mon orgueil extrême.  
Vous aviez oublié, mes services, & moi,  
J'oubliai trop hélas ! que vous étiez mon roi.  
Nous en sommes punis . . . mes forces s'affaiblissent.  
Ma voix meurt & s'éteint, & mes yeux s'obscurcissent.

à *Elifabeth.*

Ma chère Elifabeth ! adieu . . . féchez vos pleurs.  
Je ressens à la fois la mort & vos douleurs.  
Hélas, il est affreux de quitter ce qu'on aime !

à *Edouard.*

Réparez, s'il se peut, son infortune extrême.  
Sur ses jours malheureux répandez vos bienfaits.  
Varvic meurt votre ami . . . ne l'oubliez jamais.

*Il meurt.*

**F I N.**

F ij



The first part of the document  
 discusses the general principles  
 of the proposed system.  
 It is intended to be a  
 preliminary study of the  
 subject.

CHAPTER I

The first part of the document  
 discusses the general principles  
 of the proposed system.  
 It is intended to be a  
 preliminary study of the  
 subject.

CHAPTER II

The second part of the document  
 discusses the details of the  
 proposed system.  
 It is intended to be a  
 preliminary study of the  
 subject.

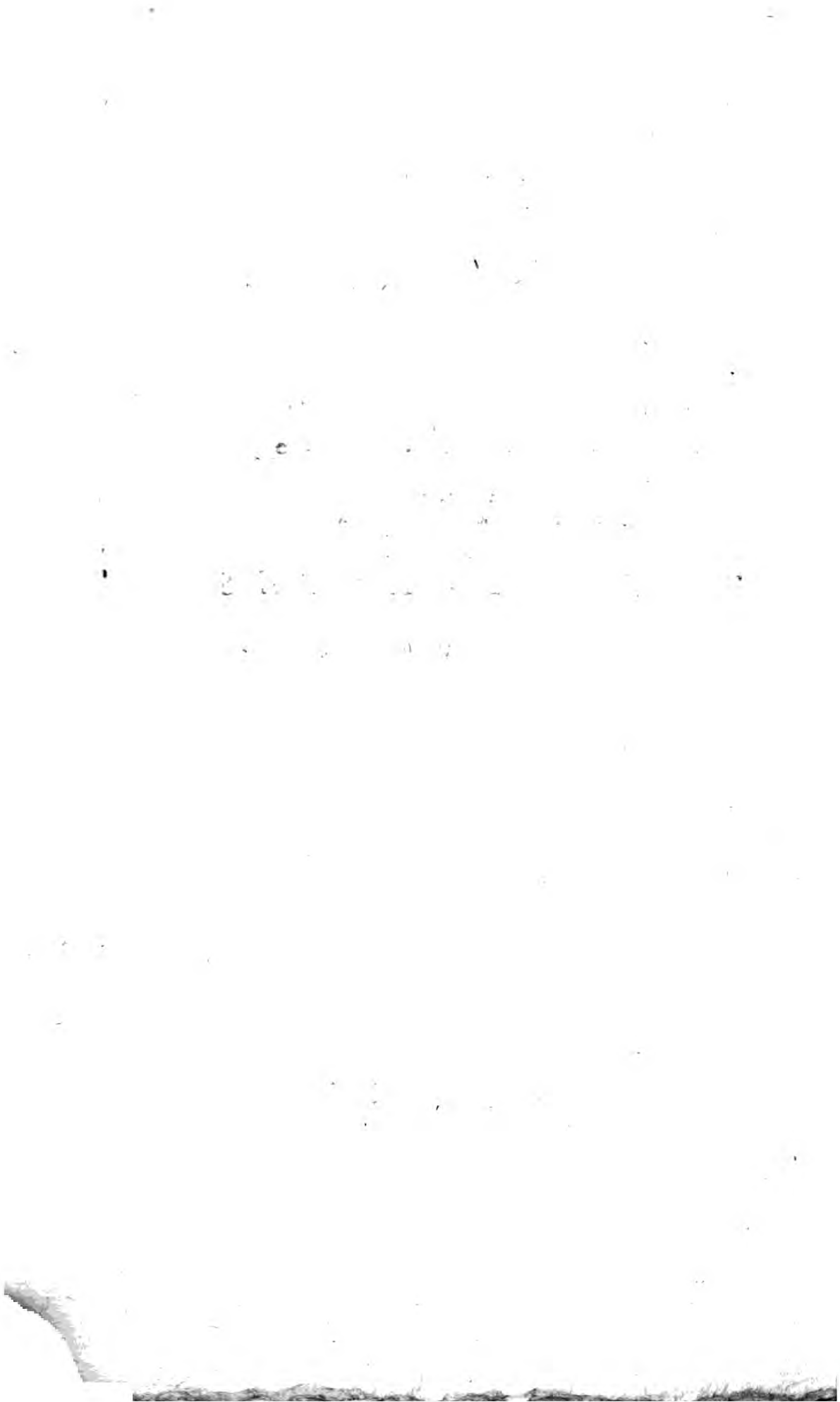


*MÉLANIE.*

DRAME,

*EN TROIS ACTES.*

ET EN VERS.





## AVERTISSEMENT.



**C**ETTE pièce parut pour la première fois en 1770 ; l'effet en fut prodigieux. Quatre mille exemplaires furent enlevés en vingt-quatre heures , & l'impression que produisit cet ouvrage à la cour & à la ville , occupa tout l'hiver de 1770. L'Europe attend *MÉLANIE*, écrivait dans ce tems-là *Mr. de Voltaire*. La pièce s'y répandit bientôt. Elle fut traduite & jouée dans plus d'un pays , malgré les obstacles que la nature du sujet pouvait apporter à la représentation. Des souverains même daignèrent s'occuper du soin de faire exécuter ce drame sur la scène avec l'appareil convenable , & écrivirent à l'auteur pour le féliciter sur le service qu'il

*rendait à la société, en combattant une tyrannie aussi commune & aussi cruelle que celle des vœux forcés. Ce drame en effet est non seulement très-moral, mais il est très-religieux. Rien n'est plus opposé à l'esprit de la vraie religion & aux loix de l'Eglise, que la contrainte barbare ou les artifices coupables qu'on emploie trop souvent pour donner au cloître des sujets sans vocation. Le vertueux prêtre qui paraît dans Mélanie, combat avec la plus grande force cet abus abominable introduit par l'avarice & l'hypocrisie. Il parle en digne ministre d'une religion bienfaisante ; aussi ce rôle a-t-il réuni tous les suffrages.*

*On a donné à Florence une traduction italienne de Mélanie, qui a eu un grand succès dans un pays qui n'est pas soupçonné de partialité contre l'esprit monastique. Tel est par-tout le pouvoir de la vérité éloquente.*

*Nous publions aujourd'hui cet ouvrage*

A V E R T I S S E M E N T. 89

*avec des changemens très-importans dans le rôle du Curé & de Mr. de Faublas ; changemens qui paraissent pour la première fois , & qui ont été transcrits sur une copie de l'auteur.*



---

---

**PERSONNAGES.**

MONSIEUR DE FAUBLAS, *homme de robe.*

MADAME DE FAUBLAS.

MÉLANIE, *leur fille.*

MONTVAL, *parent de madame de Faublas.*

UN CURÉ.

*La Scène est dans un couvent de Paris,  
au Parloir.*



# M É L A N I E,

## *D R A M E.*

---

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

MONSIEUR ET MADAME DE FAUBLAS.

MONSIEUR DE FAUBLAS.

**N**ON, madame; en un mot, c'est trop me résister.  
J'ai pesé mes projets, je m'y dois arrêter.  
Pouvez-vous les blâmer? Ma fortune est bornée.  
On offre à votre fils un brillant hyménée,  
L'espoir d'un régiment & d'un rang à la cour.  
Dois-je seul m'opposer au bonheur de Melcour?  
Avec cette alliance à tout on peut prétendre;  
Et ne voyez vous pas ce que j'en dois attendre?  
Que bientôt dans les camps je puis voir illustré  
Un nom qui dans la robe est déjà décoré?  
Le premier pas suffit, tout en dépend peut-être;



Et le point important est d'approcher du maître.  
 Voulez-vous de mon fils retarder le destin ?  
 A ce grand intérêt tout doit céder enfin.  
 Ce n'est pas après tout , un si grand sacrifice.  
 Mélanie au couvent depuis deux ans novice ,  
 Formée à la retraite en ses plus jeunes ans ,  
 Semblait en avoir pris les goûts , les sentimens.  
 Au plan que j'ai suivi se prêtant par avance ,  
 Elle nous demandait le voile avec instance ;  
 Et dans le cloître alors trouvant tous ses plaisirs ,  
 Y voulait pour jamais enfermer ses desirs.  
 D'où naît le changement qu'aujourd'hui l'on m'annonce ?  
 A ses premiers desseins d'où vient qu'elle renonce ?  
 S'il faut vous déclarer ce que j'en crois ici ,  
 Votre parent Monval l'a fait changer ainsi.  
 Devant elle jamais il n'aurait dû paraître.  
 C'est grâce à vos bontés qu'il a pu la connaître ;  
 Et c'est bien malgré moi , je le dis entre nous ,  
 Que Monval au couvent la voyait avec vous.

## MADAME DE FAUBLAS.

Je n'ai pu refuser cette faveur légère  
 A la tendre amitié qui m'attache à sa mère ,  
 Au sang qui nous unit : ce jeune homme , d'ailleurs ,  
 A le cœur noble & droit , a des vertus , des mœurs.  
 Il est impétueux , aisément il s'enflamme ,  
 Et toujours sans crainte il laisse agir son ame.  
 Qui n'a rien de honteux dans le fond de son cœur ,  
 Ne craint point de l'ouvrir , & parle avec candeur.  
 C'est toujours devant moi , qu'il a vu Mélanie ,

Et dans tous ses discours règne la modestie.  
 Mais votre fille hélas!.. à ne vous rien cacher,  
 Je crois que son état a droit de vous toucher.  
 Soyez de vos enfans également le père;  
 N'immolez point la sœur pour aggrandir le frère.  
 Si dans ses premiers ans les soins des jeunes sœurs  
 Lui firent du couvent envier les douceurs,  
 C'est une illusion qui passe avec l'enfance,  
 Et j'ai pu voir depuis toute sa répugnance.  
 Je vous en informai.

MONSIEUR DE FAUBLAS.

Ce changement léger  
 Ne m'a jamais paru qu'un dégoût passager.

MADAME DE FAUBLAS.

Vous avez en tout tems combattu mes allarmes.  
 De Mélanie enfin j'ai vu couler les larmes.  
 En vain j'en ai gémi : vous aviez décidé.  
 Toujours à vos desirs malgré moi j'ai cédé ;  
 Je vous sacrifiai ma douleur maternelle.  
 Mais je vous l'avouerai , cette épreuve est cruelle :  
 Notre sang doit avoir de plus grands droits sur nous ;  
 Mon cœur prendra toujours son parti contre vous.  
 Si mon époux enfin , sûr de ma complaisance ,  
 Voulait ne point user de toute sa puissance ,  
 Tandis qu'il en est tems , s'il voulait consentir  
 A révoquer l'arrêt dont il nous voit frémir ,  
 Il verrait à ses pieds & la fille & la mère.  
 Ce spectacle touchant fait pour le cœur d'un père ,  
 Ce plaisir généreux de fécher tant de pleurs ,

N'a-t-il donc pas pour vous de plus pures douceurs,  
 Que ces honneurs si vains dont l'image incertaine  
 Offre dans l'avenir une pompe lointaine,  
 Une grandeur frivole & soumise au hasard,  
 Qui souvent nous échappe, & vient toujours trop tard?

MONSIEUR DE FAUBLAS.

Tant d'obstination ne peut que me déplaire.  
 C'est combattre long-tems un parti nécessaire.  
 Votre fille aujourd'hui doit prononcer ses vœux.  
 Nos parens, nos amis, sont mandés en ces lieux.  
 Pour la cérémonie ici tout se prépare.  
 Que pourrait-on penser d'un retour si bizarre ?  
 De vos discours pourtant je ne suis point surpris.  
 Je fais vos sentimens, vous n'aimez point mon fils :  
 Vous lui préféreriez le dernier de vos proches.  
 Jamais . . .

MADAME DE FAUBLAS.

Je dois répondre à de pareils reproches.  
 Melcour m'est cher, monsieur ; si je me suis permis  
 De juger ses défauts, & si par mes avis  
 J'ai voulu quelquefois changer son caractère,  
 Je n'ai pas moins pour lui des sentimens de mère,  
 Je les aurai toujours.

MONSIEUR DE FAUBLAS.

Je ne vous comprends pas.  
 Melcour est estimé : je vois qu'on en fait cas,  
 Et vous permettrez bien qu'un père le seconde.

## MADAME DE FAUBLAS.

Oui, je crois qu'il pourra réussir dans le monde.  
Il est dur & poli, c'est beaucoup ; mais pourtant  
De son cœur jusqu'ici le mien n'est pas content.  
Je ne le crois ni vrai, ni juste, ni sensible :  
A toute émotion il semble inaccessible.  
Il agit, parle, écoute avec un front égal,  
Ne croit jamais le bien & croit toujours le mal.  
Jamais, quand il vous parle, il ne regarde en face ;  
Son coup-d'œil vous évite & son souris menace.  
D'ailleurs, plein de mépris pour tous ses concurrens,  
Il ose se répandre en discours imprudens  
Sur le marquis d'Orcé, qui l'aura su, sans doute.  
Pour un mot indiscret, bien souvent il en coûte.  
Dans l'Etat qu'il embrasse on ne pardonne rien.  
Enfin c'est à vos yeux un trésor, un soutien ;  
Mais quand ce fils, objet de votre amour extrême,  
Vous aimerait autant que vous l'aimez vous même,  
Quand vous n'auriez conçu que l'espoir le plus sûr,  
Je le redis encore, il doit m'être bien dur  
De voir ma Mélanie ainsi sacrifiée,  
Languir dans l'abandon par son père oubliée,  
Et menée en pleurant jusqu'au pied de l'autel,  
S'imposer par son ordre un supplice éternel.

## MONSIEUR DE FAUBLAS.

On affaiblit toujours tout ce qu'on exagère.  
Je crois sa douleur vive, & la crois passagère.  
Toujours dans ces momens on verse quelques pleurs ;  
On croit dans l'avenir ne voir que des malheurs.

Mais la réflexion , fruit de la solitude ,  
 Et la nécessité qui devient habitude ,  
 L'entier éloignement des objets séducteurs ,  
 Et l'exemple & le tems , si puissans sur nos cœurs ,  
 Du cloître , qui n'offrait qu'horreur & qu'amertume ,  
 Font un séjour tranquile où l'ame s'accoutume .  
 Qui n'a joui de rien n'a rien à regretter .  
 Si connaissant le monde , il fallait le quitter ,  
 Peut-être autant que vous je plaindrais Mélanie ;  
 Mais dans cette maison elle a passé sa vie .  
 Son sort est-il plus dur que celui de ces sœurs  
 Qui toujours du couvent nous vantaient les douceurs ?  
 Du malheur en ces lieux avons nous vu l'image ?  
 Nous parla-t-on jamais de joug & d'esclavage ?  
 Tout ce qui devant moi s'est ici présenté ,  
 Me peignait le bonheur & la sérénité .

## MADAME DE FAUBLAS.

N'en croyez pas , monsieur , l'apparence infidèle .  
 La retraite , il est vrai , peut nous paraître belle ;  
 Mais c'est pour un moment ; c'est lorsqu'on n'y vit pas .  
 Sous ces lambris sacrés quand nous portons nos pas ,  
 Tout semble calme & doux , jusqu'à l'air qu'on respire ;  
 Des paisibles vertus nous ressentons l'empire ,  
 L'oubli des passions , des maux & des erreurs ,  
 Et l'attendrissement passe au fond de nos cœurs .  
 Mais percez plus avant , pénétrez ces cellules ,  
 Ces réduits ignorés où des esprits crédules  
 Défabusés trop tard , & voués au malheur ,  
 Maudissent de leurs jours la pénible lenteur :

C'est-là

C'est-là que l'on gémit , que des larmes amères  
Baignent pendant la nuit les couches solitaires ;  
Que l'on demande au ciel trop lent à s'attendrir ,  
Ou la force de vivre ou celle de mourir.  
Peut-être que leurs maux par le tems s'adoucissent ,  
Que dans des yeux éteints les pleurs enfin tarissent.  
Un morne accablement qui ressemble au trépas ,  
Succède au désespoir , à ses bruyans éclats.  
Mais ce calme perfide est voisin de l'orage ;  
On en fort bien souvent par des accès de rage.  
C'est le poison trompeur qui promet le sommeil ,  
Et les convulsions sont l'effet du réveil.

MONSIEUR DE FAUBLAS.

Vous m'effrayez en vain de cette image horrible.  
Pour moi sur un état que l'on peint si terrible ,  
J'en veux croire sur-tout ceux qui l'ont embrassé.  
Je les vois à l'envi dans leur zèle empressé  
Attirer sous leur loi de nouveaux profélites.  
Ils doivent d'un tel choix connaître bien les suites.  
Et par quel intérêt peut-on imaginer  
Qu'ils entraînent au piège , au lieu d'en détourner ?

MADAME DE FAUBLAS.

Par un sentiment vil , cruel , abominable ,  
Trop indigne de l'homme , & pourtant véritable.  
Oui , croyez-moi , monsieur , l'esclave est sans vertu.  
Il déteste en autrui tout ce qu'il a perdu ;  
Il se flatte en secret que sa chaîne accablante ,  
Sur d'autres étendue , en fera moins pesante.  
A force de souffrir souvent on s'endurcit ,

Et dans sa prison même on aspire au crédit.  
 Voilà ce qui produit ces ardeurs émissaires,  
 Dont le zèle affecté peuple les monastères.  
 Ils veulent commander à d'autres malheureux,  
 Faire porter le joug qu'on a forgé pour eux,  
 Se venger de leurs maux. L'esprit de tyrannie  
 Entre facilement dans une ame flétrie,  
 Et le droit d'opprimer des captifs abattus,  
 Est un plaisir encor pour qui n'en connaît plus.

M O N S I E U R D E F A U B L A S.

Laiïsons-là ces abus, madame. Mélanie  
 Doit être préparée à la cérémonie;  
 Bientôt notre Curé viendra l'entretenir.  
 Ses leçons, ses avis pourront la soutenir.  
 Ma confiance en lui n'est pourtant pas entière.  
 Sa morale, dit-on, n'est pas assez fêvère.  
 On m'en a dit du mal.

M A D A M E D E F A U B L A S.

On vous trompe, monsieur.

Je le crois digne en tout du saint nom de pasteur.  
 On ne le vit jamais, affectant le scrupule,  
 Crier à l'hérétique, au schisme, à l'incrédule,  
 A signaler son nom vainement empressé,  
 Et prompt à déployer un zèle intéressé.  
 Il ne se borne pas à tonner dans les temples;  
 Et s'il combat l'erreur, c'est par de bons exemples.  
 C'est des infortunés & le guide & l'appui:  
 Il prend sur ses besoins pour aider ceux d'autrui.  
 Rien n'échappe à ses soins; sa tendre prévoyance.

Sous des toits dépouillés va chercher l'indigence ;  
 Au soin de la servir tout entier attaché,  
 Il parcourt les réduits où le pauvre est caché ;  
 Et s'il ne peut toujours soulager la misère,  
 Au moins il la console , il lui fait voir un père.  
 Dans l'église souvent je l'ai vu près d'entrer ;  
 J'ai vu les malheureux en foule l'entourer ;  
 Il ressembloit au Dieu dont il étoit le prêtre.

MONSIEUR DE FAUBLAS.

Tant de vertu pourtant s'est bien peu fait connaître.

MADAME DE FAUBLAS.

Ah ! lorsqu'on est sensible , il est toujours bien doux  
 De servir les humains sans qu'ils parlent de nous.  
 On agit pour son cœur. Le voici qui s'avance.



S C È N E S E C O N D E.

MONSIEUR ET MADAME DE FAUBLAS,  
 LE CURÉ.

MONSIEUR DE FAUBLAS.

Monsieur , nous implorons ici votre assistance :  
 Nous en avons besoin. Ma fille en ce grand jour  
 Epreuve vers le monde un moment de retour.  
 Il faut d'un jeune cœur corriger la faiblesse,  
 Lui montrer ses devoirs. C'est à votre sagesse  
 Que j'ai dû me fier , & j'attends tout de vous.  
 Vous vaincrez sûrement ces injustes dégoûts.  
 Vous savez trop . . .

G ij



## L E C U R É.

Je fais ce qu'ici je dois faire ,  
 Ce que je dois à vous , à mon saint ministère.  
 Avant de vous répondre & de promettre rien ,  
 Il me faut avec elle avoir un entretien.  
 Je veux lire en son cœur , je veux le bien connaître.  
 Sur ses devoirs alors , sur les vôtres peut-être  
 Je pourrai vous parler avec sincérité.  
 Vous entendrez de moi la simple vérité.  
 N'espérez rien de plus.

## M O N S I E U R D E F A U B L A S .

C'est ce que je désire.  
 On va vous l'amener , monsieur ; je me retire ,  
 Et vais avec madame assembler nos amis  
 Qui bientôt dans ces lieux seront tous réunis.



## S C È N E T R O I S I È M E .

L E C U R É , *seul.*

Allons ... je vais encor voir une infortunée  
 Qu'un intérêt cruel au cloître a condamnée ;  
 Que l'on ensevelit de peur de la doter ;  
 Qui pousse des soupirs que l'on craint d'écouter ,  
 Et donne , en détestant sa retraite profonde ,  
 Au ciel des vœux forcés , & des regrets au monde.





## S C È N E Q U A T R I È M E.

L E C U R É , M É L A N I E.

M É L A N I E , (*à part , dans le fond.*)

O Dieu ! changez mon cœur , ou bien changez mon fort !  
Dieu ! fléchissez mon père ou m'envoyez la mort !

L E C U R É.

Approchez , mon enfant , & foyez fans allarmes.  
Si je viens près de vous , c'est pour sécher vos larmes.  
Ne me les cachez point & laissez les couler.  
Sans témoins , fans réserve on peut ici parler.  
Nul n'osera troubler cette sainte entrevue.  
Vous frémissez . . Eh quoi ! redoutez vous ma vue ?

M É L A N I E , *avec égarement.*

Je ne fais où je suis . . . ayez pitié de moi.  
Tout dans un pareil jour doit inspirer l'effroi.  
D'un père rigoureux n'êtes vous pas complice ?  
Venez vous m'annoncer l'instant du sacrifice ?  
C'est celui de mes jours . . c'est celui de mon cœur . . .  
Il est affreux , barbare . . il me glace d'horreur . .  
Ah ! qu'on l'achève au moins , qu'on l'achève sur l'heure . .  
Traînez-moi vers l'autel . . traînez-moi . . . que j'y meure.  
C'est tout ce que l'on veut , & j'y consens.

L E C U R É.

Hélas !

Au but qui me conduit ne vous méprenez pas.  
J'apporte à vos douleurs l'intérêt le plus tendre.

Je puis les adoucir , si vous voulez m'entendre.  
 Donnez leur avec moi ce libre épanchement  
 Qui pour les malheureux est un soulagement.  
 Les consoler , ma fille , est tout mon ministère.  
 Vous me devez enfin regarder comme un père.

M É L A N I E , *toujours égarée.*

Un père ! . . il m'en faut un . . que n'ai-je un père , hélas !  
 Il plaindrait mes tourmens , il m'ouvrirait ses bras.  
 Ce nom doit consoler . . . ce nom me désespère.  
 Faut-il éterniser mes tourmens , ma misère ,  
 Livrer à la douleur le reste de mes jours ,  
 Promettre de souffrir & de pleurer toujours ?  
 Je n'en ai pas la force , & ma raison s'égaré.  
 La nature & le ciel , tout me semble barbare.

L E C U R É.

C'est que tous deux , ma fille , ont été méconnus.  
 Commandez un moment à vos sens éperdus ,  
 Et d'un consolateur écoutez le langage.  
 Tout doit m'intéresser , votre état & votre âge.  
 Je dois à tous les deux des soins & des secours ;  
 C'est un devoir bien cher que je suivrai toujours.  
 Je parlerai sur-tout contre la violence . .

M É L A N I E , *revenant à elle avec transport , &  
 sortant d'une sombre distraction.*

Est-il vrai ? vous ! O ciel ! vous prendrez ma défense !  
 Vous me le promettez ! l'aurais-je pu prévoir ?  
 Vous éloignez de moi l'horrible désespoir.  
 Vous me l'aviez bien dit , oui , vous êtes mon père.

Mais vous qui me tendez une main tutélaire ,  
N'êtes-vous pas pourtant au rang de ces mortels  
Qui ne prêchent jamais que des devoirs cruels ,  
Qui m'ont tant annoncé d'une voix formidable  
Dieu toujours irrité , l'homme toujours coupable ,  
La nature en souffrance , & le ciel en courroux ;  
Qui m'ont dit que ce Dieu se nomme un Dieu jaloux ;  
Qu'il ordonne aux humains pour fléchir sa colère  
De s'imposer le poids d'un tourment volontaire ;  
Et qu'enfin les objets devant lui préférés ,  
Étaient des yeux en pleurs & des cœurs déchirés ?  
Eh bien ! s'il est ainsi , j'ai le droit de lui plaire.

## L E C U R É.

Je viens vous annoncer un juge moins sévère ,  
Un Dieu plus indulgent. Dissipez cet effroi.  
Que votre ame du moins se calme auprès de moi ,  
Et retrouve un moment la paix , la confiance.  
Faites de vos secrets l'exacte confiance.  
Permettez que ce cœur vous ose interroger.  
Aux sentimens du vôtre il n'est point étranger.  
Placez vous près de moi ; venez , ma chère fille.

*( Ils s'assèyent tous deux. )*

Je chéris dès long-tems votre noble famille.  
On m'a dit qu'élevée en ces paisibles lieux ,  
Vous y passiez des jours qui paraissaient heureux ,  
Et que du voile saint à seize ans revêtue ,  
D'aucun regret encor vous n'étiez combattue.  
Votre état vous plaifait. Souvent on m'a vanté  
Votre zèle naissant , votre félicité.  
M'a t'on dit vrai ? parlez.

M É L A N I E, *devenue plus calme, & avec le ton d'une tristesse douce & réfléchie.*

Oui, je vous le confesse;  
 Cette maison, Monsieur, fut chère à ma jeunesse.  
 Je m'y voyais fêtée, on s'occupait de moi;  
 Chacun de m'amuser se faisait un emploi.  
 On détournait mes yeux de tout devoir pénible.  
 A tant d'empressement pouvais-je être insensible,  
 Dans un âge où le cœur est si prompt à s'ouvrir  
 Aux premiers sentimens qui se viennent offrir,  
 Où les jours sont si purs, le bonheur si facile?  
 Je crus qu'il habitait au sein de cet asyle.  
 Je ne trouvais par-tout que des soins complaisans,  
 Des égards recherchés & des yeux careffans.  
 Ce plaisir si flatteur d'intéresser les autres,  
 Les préjugés d'autrui qui deviennent les nôtres,  
 Tout ce que j'entendais du monde & de ses mœurs,  
 Les discours séduisans, les tendresses des sœurs,  
 Le penchant qui nous lie au séjour de l'enfance,  
 Enfin l'amitié même & la reconnaissance,  
 A ce qui m'entourait m'attachant tous les jours,  
 Semblaient devoir ici me fixer pour toujours.

L E C U R É.

De semblables motifs n'ont rien que d'estimable.  
 D'où vient donc qu'aujourd'hui la douleur vous accable?  
 Qui produit en vous un si grand changement?

M E L A N I É.

Vous allez le savoir; c'est un événement

Qui décida dès-lors du destin de ma vie,  
Et dont en vous parlant j'ai l'ame encor remplie.  
Je veillais près du lit ou l'une de nos sœurs  
D'une lente agonie éprouvait les horreurs.  
Cherchant à signaler les foins d'une novice,  
J'avais brigué moi-même un si lugubre office.  
Un prêtre l'exhortait, & ses pieux discours  
De la religion prodiguaient les secours,  
Sans arracher un mot, sans vaincre son silence.  
Il commençait peut-être à perdre l'espérance;  
Du moins il s'éloigna pendant quelques instans.  
Alors levant ses yeux baissés depuis long-tems,  
Elle parut gémir sur moi plus que sur elle.  
Quelques larmes mouillaient sa mourante prunelle;  
Elle fit un effort pour pouvoir me parler,  
Et m'adressa ces mots qui me firent trembler.

» On vous trompe, on vous perd, ma chère Mélanie.  
» A votre âge on sent peu ce que l'on sacrifie,  
» En se faisant esclave & prenant cet habit.  
» Vous l'apprendrez trop tard. Je fais qu'on vous a dit,  
» Je fais que vous croyez que dans nos saints asyles  
» Tous les jours sont féconds, tous les cœurs sont tran-  
quiles;

» Mais pour vous abuser sachez qu'on est d'accord.  
» On ne vit en ces lieux qu'en désirant la mort,  
» Et l'on n'y meurt jamais qu'en détestant sa vie.  
» Que mon exemple au moins détrompe Mélanie.  
Elle m'apprit son sort : un malheureux amour  
Qu'il fallut dans ce cloître étouffer sans retour,  
Avait rempli son ame & consumé sa vie.

Du récit de ses maux je demeurai faisie.  
 C'étaient les derniers cris & les gémissemens  
 D'un cœur que ses chagrins ont oppressé long-tems.  
 C'était d'un long malheur l'histoire attendrissante,  
 Que l'accent de la mort rendait plus déchirante.  
 Je n'y pus résister. Pleine de ses douleurs,  
 Je tombai sur son lit en l'arrosant de pleurs.  
 Je partageai des maux que mon cœur devait craindre.  
 Pour la première fois elle s'entendit plaindre,  
 Et ma pitié parut adoucir son trépas.  
 L'infortunée alors me ferra dans ses bras.  
 Je sentis que ses pleurs inondaient mon visage.  
 De mes sens trop émus je perdis tout usage,  
 Et quand je les repris, elle ne vivait plus.  
 Ses bras déjà glacés, sur ma tête étendus,  
 Ses yeux de la douleur gardant le caractère,  
 Et vers le ciel encor élevant leur paupière,  
 Semblaient lui demander d'épargner à mon cœur  
 Tous les maux dont sa mort m'avait tracé l'horreur.

## L E C U R É.

O parens inhumains ! voilà donc votre ouvrage !

## M É L A N I E.

J'eus toujours devant moi cette effroyable image.  
 Elle me poursuivait. Mes esprits agités  
 N'entrevoyaient par-tout que d'affreuses clartés.  
 Le soupçon m'inspirait une sombre tristesse ;  
 L'effroi, l'abattement flétrissaient ma jeunesse.  
 Le cloître m'effrayait : je rencontrais par-tout  
 L'odieuse contrainte & l'importun dégoût.

Je détestai dès-lors cet habit de novice ;  
 J'abjurai dans mon cœur mon fatal sacrifice.  
 Je n'osais cependant avouer mes chagrins.  
 De mon père sur moi je savais les desseins ;  
 Je ne me flattais pas de pouvoir l'en distraire.  
 Je songeais , pour charmer mon ennui solitaire ,  
 Qu'au moins les passions ne troublaient point mon cœur ;  
 Que de l'amour encore le poison séducteur ,  
 Dont j'avais une fois vu les effets terribles ,  
 Ne livrait point mon ame à des maux plus sensibles.  
 Mais ce repos hélas ! ne dura pas long-tems. . . .  
 Malheureuse !

L E C U R É.

Achevez ces aveux importans.  
 Parlez , ne craignez rien.

M É L A N I E.

O mon guide ! ô mon père !  
 Qu'aisément avec vous je puis être sincère !  
 Que mon ame à la vôtre aime à se confier !  
 Ah ! c'est de mes plaisirs peut-être le dernier.  
 Ma consolation , dans ces lieux , la plus chère ,  
 C'était de voir souvent ma respectable mère.  
 Un parent ( c'est Monval ) voulut un jour me voir.  
 Il arrive avec elle en ce même parloir.  
 On m'avertit , j'accours. . . . ma surprise à sa vue ,  
 Sur son front , dans ses traits la grace répandue ,  
 Son maintien , de ses yeux la touchante douceur ,  
 Et le son de sa voix , encor plus enchanteur ,  
 Tout à mes sens troublés fit soudain reconnaître



Qu'en ce moment mon cœur venait de voir son maître.  
 Il s'assit, parla peu, me regarda toujours.  
 J'ai retenu de lui jusqu'au moindre discours.  
 Il parut de mon sort pénétrer le mystère :  
 Je vis qu'il me jugeait beaucoup mieux que ma mère.  
 Des mots perdus pour elle il sentait la valeur,  
 Et tout ce qu'il disait répondait à mon cœur.  
 Je feignis malgré moi de ne le pas entendre.  
 Que je lui faisais gré d'un intérêt si tendre !  
 J'entrevis quelques pleurs qu'il voulait dévorer.  
 Il semblait à la fois me plaindre & m'adorer.

L E C U R É.

O que cet entretien est gravé dans votre ame !

M É L A N I E.

Il ne m'avait rien dit qui déclarât sa flamme,  
 Rien qui put ressembler aux discours des amans ;  
 Mais ses derniers regards valaient tous les sermens.  
 Ils se firent entendre à mon ame asservie.  
 Je jurai qu'à lui seul appartiendrait ma vie.  
 Je n'examinai rien, je ne voulus rien voir :  
 Le cœur pour se donner a-t-il besoin d'espoir ?  
 Ah ! mon ame embrassant un sentiment si tendre,  
 S'élançait vers l'objet qu'elle semblait attendre,  
 Et crut, en lui livrant un pouvoir absolu,  
 Satisfaire un besoin jusqu'alors inconnu.  
 Hélas ! j'en jouissais sans trouble & sans allarmes,  
 Et sans affliction je répandais des larmes.  
 Mon cœur s'applaudissait d'échapper à l'ennui,  
 D'avoir un sentiment, de trouver un appui.

Contre l'amour sans doute il n'est point de défense ;  
Mais que la solitude ajoute à sa puissance !  
Que ses traits pénétrants , ailleurs trop émouffés ,  
Descendent plus avant au fond des cœurs blessés !  
Je n'ai du monde encore aucune expérience ;  
Mais s'il faut sur ce point dire ce que je pense ,  
Dans ce monde bruyant comment peut-on souffrir  
Que les distractions , les soins & le plaisir ,  
De l'ame à tout moment éloignent ce qu'on aime ?  
Peut-on se voir ainsi séparé de soi-même ?  
Ah ! lorsque tant d'objets ont partagé le jour ,  
Ce qui doit en rester est bien peu pour l'amour.  
Mais ici tout le sert , & rien ne le balance.  
Le cœur de son penchant s'entretient en silence.  
Rien ne s'offre à nos yeux qui le fasse oublier ;  
Chaque instant à l'amour appartient tout entier.  
Je l'ai bien éprouvé. Monval dans ces demeures,  
Monval m'occupait seul & remplissait mes heures.  
Lorsque tout sommeillait , dans l'ombre de la nuit,  
Je répétais souvent tout ce qu'il m'avait dit.  
Seule durant le jour , craignant d'être obsédée ,  
Craignant qu'on m'arrachât à cette douce idée ,  
Rappelant ses regards , ses gestes , ses soupirs ,  
Mon ame autour de soi recueillait ses plaisirs.

## L E C U R É.

Monval n'a-t-il pas su tout ce qu'il vous inspire ?

## M É L A N I E.

O combien j'aimerais à pouvoir le lui dire !  
Mais jamais à ma bouche un mot n'est échappé ,

Qui pût trahir ce cœur ainsi préoccupé.  
 Qu'il m'en coûtait ! ô ciel ! sur-tout en sa présence,  
 Que je me reprochais ce rigoureux silence ! ...  
 Cependant je songeai quel serait mon destin :  
 Mes yeux long-tems distraits s'y fixèrent enfin.  
 L'effrayant avenir où s'égarait ma vue  
 Ne m'offrait qu'un abyme où j'étais attendue.  
 Je vis que j'y tombais sans espoir d'en fortir,  
 Et j'entendis la voix de l'affreux repentir.  
 Je vis que dès l'enfance au cloître destinée,  
 Moi-même par mon choix je m'étais enchainée ;  
 Que mon père , affermi dans ses engagements ,  
 Ne consulterait pas mes nouveaux sentimens ;  
 Qu'à son ambition j'allais être immolée.  
 Je me sentis alors de mes maux accablée ;  
 Alors je m'indignai du fardeau de mes fers ,  
 Et je tendais les mains à des liens plus chers.  
 J'aurais voulu franchir la terrible barrière ,  
 Et me refugier dans le sein de ma mère.

## L E C U R É.

Que ne déposez vous vos plaintes , vos douleurs ?

## M É L A N I E.

Hélas ! elle a connu mes funestes ardeurs.  
 Elle a vu de ce cœur la cruelle blessure ,  
 Elle a versé sur moi les pleurs de la nature ,  
 Promis de tout tenter pour adoucir mon sort.  
 Mais que me fert hélas ! un inutile effort ?  
 Que peut-elle ? elle-même est dans la dépendance.  
 Son époux a sur elle une entière puissance.

Enfin vous le voyez , on a marqué ce jour  
Pour prononcer des vœux , & des vœux sans retour.  
On m'impose une loi que je ne peux plus suivre ;  
On ne s'informe pas si j'y pourrai survivre.  
Qu'ai-je donc fait hélas ! pour tant de cruauté ?

*Elle se lève.*

Et j'irais aux autels trahir la vérité !  
J'irais mentir au Dieu qui lira dans mon ame ;  
Lui consacrer un cœur que tant d'amour enflamme ?  
Non , j'abhorre un ferment trompeur , injurieux.  
Ma voix s'arrêterait en prononçant mes vœux.  
Avant de les former , ciel ! fais que Mélanie  
Exhale à tes autels sa malheureuse vie.

#### L E C U R É.

Ecoutez , mon enfant : votre ingénuité  
Sans doute a droit de plaire au Dieu de la bonté.  
Il ne veut point de nous d'offrande involontaire.  
Je n'irai point non plus , par un langage austère ,  
Joindre encore à vos maux un effroi douloureux ,  
Qui loin de les guérir , les rendrait plus affreux.  
Ainsi sans m'élever contre un amour profane ,  
Que la religion dans votre état condamne ,  
Je m'occupe avec vous de vos seuls intérêts.  
On m'appelle bien tard : vous savez quels projets ,  
Pour avancer son fils , a formés votre père ;  
Et quand on a conclu l'hymen de votre frère ,  
Quand tout est décidé , lorsque le jour est pris  
Où vos engagements doivent être remplis ,  
Revenir sur ses pas , renverser son ouvrage ,

(Excusez un moment ce sinistre langage , )  
 Est un effort pénible & qui doit lui coûter.  
 Mais nul obstacle ici ne saurait m'arrêter.  
 C'est à moi de fixer les yeux de votre père  
 Sur des devoirs plus saints qu'il faut que l'on révère.  
 Ma fille , Dieu n'admet dans ce séjour sacré  
 Qu'une ame libre & calme & qu'un cœur épuré.  
 Il ne veut que des cœurs que lui-même à choisis,  
 Etrangers à la terre , & de lui seul remplis.  
 Vous , dont l'ame sensible au sein de l'innocence ,  
 Des penchans de votre âge a connu la puissance,  
 Que Dieu n'appelle pas avec l'autorité  
 Qui soumet nos desirs & notre volonté,  
 C'est à d'autres vertus qu'il vous a destinée.  
 Vous n'êtes point à vous , votre ame est enchainée.  
 Dieu ne recevrait point le tribut imposteur  
 Des sermens démentis au fond de votre cœur.  
 Ne les prononcez pas , je dois vous le défendre.

## M É L A N I E.

Eh ! comment à mon père ofer me faire entendre ?  
 Comment de son pouvoir aujourd'hui m'affranchir ,  
 Et braver un courroux que rien ne peut fléchir ?  
 M'exposer à sa haine , à sa haine immortelle ?  
 Quel reproche il ferait à sa fille rebelle !  
 Je sens que j'ai donné des armes contre moi.  
 Je frémis . . . pardonnez . . . vous voyez mon effroi.  
 C'est au ciel , c'est à vous qu'il faut que je m'adresse.  
 Prévenez mes malheurs , soutenez ma faiblesse.  
 Ayez pitié d'un cœur qui ne peut se dompter ,

Qui ne peut obéir , qui ne peut résister.  
Ma cause est dans vos mains , j'attends de vous la vie.

L E C U R É.

Raffûrez vous ; ma voix par Dieu même affermie  
Réclamera des Loix que l'on doit respecter.  
Dieu bénira mes soins ; oui , je dois m'en flatter.  
Mais dussè-je échouer , dût malgré ma constance,  
Un crédit plus puissant vaincre ma résistance ,  
Ah ! tout n'est pas perdu : vous êtes sous les yeux  
Du Dieu consolateur qui reste aux malheureux.  
Comptez sur mes secours : souffrez que ma présence  
Vous porte quelquefois une utile assistance.  
Vous aurez en tout tems contre un fort ennemi  
Le ciel & vos vertus , une mère , un ami.

M É L A N I E.

Hélas ! ma destinée est donc bien déplorable !  
Avec tant de soutiens est-on si misérable ?  
Je respire pourtant : j'ai confié du moins  
Mes secrets à votre âme , & mon sort à vos soins.  
( Elle rentre. )



S C È N E C I N Q U I È M E.

L E C U R É , *seul.*

Seconde , Dieu clément , mes efforts & mon zèle.  
L'intérêt qui dégrade une âme paternelle ,  
Ose emprunter ton nom pour consacrer ses loix.

Tom. I.

H

Contre sa tyrannie, ô Dieu ! soutiens ma voix :  
Daigne de cet enfant protéger l'innocence.  
Dieu ! je crois te servir en prenant sa défense.  
Le malheur corrompt tout dans les cœurs abattus ;  
Et la rendre au bonheur , c'est la rendre aux vertus.

*Fin du premier Acte.*

---

**A C T E II.**

---

**S C È N E P R E M I È R E.****M A D A M E D E F A U B L A S , M O N V A L.****M A D A M E D E F A U B L A S.**

C'est vous qui dans ce lieu m'avez fait demander!  
Monval, en un tel jour qu'osez vous hasarder!  
Votre visite ici me semble téméraire;  
Sans doute à mon époux elle ne saurait plaire.  
Vous le savez; il va rentrer dans un instant.  
Chez l'abbesse avec nous notre Curé l'attend.  
N'appréhendez vous pas? . .

**M O N V A L.**

Et pourquoi me contraindre ?

Qui n'a plus rien à perdre a-t-il encore à craindre ?  
L'aspect de votre époux ne peut m'intimider;  
Je n'ai plus avec lui de mesure à garder.  
Non, je ne lui saurais pardonner de ma vie.  
Il va sacrifier l'aimable Mélanie !  
Il va livrer ses jours à d'éternels ennuis !  
Et vous l'avez souffert ! Et vous l'avez permis !

**M A D A M E D E F A U B L A S.**

Toujours votre douleur est trop impétueuse.  
Supposez vous ma fille à ce point malheureuse ?

H ij



Qui vous l'a dit , monsieur , & quel penchant si cher  
 Au monde qu'elle ignore aurait pu l'attacher ?  
 Son cœur avec le vôtre est-il d'intelligence ?  
 Vous abusez , Monval , de mon trop d'indulgence.  
 Vous m'avez confié votre amour , vos projets ;  
 J'en aurais désiré de plus heureux effets.  
 Vos sentimens sont purs ; ils n'ont pu *me déplaire* ,  
 Et ma fille sans doute , ainsi qu'à vous , m'est chère.  
 Mais vous la connaissez ; elle fait son devoir ,  
 Et son père a sur elle un absolu pouvoir.  
 Quand elle aurait enfin apperçu votre flamme ,  
 Vous êtes vous flatté d'avoir fait sur son âme  
 Assez d'impression , pour croire qu'en ces lieux  
 Son destin loin de vous soit à jamais affreux ?

## M O N V A L.

Pouvez-vous me traiter avec tant d'injustice ?  
 Quand je suis au moment du plus cruel supplice ,  
 Pensez-vous que j'embrasse avec présomption  
 Du bonheur d'être aimé la douce illusion ?  
 Rien ne m'occupe ici , non , rien que *Mélanie* ,  
 Il s'agit de son fort , il s'agit de sa vie ,  
 Et non pas d'un amour trop inutile hélas !  
 Je n'en parlerai plus , vous ne le voulez pas ;  
 Mais qu'elle ne soit point esclave , infortunée.  
 Vous la peignez en vain docile & résignée.  
 Croyez que sur ce point on ne peut me tromper ;  
 Que rien à mes regards ne pouvait échapper ;  
 Que j'ai vu de ses maux les secrètes atteintes ,  
 Et qu'au fond de mon cœur j'entends toujours ses *plaintes*.

**Je n'en suis que trop sûr** ; elle souffre & gémit.  
**Vous-même** ( pardonnez ) quoique vous ayez dit,  
**Vous-même** , je le vois , vous gémissiez comme elle :  
**Vous** étouffez en vain la douleur maternelle.  
**Pourquoi** vouloir tromper votre cœur & le mien ?  
**Réunissons** nos maux , qu'ils soient notre entretien.  
**Un tyrannique** époux vous défend d'être mère ;  
**Eh !** foyez le avec moi.

M A D A M E D E F A U B L A S .

Que prétendez vous faire ?

**Vous voyez mes chagrins** ; pourquoi donc les aigrir ?  
**Monval** , mon cher **Monval** , ils me feront mourir.  
**De mon austère** époux l'humeur est inflexible.  
**A la fortune** seule il se montre sensible ;  
**Elle est** le seul objet dont il paraît épris,  
**Et le cœur** est un mot qu'il n'a jamais compris.  
**Non qu'il soit** né méchant ; il est dur & sévère :  
**Il l'est** par son état & par son caractère.  
**De raisons** d'intérêt il est tout occupé,  
**Et de tous** nos chagrins il est bien peu frappé.  
**Il n'y voit** rien qu'erreur , que faiblesse , inconstance ;  
**Ce n'est** qu'à ses projets qu'il voit de l'importance.  
**Autant qu'on** le pouvait , je les ai combattus ,  
**Je m'y suis** opposée ; & que puis-je de plus ?  
**Faut-il** que la discorde entre nous se signale ?  
**Que je donne** au public des scènes de scandale ?  
**Que je me fasse** envain de nombreux ennemis  
**Dans un parti** puissant qui protège mon fils ?  
**Mon fils !** A quel effort la douleur m'a forcée !

H iij

Devant lui fans succès je me suis abaissée:  
 Je l'avais conjuré de parler pour sa sœur.  
 Sa réponse équivoque & sa fausse douceur,  
 Ses protestations de zèle & de tendresses,  
 Ses regrets affectés & ses froides promesses,  
 M'ont inspiré pour lui dans cette occasion,  
 Plus de mépris encor que d'indignation.  
 Je n'ai rien obtenu ni du fils, ni du père:

## M O N V A L.

Le plus coupable encor c'est cet indigne frère.  
 Lui seul jouit du mal que pour lui l'on commet;  
 Son hymen, sa fortune est le prix d'un forfait.  
 Il s'enrichit des pleurs de sa sœur qu'on opprime;  
 Et lui-même à l'autel il traîne la victime.  
 Et c'est un frère! ô ciel! lui que vous implorez! . . .  
 Existe-t-il des cœurs ainsi dénaturés?  
 Et . . . vient-il contempler cette fête cruelle?

## M A D A M E D E F A U B L A S.

Ah! vous me rappelez une allarme nouvelle.  
 D'Orcé doit s'y trouver, d'Orcé qui de mon fils  
 A senti d'autant plus les orgueilleux mépris,  
 Que lui-même a long-tems brigué cet hyménée,  
 Qui de l'heureux Melcour fonde la destinée.  
 On doit haïr sans doute un rival, un vainqueur  
 Qui joint à ses succès l'insulte & la hauteur.  
 Leur rencontre en ces lieux pourrait être funeste.  
 Mais vous, qui vous amène, & quel espoir vous reste?  
 Pourquoi venir chercher ce spectacle odieux?

## M O N V A L.

Je veux de mon malheur m'assurer par mes yeux,  
Voir l'affreux sacrifice & tout ce qu'il m'enlève.  
Vous le dirai-je enfin ? je doute qu'il s'achève.  
On le prépare en vain ; je ne puis concevoir  
Qu'on soit assez barbare & qu'on puisse vouloir...  
Que dis-je ? Il est trop sûr que tout est sans remède.  
A deux cœurs endurcis il faut donc que tout cède !  
Que tant d'amour s'exhale en regrets superflus !..  
Mais j'ai pris mon parti ; vous ne me verrez plus.  
J'y suis déterminé ; je l'ai dit à ma mère.  
J'abandonne un pays à mes vœux si contraire.  
Le lieu de mon exil est au-delà des mers.  
Je vais servir mon roi dans un autre univers.  
Je cours m'y renfermer, & je renonce au nôtre.  
Ce n'est pas qu'en effet j'augure mieux de l'autre ;  
Les humains sont par-tout à l'intérêt livrés,  
Et les cœurs vertueux sont par-tout déchirés.  
J'en ai douté long-tems ; j'en ai l'expérience.  
Mais je fuirai du moins des lieux où tout m'offense,  
Et je n'entendrai point les lamentables cris...  
Malheureux ! quelle erreur, & qu'est-ce que je dis?...  
Ah ! je croirai par-tout voir la pompe funeste,  
Entendre prononcer le vœu que je déteste ;  
Je trouverai par-tout ce parler où mes yeux...

( en pleurant. )

Vous vous en souvenez... ces lieux, ces mêmes lieux  
Pour la première fois l'ont offerte à ma vue ;  
Là je crus sur son front voir cette ame ingénue ;

J'entendis ces accens à mon cœur si nouveaux.  
 Elle passait ses mains à travers ces barreaux . . .  
 C'est ici . . . c'est ici . . . la rage est dans mon âme ;  
 Je sens mon désespoir s'accroître avec ma flamme.  
 C'est de ce lieu fatal l'inévitable effet :  
 Pourquoi m'y meniez vous ? que vous avais-je fait ?..

M A D A M E D E F A U B L A S .

Ciel ! ai-je mérité ce reproche barbare ?  
 Pouvez-vous oublier ? . . .

M O N V A L .

Pardonnez ; je m'égare.  
 Pardonnez à ce cœur , il vous est bien connu ;  
 Il ressent vos bontés. Combien il eut voulu !..

M A D A M E D E F A U B L A S .

Je n'ose me fier à votre impatience.  
 Ecoutez. Nous avons encor quelque espérance.

M O N V A L .

Comment ! que dites-vous ? N'abusez point mon cœur.  
 Ne vous trompez vous pas ? Parlez.. Par quel bonheur ?..  
 Tous mes sens sont saisis & de crainte & de joie.

M A D A M E D E F A U B L A S .

Il nous reste un secours que le ciel nous envoie.  
 Notre digne pasteur , ce mortel révééré ,  
 A servir l'infortune en tout tems préparé ,  
 Est instruit en secret du chagrin qui m'accable ;  
 Il prête à mes desseins son crédit secourable.  
 Il vient de voir ma fille ; il a lu dans son cœur :

Comme moi de son père il blâme la rigueur.  
Sa piété, son nom & son saint ministère,  
Le poids de ses discours, sa vertu qu'on révère,  
Sur mon époux peut-être auront quelque pouvoir.  
Cependant. . .

M O N V A L.

Ah ! du moins c'est un rayon d'espoir.  
N'allez pas me l'ôter, souffrez que je respire ;  
Que . . .

M A D A M E D E F A U B L A S.

L'on vient : sur vous même ayez donc plus d'empire.  
Songez. . . C'est le Curé. Sans doute mon époux  
Va le joindre bientôt ; allez & laissez nous.

M O N V A L.

Que faudra-t-il, hélas ! qu'aujourd'hui je devienne ?  
Je fors ; mais permettez que du moins je revienne . . .

M A D A M E D E F A U B L A S.

Quand je le défendrais , ce serait bien en vain.  
Eloignez vous.

M O N V A L.

Allons attendre mon destin.

*Il sort.*





SCÈNE SECONDE.

LE CURÉ, MADAME DE FAUBLAS.

LE CURÉ.

Votre fille a besoin des secours de sa mère.  
Ne l'abandonnez pas. J'attends ici son père ;  
Je m'en vais lui parler.

MADAME DE FAUBLAS.

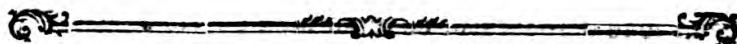
Vous voyez mes terreurs.

LE CURÉ.

Tout dépend de ce Dieu qui dispose les cœurs.  
Je n'épargnerai rien.

MADAME DE FAUBLAS.

C'est en vous que j'espère.  
Défendez bien la fille, & vous sauvez la mère.



SCÈNE TROISIÈME.

LE CURÉ, *seul.*

Hélas ! que votre sort n'est-il entre mes mains !  
Que ne puis-je extirper ces abus inhumains !  
Faut-il long-tems ?...





## SCÈNE QUATRIÈME.

MONSIEUR DE FAUBLAS, LE CURÉ.

MONSIEUR DE FAUBLAS.

Eh bien ! vous avez vu ma fille :  
Se rend-elle aux fouhais de toute sa famille ?  
Est-elle résignée ?

LE CURÉ.

Ecoutez moi, monsieur.

Quand le ciel sur vos jours signalant sa faveur,  
Pour la première fois offrit à vos carettes  
Le gage heureux & cher de vos pures tendresses,  
N'avez-vous pas alors promis à votre cœur  
De chérir cet enfant, de faire son bonheur,  
D'assurer, sous l'abri de votre expérience,  
A son ame, à ses jours, la paix & l'innocence ?

MONSIEUR DE FAUBLAS.

Il est vrai ; c'est aussi . . .

LE CURÉ.

Répondez seulement.

Voulez-vous en effet respecter ce ferment ?  
Le croyez-vous sacré ?

MONSIEUR DE FAUBLAS.

Je le tiendrai sans doute.

LE CURÉ.

C'est assez ; il suffit que votre cœur m'écoute ;



Il suffit qu'à vos yeux brille la vérité.  
 J'annonce au nom du ciel & de l'humanité,  
 Qu'on dicte à votre fille en cet instant funeste  
 Des vœux que Dieu reprouve & que son cœur déteste,  
 Et si dans ce dessein vous persistez toujours,  
 Vous-mettez en danger son salut & ses jours.

MONSIEUR DE FAUBLAS.

Son salut ?

LE CURÉ.

Votre bouche à ce mot se récrie.  
 Vous semblez moins frappé du danger de sa vie :  
 Tous deux pourtant sont chers, tous deux également  
 Dépendent aujourd'hui du même événement.  
 Ne vous y trompez pas : le tems, le péril presse.  
 Souffrez que l'amitié qui pour vous m'intéresse,  
 Retracer à vos regards ce que vous oubliez.  
 C'est votre fille, hélas ! que vous sacrifiez.  
 Je viens de lui parler : cette âme douce & pure  
 Epanchant ses chagrins sans fiel & sans murmure,  
 Et sans vous accuser déplorait son malheur.  
 De toutes les vertus le germe est dans son cœur.  
 Sous les yeux paternels ce germe s'en va croître ;  
 Ah ! ne l'étouffez pas dans les ennuis du cloître.  
 Pourquoi vous refuser la douceur d'en jouir ?  
 Loin de le cultiver, pourquoi l'ensevelir ?  
 Votre fille en naissant enlevée à son père,  
 Si vous la connaissiez, vous deviendrait plus chère.  
 Elle va devant vous paraître toute en pleurs :  
 Vous ne soutiendrez point l'aspect de ses douleurs.

Elle a pour le couvent une invincible haine ;  
Et n' imaginez pas que le tems la ramène.  
Cette horreur est trop forte , & c'est un sentiment  
Dans le fond de son cœur gravé profondément.  
Concevez à quels maux se verrait condamnée  
Votre fille en ces lieux sans retour enchainée.  
Quand vous verrez ses jours au désespoir livrés,  
Vous en ferez la cause , & vous en gémirez.  
Il ne fera plus tems.

MONSIEUR DE FAUBLAS.

Je ne saurais comprendre  
Les soins inopinés qu'ici vous daignez prendre.  
Je vous avais prié de raffermir un cœur  
Dont j'ai vu tout à coup s'affaiblir la ferveur ,  
Et non de m'occuper de ses douleurs timides.  
Il faut entre nous deux des discours plus solides.  
Il faudrait des raisons . . .

LE CURÉ.

Des raisons ! Vous pensez  
Que je puis contre vous n'en pas avoir assez !  
Vous ! ministre des loix , dont l'autorité sainte  
Annulle tous les vœux formés par la contrainte ,  
Organe des arrêts de leur temple émanés ,  
Osez-vous faire ici ce que vous condamnez ?  
A votre tribunal que tout autre en appelle ,  
Il trouvera dans vous un magistrat fidèle :  
Contre l'oppression vous ferez son appui ,  
Vous agirez en juge , & jusques aujourd'hui  
Vous avez soutenu ce caractère auguste.

Pour votre fille seule allez vous être injuste ?  
 De tous vos jugemens comptable à l'équité,  
 Croyez-vous de ce droit votre sang excepté ?  
 Si les loix ont aux vœux mis un frein salutaire,  
 Croyez-vous donc le ciel moins juste que la terre ?  
 Pensez-vous qu'il reçoive un hommage forcé ?  
 Qu'il bénisse un tribut dont il est offensé ?  
 Eh ! le vœu le plus libre & le plus volontaire,  
 Au Dieu qui prévoit tout peut sembler téméraire.  
 Peut-être qu'il faudrait que l'homme, le chrétien  
 Demandât tout au ciel & ne lui promit rien.  
 (\*) Dans nos livres sacrés, la céleste vengeance  
 Confond deux fois des vœux la coupable imprudence.  
 Dans Jephté, dans Saül Dieu prend soin de punir  
 Ce souhait orgueilleux d'enchaîner l'avenir.  
 Leur vœu devient un crime, & leur succès un piège.  
 L'un se rend parricide, & l'autre sacrilège :  
 Tant le ciel veut apprendre aux aveugles humains,  
 A ne point prononcer sur leurs propres destins.  
 Ces héros des déserts, ces premiers cénobites  
 Vivaient unis entr'eux sous des règles prescrites.  
 Le travail, la prière occupaient leurs instans.  
 Ils étaient des forêts les libres habitans.  
 Libres, ils préféraient leur retraite profonde,  
 Leur cabane rustique aux voluptés du monde,  
 Et rien ne cimentait cette société,

[\*] Il faut observer que les vœux font un point de discipline  
 & non de doctrine, sur lequel on peut, par conséquent, avoir  
 un avis, & que d'ailleurs un ouvrage de théâtre ne doit pas se  
 juger comme un ouvrage de théologie.

Que les liens du zèle & de la piété.  
Eh ! bien , qu'à cet exemple on forme des asyles ;  
Qu'on ouvre , si l'on veut , des demeures tranquilles  
Au mortel gémissant que le fort à frappé ,  
Au repentir qui pleure , au vieillard détrompé.  
Mais loin de nous des vœux la chaîne dangereuse.  
Tombez , portes de fer , barrière injurieuse ;  
Et que l'homme , épurant son hommage & son cœur ,  
Par l'amour des vertus , s'élève à son auteur.

## M O N S I E U R D E F A U B L A S .

Vous condamnez les vœux , je le vois , & peut-être  
Ce langage surprend dans la bouche d'un prêtre ;  
Mais l'église du moins me défend contre vous.

## L E C U R É .

L'église ! je la prends pour arbitre entre nous.  
Il est , je le confesse , & je dois y souscrire ,  
Des vœux qu'elle autorise , & qu'un pur zèle inspire ;  
Mais alors que du cloître on embrasse les loix ,  
Elle exige sur-tout qu'on soit libre en son choix.  
Ce zèle qui du monde à jamais nous sépare ,  
Est peut-être du ciel le présent le plus rare.  
Il est quelques mortels qui par un noble effort  
Voués à contempler l'avenir & la mort ,  
Dans les biens d'ici bas ne voyant qu'un vain songe ,  
D'un bonheur passager dédaignent le mensonge ,  
Et pleins du sentiment de l'immortalité ,  
S'élancent vers le ciel & vers l'éternité.  
D'autres pour qui la vie était un long orage ,

Las de se voir trainés de naufrage en naufrage,  
Viennent chercher enfin l'asyle du repos,  
L'espoir d'une autre vie, & l'oubli de leurs maux.  
Voilà les vrais élus, ceux que Dieu même appelle;  
Leur chaîne est consolante & n'est jamais cruelle.  
Dieu voit avec plaisir, par un beau dévouement,  
Ces mortels généreux enchaînés librement,  
Prononçant aux autels des sermens légitimes,  
Y paraître en héros, & non pas en victimes.  
Mais ce Dieu juste & bon peut-il voir sans horreur  
Des esclaves tremblans entraînés au malheur,  
Offrir à ses autels d'une voix accablée,  
Le sacrifice amer d'une âme défolée,  
Baïsser des yeux en pleurs sous un voile abhorré,  
En étouffant le cri d'un cœur désespéré,  
Et contre les tyrans qui leur font violence,  
Du ciel que l'on outrage appeller la vengeance ?  
Pensez-vous que ce vœu soit toujours impuissant ?  
Que ce Dieu de bonté, l'appui de l'innocent,  
Ne s'établisse pas juge & vengeur du crime  
Entre le père injuste & l'enfant qu'on opprime ?  
Quoi ! d'un faible enfant se rendre l'oppresser ;  
Lui commander des vœux qui lui font en horreur,  
Que l'avarice attend, & que la crainte fouille !  
Offrir son âme à Dieu pour ravir sa dépouille !  
Faire entre deux enfans qu'on a reçus des cieus,  
De l'amour, de la haine un partage odieux !  
Grand Dieu ! que de l'orgueil cet horrible édifice,  
S'écroule & disparaisse aux yeux de ta justice !  
C'est l'église, monsieur, qui parlerait ainsi :

Vous

Vous osez l'attester , & je l'atteste aussi.  
 Craignez de mériter son terrible anathème,  
 Craignez le ciel vengeur , craignez votre cœur même ;  
 Le remords vous attend. Soyez père & chrétien ;  
 Faites votre devoir , j'ai fatifait au mien.

## M O N S I E U R D E F A U B L A S.

Ce discours menaçant est au moins inutile.  
 Ne me reprochant rien , je dois être tranquille.  
 Monsieur , de ce couvent le sage directeur ,  
 Qui conduit Mélanie & connaît bien son cœur,  
 Approuve à son égard ma fermeté sévère.  
 Il veut que l'on combatte une erreur passagère ,  
 Et non pas que l'on cède aux premiers mouvemens  
 D'une jeunesse aveugle en tous ses sentimens.  
 Il a de son état les mœurs & le langage ,  
 Et ne les blâme pas pour avoir l'air d'un sage.

## L E C U R É.

Je blâme les excès , je blâme les abus.  
 Il n'est que trop d'esprits lâches & corrompus  
 Qui vivent sans principe & pensent sans courage,  
 Sourds à la vérité , mais soumis à l'usage ,  
 Et qui , dans un état lorsqu'ils sont engagés ,  
 Au rang de leurs devoirs comptent ses préjugés.  
 Je suis loin d'adopter ce mérite stérile:  
 Ma règle est d'être vrai , mon état d'être utile.  
 Quant au titre de sage en nos jours prodigué ,  
 Dénigré par la haine , & par l'orgueil brigué ,  
 Celui qui le mérite honore la nature.  
 L'ignorance & l'envie en ont fait une injure ;

L'hypocrite , un forfait ; l'honnête homme , un devoir.  
 Je vois que mes discours font sur vous fans pouvoir ,  
 Et que du directeur l'avis & le suffrage ,  
 Flattant vos passions , ont sur moi l'avantage.  
 Les formes sont pour vous , je le fais ; mais , monsieur ,  
 Vous ne séduirez point le ciel ni votre cœur.  
 C'est assez , votre fille attend sa destinée ;  
 Vous allez à jamais la rendre infortunée ;  
 Vous dédaignez ses pleurs , vous la désespérez :  
 C'est un crime , monsieur , & vous en répondrez.  
 Pesez ces derniers mots.

MONSIEUR DE FAUBLAS.

Ces mots font un outrage.

LE CURÉ.

Vous vous en direz plus , & je puis davantage.  
 Mélanie aujourd'hui n'a plus de père en vous :  
 Je dois l'être , il suffit : j'en répons devant tous ,  
 Je saurai mettre obstacle à vos projets sinistres ;  
 Je cours de la justice implorer les ministres ,  
 Et chez l'abbesse ici je proteste à l'instant  
 Contre le sacrifice où l'on force un enfant.  
 Je suivrai Mélanie au pied de l'autel même.  
 C'est-là qu'au nom du ciel & d'un Dieu qui nous aime  
 Ma voix lui défendra des fermens criminels.  
 Nous verrons si la vôtre , à l'aspect des autels ,  
 Osera lui donner l'ordre d'un sacrilège ,  
 Osera blasphémer le Dieu qui la protège.

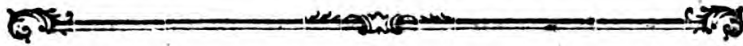


MONSIEUR DE FAUBLAS.

Vous feul la protégez , & c'est bien vainement.  
Puisque vous ne gardez aucun ménagement,  
Suivez donc les transports où le zèle vous livre,  
Combattez mes desseins ; moi , je vais les poursuivre.

LE CURÉ.

Craignez en le succès ; craignez , malgré la loi ,  
D'être assez malheureux pour l'emporter sur moi.  
Peut-être il est trop tard pour sauver la victime ;  
Peut-être il est trop tard pour vous sauver un crime.  
Ce crime , s'il s'achève , un jour sera vengé.  
C'est sur notre entretien que vous ferez jugé.  
Adieu , monsieur.



SCÈNE CINQUIÈME.

MONSIEUR DE FAUBLAS, *seul.*

Je vois où l'on veut me conduire ;  
Contre mon fils & moi je vois que tout conspire :  
C'est un parti formé , je n'en saurais douter.  
Nous verrons si sur moi quelqu'un doit l'emporter ;  
Si d'un zèle offensant l'amertume indiscrete  
Doit . . .







## S C È N E S I X I È M E.

MONSIEUR ET MADAME DE FAUBLAS,  
MÉLANIE, & *un moment après* MONVAL.

MONSIEUR DE FAUBLAS.

Approchez, madame, & foyez satisfaite.

Vous êtes bien servie, il le faut avouer,  
Et de votre pasteur vous devez vous louer.  
Il signale pour vous l'amitié la plus vive;  
Il a tout employé jusques à l'invective.  
Je dois tout à vos soins, & je les reconnais,  
Et vous allez en voir la fuite & le succès.

( *à Mélanie.* )

Ma volonté, ma fille, est assez annoncée.  
La moitié de ce jour n'est pas encore passée,  
Il vous reste un moment; il faut en profiter  
Pour recueillir vos sens, & pour les surmonter,  
Pour soumettre à la voix d'un Dieu qui vous appelle,  
Ce cœur qui fut long-tems & docile & fidèle.  
S'il a cessé de l'être & semble chanceler,  
Moi, je ne change point, rien ne peut m'ébranler.  
Vous même avez choisi cette sainte demeure,  
Et pour vous y fixer, le ciel a marqué l'heure.  
Vous devez désormais y borner tous vos vœux.

( *A Monval, qui entre en tremblant.* )

Je conçois quel dessein vous amène en ces lieux.  
Malgré tous vos efforts, rien n'a changé de face;  
Vous pouvez à l'église aller prendre une place.

M É L A N I E.

Monval!... ma mère!

M A D A M E D E F A U B L A S.

Hélas, ma fille! tu gémiss!

M O N V A L, *à madame de Faublas à demi-voix.*

Madame... &amp; c'est donc là ce que l'on m'a promis?

M É L A N I E.

Mon père, votre voix m'accable & m'épouvante.  
 Pardonnez... devant vous vous me voyez tremblante.  
 Votre ton, vos discours m'inspirent plus d'effroi,  
 Que ces vœux si cruels qu'on exige de moi.  
 Je vois trop qu'à vos yeux je suis une étrangère :  
 Ce cœur qui m'est fermé, ne s'ouvre qu'à mon frère.  
 Qu'il me soit préféré, je ne demande rien ;  
 Ma dépouille est à lui, donnez-lui tout mon bien ;  
 Qu'il soit, puisqu'on le veut, l'espoir de sa famille.  
 Mais pourquoi loin de vous exiler votre fille ?  
 Des droits de ma naissance à mon frère transmis,  
 Qu'un seul me reste au moins, & qu'il me soit permis  
 D'habiter près de vous le toit où je suis née.  
 Pourquoi de mes parens ferais-je abandonnée ?  
 Je n'ai jusques ici que trop vécu loin d'eux.  
 Hélas! de tous mes maux le principe odieux,  
 C'est cet éloignement, qui, depuis ma naissance,  
 A vos yeux, à vos soins, déroba mon enfance:  
 Votre sang aujourd'hui ne peut plus vous toucher.  
 Faut-il que de vos bras on ait pu m'arracher ?  
 Faut-il que cette absence & si longue & si dure,

Ait effacé les traits qu'imprime la nature ?  
 Que ma voix , que mes pleurs les rappellent en vous.  
 O mon père ! mon père ! . . . Eh quoi ! ce nom si doux  
 Pour moi seule à jamais doit-il être terrible ?  
 Au cri de ma douleur êtes vous insensible ? . . .  
 J'embrasse vos genoux . . . ne m'en repoussez pas.  
 Recevez-moi chez vous : daignez , daignez , hélas !  
 Ne point y rebuter les soins de ma tendresse ;  
 Que ma mère avec vous les partage sans cesse ;  
 Et vos yeux à me voir pourront s'accoutumer ;  
 Vous pourrez me souffrir , & peut-être m'aimer ;  
 Oui , m'aimer . . . est-ce donc un effort pour un père ?

## MONSIEUR DE FAUBLAS.

Levez vous. En tout tems vous m'avez été chère,  
 Et les pleurs de ma fille ont des droits sur mon cœur.  
 Ce cœur de vos devoirs sent toute la rigueur :  
 Sentez aussi les miens ; mettez les en balance ;  
 De mes engagemens concevez l'importance.  
 Une famille illustre & qui s'allie à moi ,  
 Se fera donc trompée en comptant sur ma foi ?  
 Des destins de mon fils je ne suis plus l'arbitre.  
 Ma parole est donnée ; & comment , à quel titre  
 Puis-je la retirer ? un changement si prompt  
 Et pour eux & pour moi n'est-il pas un affront ?  
 La jeunesse à son gré peut se montrer volage ;  
 Mais la légèreté ne sied pas à mon âge ;  
 Et lorsqu'à cet accord je me suis arrêté,  
 J'ai dû me décider avec maturité.  
 Pour me justifier que pourrai-je leur dire ?

M É L A N I E.

Que sur vous la nature a pris un juste empire,  
Que ce cœur paternel a senti mes douleurs,  
Qu'il vous en coûterait de causer mes malheurs,  
Que vous avez pitié d'une fille expirante,  
Que je me meurs.

M O N S I E U R D E F A U B L A S.

Eh quoi ! lorsqu'heureuse & contente,  
Vous demandiez à vivre en ces paisibles lieux,  
Est-ce moi qui forçais votre choix & vos vœux ?

M É L A N I E.

Non, mais c'était à vous, à votre expérience  
D'éclairer d'un enfant la facile imprudence,  
De lui montrer le piège & de l'en détourner.  
C'étaient là les leçons qu'il fallait me donner.  
Dans l'avenir pour moi c'est vous qui deviez lire,  
Et quand je m'égarais, vous deviez me conduire.  
Ah ! mon père aujourd'hui voudrait-il me punir  
De ces mêmes erreurs qu'il fallait prévenir ?

M O N S I E U R D E F A U B L A S.

Vous voulez des conseils ; mais sachez donc les suivre.  
Sachez que les penchans où votre cœur se livre,  
Ce retour vers le monde & ces désirs ardens  
Sont des goûts passagers que détruira le tems.  
Sachez que s'immoler au bien de sa famille,  
Remplir tous les devoirs d'une sœur, d'une fille,  
Est un bonheur durable & plus digne de vous,  
Que la religion doit rendre encor plus doux.

M É L A N I E.

Ah ! pour jouir ainsi d'un noble sacrifice ,  
Il faut que notre cœur l'accepte & le choisisse ;  
Et l'âme qu'on y force avec tant de rigueur,  
En perd tout le mérite, & n'en a que l'horreur.  
Mais vous, mais votre fils dont je suis la victime,  
Goûterez-vous hélas ! un bonheur légitime ?  
Jouirez-vous en paix de vos tristes honneurs  
Fondés sur l'injustice, & payés par mes pleurs ?

MONSIEUR DE FAUBLAS.

Ces pleurs se sécheront, & d'un esprit plus ferme . . .

M É L A N I E.

Non, la mort de mes maux fera l'unique terme.

MONSIEUR DE FAUBLAS.

L'espoir . . .

M É L A N I E.

Il est par-tout, excepté dans ces lieux.

MONSIEUR DE FAUBLAS.

Le ciel ! . . .

M É L A N I E.

Au nom du ciel fait-on des malheureux ?

MONSIEUR DE FAUBLAS.

Ma fille, c'en est trop : vous voulez l'impossible.

M O N V A L.

( *à part.* )

( *baut.* )

Ah, barbare ! A ce point vous seriez inflexible !

Ses larmes , sa candeur n'ont pu vous émouvoir !  
Vous voulez la réduire au dernier désespoir !

MONSIEUR DE FAUBLAS.

Eh ! pourquoi donc , monsieur , prenez vous sa défense ?  
Quels titres avez vous ? . . .

M O N V A L.

Tous ceux de l'innocence,  
Tous ceux de la justice & de l'humanité.

MONSIEUR DE FAUBLAS.

N'affectez point ici de générosité :  
Je fais quel intérêt vous parle & vous anime.

M O N V A L.

J'oserais l'avouer , oui , ce n'est point un crime :  
Oui , je l'aime , monsieur , je le dois , je le veux ;  
Je suis sûr de sentir un penchant vertueux.  
J'avais su le contraindre , & malgré ma tendresse  
J'ai toujours respecté son état , sa jeunesse ;  
Je le déclare à vous qui croyez m'imposer ,  
Qui croyez à la fin répondre & m'accuser ,  
Je le dis au moment de perdre ce que j'aime ;  
Mais je parle pour elle , & non pas pour moi-même.  
Je ne suis rien ici qu'un témoin étranger ,  
Qu'un homme , & c'est assez , monsieur , pour vous juger ;  
C'est assez pour vous dire au nom de la nature ,  
Que vous abusez trop d'une autorité dure ,  
Que vous êtes armé d'une injuste rigueur.  
Et quel droit avez vous d'ordonner son malheur ?

Nul homme , quel qu'il soit , n'a ce droit sur un autre.  
 Ce droit , fût-il fondé , doit-il être le vôtre ,  
 Et contre votre sang devez vous l'exercer ?  
 Si c'était votre fils , l'oseriez vous forcer  
 A fléchir malgré lui sous le joug monastique ?  
 Il braverait bientôt une puissance inique ,  
 Il fuirait loin de vous , réclamerait les loix.  
 Mais ce sexe est sans force , on étouffe sa voix.  
 On l'opprime sans crainte . . . Ah ! l'innocence aimable,  
 Pour être désarmée , en est plus respectable.  
 Les larmes du malheur font un objet sacré.  
 Si ce sexe en nos mains sans secours est livré ,  
 La nature dans nous préparant sa défense ,  
 Prit soin de lui donner , contre la violence ,  
 Ce qui de tous les cœurs fléchit la dureté ,  
 Ce qui désarme tout , les pleurs & la beauté.  
 Vous seul y résistez.

MONSIEUR DE FAUBLAS.

Quoi ! c'est en ma présence  
 Qu'on ose s'emporter à tant de violence !  
 Audacieux jeune homme , avez vous donc pensé  
 Que l'amour excusât ce transport insensé ?  
 Et vous me l'avouez , cet amour qui m'offense !  
 Vous qui d'un jeune cœur séduisez l'innocence ,  
 Vous qui l'enhardissez à la rébellion ,  
 Vous qui seul apportez le trouble en ma maison !  
 Et vous vous en vantez ! vous , Monsieur ! à ce titre  
 Vous osez en ces lieux vous rendre notre arbitre !  
 Ah ! si l'on vous permit de vous y présenter ,

Ce n'était pas du moins pour venir m'insulter,  
Pour me donner la loi jusques dans ma famille.  
Votre audace m'indigne, & sachez que ma fille,  
Quand même je pourrais rompre aujourd'hui des nœuds  
Dont le pouvoir sacré nous enchaîne tous deux,  
Ne verrait jamais un jeune téméraire,  
Dont la fougue imprudente ose outrager un père.

M O N V A L.

Un père ! vous ! foyez-le & je tombe à vos pieds.  
Non, vous ne l'êtes pas.

M A D A M E D E F A U B L A S.

Monval, vous oubliez . . .

M O N S I E U R D E F A U B L A S.

Vous l'arrêtez trop tard, il n'est plus tems, Madame.  
Vous avez enhardi son audace & sa flamme ;  
Vous voyez les affronts qu'il me faut supporter.

M A D A M E D E F A U B L A S.

C'en est trop, à vous seul il faut les imputer.  
Etes-vous étonné d'essuyer des murmures,  
De voir gémir nos cœurs & saigner nos blessures ?  
Défendez vous la plainte en nous immolant tous ?

M O N S I E U R D E F A U B L A S.

En ai-je assez souffert ? . . je ne m'en prends qu'à vous,  
Mélanie : il est tems d'appaiser ma colère ;  
Craignez en les effets : j'ordonne, je suis père,  
Je veux qu'on m'obéisse & sans plus différer.



( à Madame de Faublas. )

Si vous n'y consentez, il faut nous séparer,  
Madame ; je renonce à la mère , à la fille ,  
Et je romps pour jamais avec votre famille.  
J'attendais plus d'égards & de soumission.

( à Mélanie. )

Vous seule avez causé notre défunion,  
Ma fille ; vous avez allumé nos querelles.  
La malédiction fuit les enfans rebelles,  
Et la mienne à la fin pourrait tomber sur vous.  
Craignez ce dernier trait de mon juste courroux.  
Craignez . . .

M É L A N I E.

Qu'entends-je ! ô ciel ! ah ! ce comble d'injure  
De mon cœur révolté fait sortir la nature.  
Le vôtre dès long-tems avait su la bannir,  
Et j'apprends de vous seul à ne la plus sentir ;  
Vous en avez détruit jusqu'à la moindre trace ;  
Un affreux désespoir en mon sein la remplace.  
Vous osez insulter à mes sens effrayés,  
Vous menacez encor, quand je meurs à vos pieds !  
Et qu'ajouteriez vous aux maux que vous me faites ?  
Je puis vous défier, tout cruel que vous êtes.  
Si je peux vous haïr, qu'ai-je à craindre de plus ?  
Mes jours étaient maudits quand je les ai reçus,  
A l'instinct où ma mère . . .

MADAME DE FAUBLAS.

O ! Mélanie, arrête.

N'achève pas . . .

M É L A N I E.

Non . . non . . je ne me connais plus.

Je cède à des transports qui m'étaient inconnus.  
 Vous ! osez attester le ciel qui vous condamne !  
 Qui ! vous ! de son courroux vous vous croyez l'organe ,  
 En joignant l'injustice à l'inhumanité !  
 Ah ! vous même tremblez que ce cri redouté ,  
 Qu'élève vers les cieux d'une voix défolée  
 Sous les pieds des tyrans l'innocence foulée ,  
 Ce cri qu'un Dieu vengeur n'a jamais repouffé ,  
 Ne forte de mon âme , & ne foit exaucé.

M A D A M E D E F A U B L A S.

Ma fille ! ..

M É L A N I E.

Qu'ai-je dit ! je m'emporte . . . ma mère !  
 Cet affaut douloureux foutenu contre un père ,  
 Vient d'épuiser ma force . . . elle succombe . . . hélas !  
 Si je pouvais mourir ! . . . recevez dans vos bras . . .  
 (*Elle s'évanouit.*)

Je me meurs.

M A D A M E D E F A U B L A S.

Ciel ! ô ciel ! je tremble pour sa vie.  
 Ah ! ma fille ! ah ! Monval !

M O N V A L.

Malheureux ! . . . Mélanie ! . . .  
 Elle ne m'entend plus . . . du secours . . . venez tous.  
 (*Il court pour sonner la cloche du parloir. Mr. de Fau-  
 blas se met au-devant de lui.*)

MONSIEUR DE FAUBLAS.

Non , arrêtez monsieur ; il suffira de nous.  
Voulez vous donc ici répandre l'épouvante ?

M O N V A L.

Et qu'importe , grand Dieu ! Mélanie est mourante,  
Et je cours...

MADAME DE FAUBLAS.

Non, Monval; elle r'ouvre les yeux.  
Elle reprend ses sens. Ma fille!...

M É L A N I E.

Où suis-je ? ô cieux !

( Elle aperçoit son père & se jette avec effroi dans les  
bras de sa mère.)

Que vois-je ?

M O N V A L, à Monsieur de Faublas.

Regardez ces objets lamentables ;  
Regardez... Quoi ! vos yeux , vos yeux impitoyables  
Soutiennent froidement cet horrible tableau !  
Vous étiez un tyran ; vous êtes un bourreau.

MONSIEUR DE FAUBLAS.

Sortez d'ici , monsieur , la fureur vous égare.  
Vous me ferez raison...

M O N V A L.

Ah ! d'un pouvoir barbare

Elle peut après tout braver les cruautés.

Elle peut s'affranchir...

MADAME DE FAUBLAS.

Cher Monval, écoutez...

M O N V A L.

Rien ne me retient plus : mon sang bout dans mes veines.  
Va, tu peux te soustraire à des loix inhumaines ,  
O chère infortunée! écoute ton amant.  
Ne crois rien que l'amour dans un pareil moment.  
Crois que dans l'univers il n'est point de puissance  
Qui jamais contre toi porte la violence ,  
Jusques à t'arracher d'involontaires vœux ;  
Le courage suffit pour nous sauver tous deux.  
Approche sans trembler de l'autel qu'on prépare ;  
Et loin de prononcer ce serment si barbare ,  
Que Dieu rejetterait , que dément notre amour ,  
Atteste l'éternel présent dans ce séjour ;  
Prends-le , dis-je , à témoin contre la tyrannie ;  
Et si j'ai quelque droit sur ton sort, sur ta vie ,  
Ajoute, que nos cœurs l'un vers l'autre entraînés  
Sont par des nœuds de flamme à jamais enchainés ;  
Qu'on impose à ton ame un effort impossible.  
Tout ce qui fut aimer , tout ce qui fut sensible ,  
Doit en notre faveur s'émouvoir à la fois.  
Moi pour te seconder j'éleverai ma voix ,  
Je volerai vers toi sans craindre aucun obstacle.  
Tes larmes , nos malheurs & ce touchant spectacle ,  
Nos cris , & nos transports , la sainteté du lieu ,  
Et ce nom si sacré dans le temple d'un Dieu ,  
L'humanité; voilà ce qui doit nous défendre.  
Père injuste , voilà ce que j'ose entreprendre.

Croyez que de ces lieux rien ne peut m'arracher.  
 Je dirai ce qu'en vain vous voudriez cacher,  
 Ce qui n'a point émû votre cœur implacable.  
 Je la retracerai cette scène effroyable ;  
 Votre fille expirante & votre épouse en pleurs,  
 Votre épouse à vos yeux contraignant ses douleurs,  
 Que vous faites mourir par de lentes atteintes,  
 Que vous assassinez en étouffant ses plaintes ;  
 J'attendrirai les cœurs, je les remplirai tous  
 D'horreur pour un barbare & de pitié pour nous.

M O N S I E U R D E F A U B L A S .

D'un vieillard défarmé vous bravez la faiblesse ;  
 Mais j'ai du moins un fils, & sa main vengeresse ...

M O N V A L .

Qui ! lui ! de vos fureurs le complice odieux,  
 Melcour ! malheur à lui s'il s'offrait à mes yeux !

M A D A M E D E F A U B L A S .

Que dites vous, Monval ! quoi ! ce ton de menace ...

M O N S I E U R D E F A U B L A S .

Ne craignez point, madame, une impuissante audace ;  
 On peut la réprimer. Suivez moi toutes deux.

M O N V A L .

Et moi jusques au bout je vous fuis dans ces lieux.  
 Dans mes justes desseins s'il faut que je succombe,  
 Sous l'autel où je cours, puisse s'ouvrir ma tombe !  
 Que ce temple fatal où l'on nous attend tous,  
 S'écroule sur ma tête, & m'écrase avec vous !

M O N S I E U R

MONSIEUR DE FAUBLAS.

Il suffit; nous verrons ce que vous pourrez faire,  
Tant de témérité recevra son salaire.

Allons,

M O N V A L.

O Mélanie ! ... on me l'arrache ! ô cieux !  
Du moins vengez mes maux ! ils feront moins affreux.

*(Madame de Faublas rentre avec sa fille dans l'intérieur du couvent, Monsieur de Faublas sort d'un côté & Monval de l'autre.)*

*Fin du second acte.*



## A C T E III.



## S C È N E P R E M I È R E.

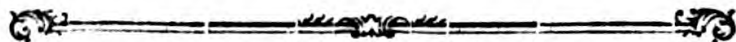
M É L A N I E, *seule.*

**P**OUR la dernière fois il consent à m'entendre.  
 Que sert cet entretien ? Que puis-je encore attendre ?  
 Il a pris son parti. — Je dois prendre le mien.  
 Un père ! Quoi ! son sang ! .. Quoi ! je n'obtiendrai rien !  
 Ainsi l'on foule aux pieds la faiblesse éplorée !  
 Ah ! d'indignation mon âme est pénétrée ;  
 Mon âme se soulève : — ô Monval ! c'est en toi  
 Que j'ai cru voir un cœur qui sentit comme moi.  
 Le mien t'appelle en vain . . . qu'elle est mon espérance ?  
 Avec qu'elle chaleur il a pris ma défense !  
 Quel feu dans ses discours ! & que mon cœur faisi  
 S'applaudissait tout bas d'avoir si bien choisi !  
 Hélas ! ce transport même à tous deux est contraire.  
 Monval est à jamais l'ennemi de mon père.  
 On ne pardonne point à qui nous fait rougir.  
 Et d'après ses conseils quand j'oserais agir ,  
 Quel en ferait l'effet ? Non , jamais Mélanie  
 Au fort de son amant ne peut se voir unie.  
 Que dis-je ? on veut armer mon frère contre lui ;  
 Mon père réclamait un vengeur , un appui.  
 Quelle horreur se répand sur ma famille entière !

Mon frère est exposé, je désole ma mère.  
Je perds ce que j'adore ! — il faut se décider.  
Mon père me méprise & croit m'intimider.  
Il ne voit rien en moi qu'une esclave tremblante.  
Il verra si j'ai l'âme intrépide & constante. —  
Je le vois ; la retraite & la réflexion,  
D'un sentiment contraint la longue impression,  
Donne aux sens recueillis un courage tranquile.  
Allons ; — pour Mélanie il n'est qu'un seul asyle. —  
Il est tems d'y courir : — on nous dit qu'autrefois  
La Vierge de Vesta que condamnaient les loix,  
Calmant par son trépas la publique épouvante,  
Vers la tombe entraînée y descendait vivante.  
De cette horrible mort qui fait frémir les sens,  
Peu d'heures, après tout, achevaient les tourmens.  
Mais alors qu'une fois on a courbé sa tête  
Sous le voile effrayant que pour moi l'on apprête,  
Lorsque l'on a promis d'oublier les vivans,  
La tombe se referme, --- & l'on y meurt long-tems.  
Quel fort ! --- Et toi, Monval, hélas ! sans Mélanie ;  
( Si je connais ton cœur ) souffriras tu la vie ?  
Je l'abhorre sans toi : l'on vient ; --- il faut parler.  
--- Son aspect malgré moi me fait toujours trembler.







## S C È N E S E C O N D E.

MONSIEUR DE FAUBLAS, MÉLANIE.

MONSIEUR DE FAUBLAS.

Vous m'avez demandé : qu'avez vous à me dire ?  
 J'ai cru que le devoir reprenait son empire ,  
 Que vous alliez enfin obéir à ma voix.

M É L A N I E, *d'un ton calme & ferme.*

J'ai voulu vous redire une seconde fois  
 Que le joug du couvent à mes yeux est horrible ;  
 Que , s'il faut à ce joug que mon sort soit livré ,  
 On peut attendre tout d'un cœur désespéré ;  
 Que de ce désespoir , qui de tout est capable ,  
 D'avance devant Dieu je vous rends responsable.

MONSIEUR DE FAUBLAS.

Alléz , quand vous aurez rempli sa volonté ,  
 Lui-même il bénira votre docilité :  
 Lui-même il vous rendra le calme & le courage.

M É L A N I E.

Le courage ! --- j'en ai. --- j'en saurai faire usage.  
 Je n'ajoute qu'un mot : --- si vous étiez certain ,  
 Que l'heure où dans le temple un serment inhumain  
 Aurait à ce couvent enchainé ma misère ,  
 De mes jours dévoués ferait l'heure dernière ; ---  
 Si vous en étiez sûr , pourriez vous le vouloir ?

MONSIEUR DE FAUBLAS.

On ne meurt point, ma fille, & l'on fait son devoir.

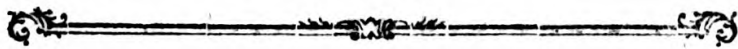
M É L A N I E.

Eh bien! --- je le ferai. --- Souffrez que je vous quitte.

Je sens que dans l'état où mon âme est réduite

J'ai besoin de goûter quelques instans de paix.

Tous vos désirs bientôt vont être satisfaits.



## S C È N E T R O I S I È M E.

MONSIEUR DE FAUBLAS, *seul.*

Plus que je ne pensais, ce jour paraît terrible.

Fatigué d'un combat douloureux & pénible,

Ce n'est pas sans effort que mon cœur s'affermît.

Ici de tous côtés on m'accuse, on gémit.

D'un jeune audacieux j'endure les outrages;

Et je ne vois par-tout que de tristes présages.

Ma fille!... dans ses yeux, sur son front, j'ai cru voir

L'affreux recueillement d'un morne désespoir,

Une tranquillité funeste & menaçante.

Mais quoi! son âme est douce, ingénue, innocente.

Peut-elle méditer!... que fais-je!... je frémis.

Peut-être j'ai trop fait pour l'intérêt d'un fils;

J'ai trop bravé les pleurs que je faisais répandre;

Aux coups du désespoir, ô ciel! dois-je m'attendre?

J'éprouve par avance une secrète horreur

Qui semble présager l'approche du malheur.





SCÈNE QUATRIÈME.

MONSIEUR ET MADAME DE FAUBLAS.

MADAME DE FAUBLAS.

Courez, monsieur, courez; on les a vus ensemble.  
Votre fils & d'Orcé sont aux mains.

MONSIEUR DE FAUBLAS.

Ciel! je tremble.

MADAME DE FAUBLAS.

Ils se font rencontrés assez près de ces lieux.  
Peut-être il n'est plus tems. Allez, volez.

MONSIEUR DE FAUBLAS, *en sortant.*

O cieux!



SCÈNE CINQUIÈME.

MADAME DE FAUBLAS, *seule.*

Que de maux à la fois! ma fille! que fait-elle?  
Non, l'on ne verra point cette pompe cruelle.  
L'enfer la préparait, & ces tristes apprêts  
Vont peut-être aujourd'hui finir par des forfaits.  
Que ce cœur maternel rassemble de souffrances!  
Mes enfans! mes enfans! --- je me meurs dans les tranfes.  
Je la vois.





## S C È N E S I X I È M E.

MADAME DE FAUBLAS, MÉLANIE.

(*Mélanie en voyant sa mère fait un geste de surprise & de douleur.*)

MADAME DE FAUBLAS.

Mon aspect semble t'épouvanter.

M É L A N I E.

Voilà le seul moment que j'ai dû redouter.

Quels adieux ! -- je croyais trouver ici . . . --

MADAME DE FAUBLAS.

Ton père ?

M É L A N I E.

Mon père, dites-vous ? Non, votre époux, ma mère,

Votre ennemi, le mien, mon barbare oppresseur.

Tous mes nœuds sont rompus en ce moment d'horreur.

On le commande, on veut que je m'enfvelisse ! --

J'obéis.

MADAME DE FAUBLAS.

Que dis-tu ? Suis-je donc leur complice ?

M É L A N I E.

Vous êtes leur victime, hélas ! ainsi que moi.

Je vous connais ; je fais tout ce que je vous dois.

C'est là mon seul regret.

K iv

MADAME DE FAUBLAS.

Tu ne fais pas encore.

*(à part.)*

Jusqu'où vont mes malheurs! — Mais non, non: qu'elle ignore

Les défaits nouveaux qui nous menacent tous:

Elle me plaindrait trop . . . .

M É L A N I E.

De quoi me parlez vous?

Pourriez-vous m'annoncer quelque nouveau supplice?

L'adieu que je vous dis, finit mon sacrifice. —

Il est d'autres adieux où je n'ose penser.

Si j'avais pu pourtant! — Il y faut renoncer.

Parlez lui quelque fois, parlez de Mélanie.

Ce n'est que pour vous deux que j'eusse aimé la vie.

Qu'il apprenne de vous à quel point je l'aimais:

De cette bouche, hélas! il ne l'apprit jamais.

Vous le savez trop bien. — Dieu! quel sort est le nôtre!

Allons, — il faut, — il faut nous quitter l'une & l'autre.

MADAME DE FAUBLAS.

Non, je viendrai toujours partager ta douleur.

On ne t'ôtera point de mes bras, de mon cœur.

Tu me verras toujours, fille innocente & chère.

Ne veux-tu plus me voir?

M É L A N I E.

Jamais, jamais, ma mère.

Ma mère, — cet adieu, — vous ne l'entendez pas.

MADAME DE FAUBLAS.

Tu me glaces d'effroi . . . Que veux-tu dire ? Hélas !  
 Pourquoi me présenter cette funeste idée ?  
 De quel sombre transport tu sembles possédée !  
 Oses-tu m'annoncer cet entier abandon ?  
 Eh ! Quoi ! Ta mère aussi ne te verrait plus ?

M É L A N I E.

Non.

On n'a plus de parens dans ma froide demeure.  
 Il en est que j'abhorre, -- il en est que je pleure. --  
 Vivez du moins, vivez plus heureuse que moi.

MADAME DE FAUBLAS.

Heureuse ! Quand tu veux me séparer de toi !  
 Ciel ! Je perds un enfant, & je tremble pour l'autre :  
 On ne vient point encor.

M É L A N I E.

Mais quel trouble est le vôtre ?  
 Vous détournez de moi vos regards & vos pas ?  
 Il n'est plus tems de craindre, -- & qu'avez-vous ?

MADAME DE FAUBLAS.

Hélas !

Je ne puis résister à mon inquiétude.  
 De ce double tourment le poids devient trop rude. --  
 Je vois ton front pâlir & tes traits s'altérer.

M É L A N I E.

Ciel ! ô ciel ! de quel feu je me sens dévorer !  
 Toute ma fermeté cède au mal qui me tue. --

154 M É L A N I E.

J'espérais dérober ma mort à votre vue...  
Que celui qui la cause en ferait seul témoin.  
Le poison...

*(elle tombe dans un fauteuil.)*

MADAME DE FAUBLAS.

Dieu! Je cours...

M É L A N I E.

Non, demeurez. Ce foin  
Ne me sauverait pas, il n'est plus de remède.  
Il n'en est plus.

MADAME DE FAUBLAS, *(court ouvrir la porte  
du parloir.)*

Venez, ah! Venez à mon aide.



S C È N E S E P T I È M E.

MONSIEUR ET MADAME DE FAUBLAS,  
M É L A N I E, *quelques sœurs converses s'empressant  
autour de Mélanie.*

MADAME DE FAUBLAS.

Ah Monsieur!

MONSIEUR DE FAUBLAS.

Ah Madame! on ne les trouve pas:  
Vainement j'ai cherché la trace de leurs pas.  
Mes amis avec moi partageant mes allarmes,  
Courrent de tous côtés... Je vois couler vos larmes.

MADAME DE FAUBLAS.

Apprenez , apprenez un malheur plus certain ,  
Que vous avez causé , que j'ai prédit en vain.  
Votre fille est mourante , elle est empoisonnée.

MONSIEUR DE FAUBLAS.

Ciel! ma fille!



SCÈNE HUITIÈME.

*Les acteurs précédens* , LE CURÉ.

LE CURÉ.

O monsieur! ô mère infortunée!  
Je n'ose vous parler , je respecte vos pleurs.  
C'est le ciel qui vous frappe , offrez lui vos douleurs.  
Que je vous plains tous deux.

MADAME DE FAUBLAS.

Plaignez-nous davantage.

Regardez nos malheurs , regardez son ouvrage.  
Elle meurt , elle touche à ses derniers instans.  
Ma fille! le poison a coulé dans ses flancs.

LE CURÉ.

Vous me faites frémir , & ce coup est horrible.  
Faut-il vous en porter un autre aussi sensible?  
Pourrai-je vous apprendre...

MONSIEUR DE FAUBLAS.

Ah! je n'ai plus de fils.



156 M É L A N I E.

L E C U R É.

Hélas! il est trop vrai.

MONSIEUR DE FAUBLAS.

Grand Dieu! tu me punis.

L E C U R É.

Monval cherchait Melcour, & que fai-je? Peut-être  
De ses premiers transports il n'eût pas été maître.  
Il voit leur choc de loin: il court les séparer;  
Mais il est arrivé pour le voir expirer.

MONSIEUR DE FAUBLAS.

Je perds tout.



S C È N E N E U V I È M E

E T D E R N I È R E.

*Les acteurs précédens, MONVAL.*

MONVAL, à madame de Faublas sans voir Mélanie.

Ah! quels maux accablent votre vie!

Le ciel a trop vengé les pleurs de Mélanie.

J'ai voulu vainement...

*(La scène est disposée de manière que Mélanie d'un côté du théâtre est dans un fauteuil, ayant sa mère à sa droite, penchée sur elle, quelques sœurs converses à sa gauche; & de l'autre côté Mr. de Faublas est dans l'attitude de l'accablement. Le Curé est auprès de lui.)*

M É L A N I E.

O Monval!

M O N V A L.

Quelle voix!

Elle m'appelle encor ! ah ! qu'est-ce que je vois ?

*( Il tombe à genoux devant elle. )*

M É L A N I E.

Ton amante qui meurt pour te rester fidelle.  
Je vivais pour t'aimer : -- ma mort est moins cruelle,  
Puisque je puis du moins, justifiant ton choix,  
T'avouer mon amour pour la première fois.

M O N V A L.

Tu m'aimes &amp; tu meurs ! ô Mélanie ! ô rage !

M É L A N I E.

Un breuvage mortel m'arrache à l'esclavage.  
Du jour où je t'ai vu , je jurai d'être à toi :  
L'amour à tous les deux dicta la même loi.  
Ma mère y souscrivait , si le ciel en colère  
Ne m'eût fait rencontrer un tyran dans un père.  
Il versa dans mon sein le poison des douleurs ,  
Plus cruel mille fois que celui dont je meurs.  
Cet homme injuste & dur accabla Mélanie  
Du pouvoir qu'il reçut pour protéger sa vie.  
Il vit mon désespoir avec tranquillité ;  
La nature en son cœur n'a jamais habité. --  
La mort est dans le mien : -- quels tourmens le déchirent !

(aux sœurs.)

O vous, que mes malheurs à ce spectacle attirent,  
Et vous qui ressentiez les feux dont j'ai brûlé,  
Qui dormez sous ce marbre où mes pleurs ont coulé,  
Levez-vous à ma voix, victimes malheureuses !

(Elle se lève avec effort soutenue sur sa mère & sur  
deux religieuses. Monval reste appuyé sur le fau-  
teuil, la tête dans ses mains.)

Levez vous, entendez mes plaintes douloureuses.  
Accablez avec moi l'opresseur abhorré  
Dont je n'ai pu fléchir le cœur dénaturé.  
Dieu ! que le dernier cri de sa fille expirante  
Retentisse à jamais dans son ame tremblante,  
Et s'il t'ose implorer au jour de son trépas,  
Rejette sa prière & ne pardonne pas !

L E C U R É.

O ma fille ! abjurez ces sentimens coupables.

MÉLANIE, (se laissant tomber sur les genoux, les bras  
tendus vers le ciel.)

Dieu ! Dieu ! n'entendez pas ces souhaits exécrables.  
Le désespoir, la mort ont exhalé ces vœux,  
Tout mon cœur les dément : -- pardonnez, justes cieux ;  
Pardonnez à mon père aussi bien qu'à moi-même.  
Cher Monval, cher amant ! toi que j'aimai... que j'aime...

(au Curé.)

Vous qui m'avez rendu des soins si généreux !  
Et vous, ma mère, vous -- venez fermer mes yeux :  
Venez -- ces yeux éteints vous distinguent à peine.

Que mon dernier soupir ne foit point pour la haine ;  
Qu'il foit pour la nature , hélas ! & pour l'amour !  
Serrez-moi dans vos bras : -- Monval -- c'est fans retour.  
Cher Monval ! --

*(elle meurt.)*

M O N V A L.

Non ; attends , que rien ne nous fépare . . .  
Elle n'est plus ! eh bien ! es-tu content , barbare ?  
Tigre , d'un tel objet viens te raffaier ;  
Contemple tous tes coups , & jouis du dernier.  
*(Il veut se percer de son épée , le Curé le retient.)*

L E C U R É.

Arrêtez ! ah ! c'est trop multiplier les crimes.  
Ce jour infortuné compte assez de victimes.  
*(à Monsieur de Faublas.)*  
D'un repentir tardif je vous vois déchiré.  
MONSIEUR DE FAUBLAS , *(sort d'un long accablement.)*  
Dieu vengeur ! à quel prix vous m'avez éclairé !

F I N.

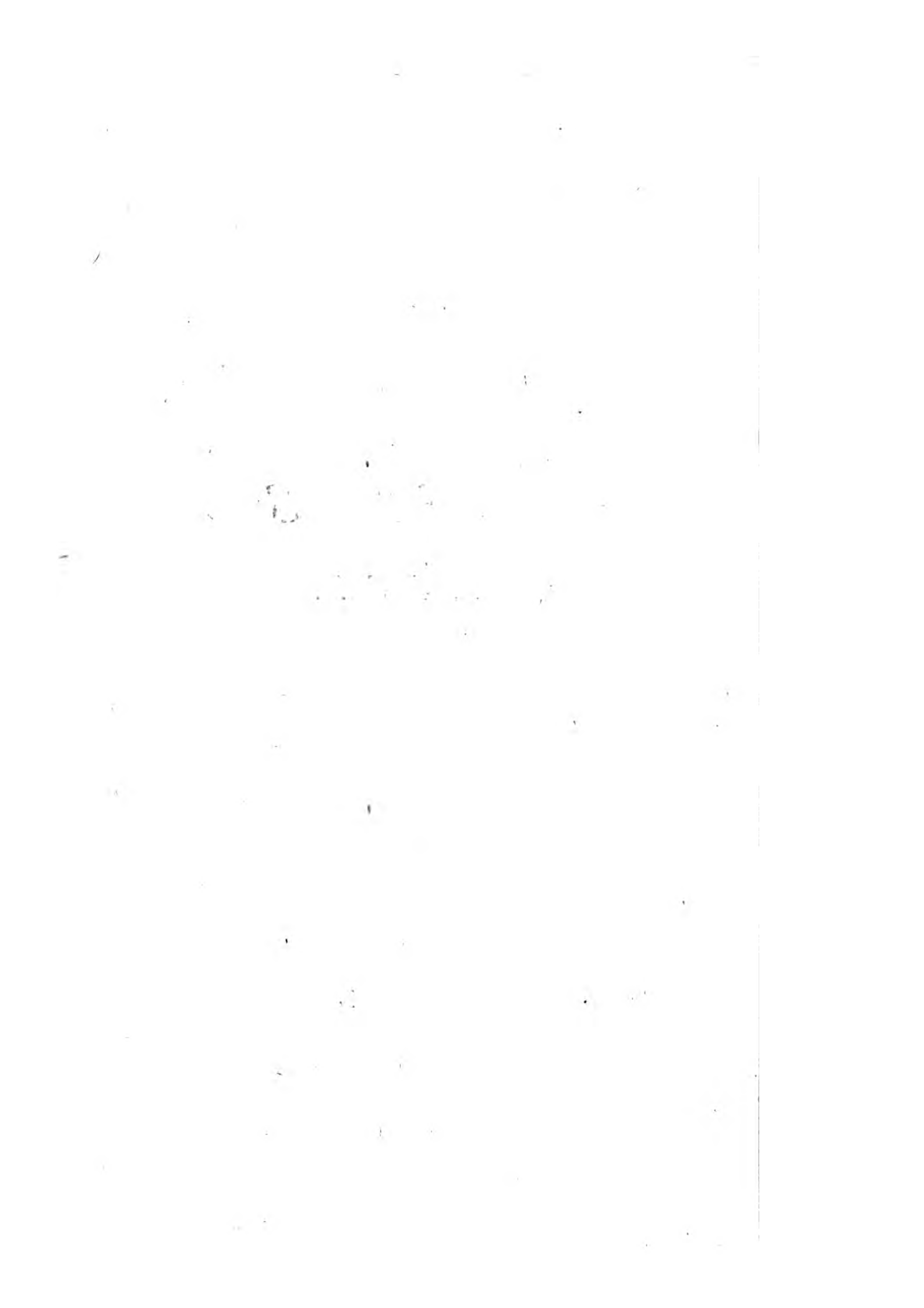
**POÉSIES**

*POÉSIES*

*MÊLÉES.*

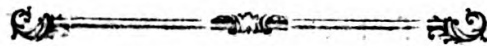
*Tom. I.*

L





# DISCOURS EN VERS.



## DISCOURS PREMIER.

### LE POÈTE,

*Pièce couronnée à l'Académie française en 1766.*



**D**ISCIPLÉ ambitieux du Dieu de l'harmonie,  
Qui cédant, jeune encore, à l'instinct du génie,  
Epris de l'art des vers, charmé de ses douceurs,  
Fis tes premiers sermens aux autels des neuf sœurs,  
Je fers ce même Dieu que tu choisis pour guide ;  
Il rend notre ainitié plus douce & plus solide ;  
L'un par l'autre affermis, d'un pas moins hasardeux,  
Dans les mêmes sentiers nous marchons tous les deux.  
Tels on voit deux ruisseaux, qui baignant une plaine,  
Dans un lit resserré serpentaient avec peine,  
De leurs naissantes eaux se prêter le secours,  
S'embellir l'un par l'autre & croître dans leur cours.

Tu veux donc aujourd'hui que mes crayons sévères  
Du poète à tes yeux tracent les caractères.



164 DISCOURS PREMIER.

Tu voudrais reconnaître à d'infailibles traits  
Celui qui d'Apollon à surpris les secrets ,  
Qui reçut en naissant le talent de tout peindre ,  
Et le don de créer & le droit de tout feindre ,  
Et qui fut en un mot destiné par les cieux  
A parler aux humains le langage des dieux.

Les Rimeurs font nombreux , & le poëte est rare.  
Quels font donc les présens que le ciel lui prépare ,  
Alors qu'à ce grand titre il daigne l'appeller ?  
Et quels trésors en lui doit il accumuler ?

Si l'on n'est pas sensible , on n'est jamais sublime.  
Mais sur-tout le mortel que Calliope anime,  
Doit porter sur son front , doit nourrir dans son cœur  
De tous les sentimens la féconde chaleur ,  
Doit avoir d'autres sens que la foule grossière.  
Le monde est à ses yeux une immense carrière ,  
Un théâtre de gloire élevé pour son art ,  
Et que doit du génie embellir le regard.  
En voyant la nature il ne peut se contraindre ,  
Il sent à son aspect qu'il est né pour la peindre ;  
Son talent le poursuit ; tout sert à l'exciter.  
Il a vu les objets , sa voix va les chanter.  
Regardez dans un port , au moment d'un orage ,  
Les crayons dans la main , Vernet sur le rivage.  
Immobile , il promène un œil observateur ,  
Des flots ammoncelés mesure la hauteur ,  
Fixe le noir foyer où la foudre s'allume ,  
La vague qui se brise & retombe en écume ,  
Saïfit dans un lointain des débris de vaisseaux ,

Et la cime d'un mât chancelant sur les eaux :  
Ses pinceaux rediront ce qu'a senti son âme.  
Tel , frappé des objets dont la beauté l'enflamme ,  
Le poète à l'instant va les multiplier  
Sous les riches couleurs que lui seul peut broyer.

Mais ces divers tableaux déployés à sa vue ,  
De son vaste regard bornent-ils l'étendue ?  
Bornent-ils son effort ? Eh ! qui peut l'arrêter ?  
Loin du monde connu je le vois s'emporter.  
Viens , viens l'environner de tes aimables songes ,  
Imagination , mère des doux mensonges ,  
Sœur de la poésie & son plus grand appui !  
Il t'appelle , il t'attend ; viens créer avec lui.  
C'est toi qui sous les mains du chancre de la Grèce  
Bâties de Calipso la grotte enchanteresse.  
Tu dressas ce bûcher arrosé de nos pleurs ,  
Où Didon de l'amour expia les erreurs.  
Tu forgeas pour Achille une savante armure ,  
Et tes mains de Vénus ont tissé la ceinture.  
Déesse du poète , accompagne ses pas ,  
Soit que des passions il trace les combats ,  
Et que m'intéressant à de feintes allarmes ,  
Il me fasse chérir mon erreur & mes larmes ;  
Soit que me conduisant en des lieux enchantés ,  
Il m'ouvre le séjour des tendres voluptés ,  
Et que par un effet de ton pouvoir magique ,  
Il vole avec Renaud sous un ciel fantastique.  
C'est à toi qu'il devra sa gloire , sa grandeur ,  
Son titre le plus beau , le titre d'inventeur.

Mais dans tous les momens je veux le reconnaître  
 A ce feu qui s'échappe, & dont-il n'est pas maître.  
 Dans les cercles choisis où l'usage & ses loix  
 De notre esprit né libre ont affermi les droits,  
 Où des conventions le pouvoir arbitraire  
 Nous retient sous un joug, peut-être nécessaire,  
 Où le sage attentif à ne rien offenser,  
 Regarde autour de lui s'il osera penser;  
 Là l'enfant d'Apollon s'égare, s'abandonne;  
 Il rompt d'un entretien la froideur monotone,  
 Il m'échauffe, il me plaît; j'aime à voir sa candeur  
 Enoncer fortement ce qu'éprouve son cœur.  
 J'aime qu'au nom d'Homère il s'anime & rougisse,  
 Qu'à celui de poète il s'indigne & frémissé.  
 Ainsi que ses écrits, il est simple & sans fard;  
 Il parle avec transport des maîtres de son art;  
 Aux accens de leur voix ouvre une oreille avide;  
 Il les voit & les suit dans leur essor rapide;  
 Lui-même en son ivresse il veut les égaler;  
 Dans le champ de la gloire il est prêt à voler.  
 Il prépare, il fait cet instant de délire  
 Où l'ame doit céder au besoin de produire.  
 Ses vers feront à lui; j'y verrai sa couleur;  
 Son style mâle & plein, n'aura point la langueur  
 De ces écrivains froids qui dans leurs jeux pénibles,  
 N'étant que doucereux, pensent d'être sensibles,  
 Et rebattant toujours leurs limpides airs,  
 Sans Flore & les zéphirs n'auraient point fait de vers,  
 Quelques mortels ont pu, sans offenser les grâces,

Se couronner des fleurs écloses sur leurs traces ,  
 Accorder à leurs voix un luth voluptueux ,  
 Et livrant au repos des jours infructueux ,  
 Dans leurs tendres chansons tracer avec aisance  
 D'un esprit faible & doux la molle nonchalance.  
 Mais fuyez l'air frivole & le rire apprêté  
 De cet auteur contraint dans sa fausse gaieté ,  
 Qui peut-être est fort sage & vante la folie ,  
 Qui veut nous amuser quand lui-même il s'ennuie ,  
 Chante la volupté qui s'enfuit de ses bras ,  
 Et nous glace au récit des plaisirs qu'il n'a pas.

Par un effort nouveau l'auguste poésie  
 S'éleva dans nos jours vers la philosophie.  
 Osez du moins la suivre en son illustre effor ;  
 Parvenu dans sa sphère, osez l'étendre encor.  
 Qu'un sublime talent soit un talent utile.  
 Pensez comme Platon , chantez comme Virgile.  
 Que le sage vous lise , & de la vérité  
 Reconnaisse la force & même la fierté.  
 Que votre âme sur-tout nous parle en vos ouvrages.  
 Savez-vous ce qui peut unir tous les suffrages ,  
 Plaire à tous les esprits , à tous les goûts divers ?  
 C'est un beau sentiment rendu dans un beau vers.

Ce n'est qu'à ce seul prix , sous cette loi féroce ,  
 Que sauvés des retours d'un succès éphémère ,  
 Chez nos derniers neveux les fruits de vos loisirs  
 Vous assurent des droits fondés sur leurs plaisirs.  
 Tout écrivain sans doute est épris de la gloire ;

Mais cette noble ardeur de vivre en la mémoire,  
 Cet inquiet élan vers la postérité,  
 Cet invincible amour de l'immortalité  
 D'un poète sur-tout est le vrai caractère ;  
 Non ce frivole orgueil du bel esprit vulgaire,  
 Qui brigue un vain encens qu'il devrait rejeter,  
 Ou poursuit des honneurs qu'il faudrait mériter ;  
 Mais ce pur sentiment, ce désir si sublime,  
 D'être cher aux humains & grand par leur estime,  
 Ce puissant aiguillon qui produit le succès,  
 Qui réveillait jadis le vainqueur de Xerxès.  
 La gloire se refuse à l'adresse, à la brigue,  
 Elle fuit loin d'un cœur avili par l'intrigue ;  
 Mais elle aime à descendre au séjour retiré,  
 Où médite le sage à l'étude livré,  
 Et de tous ses rayons la clarté réunie  
 Brille dans la retraite où veille le génie.  
 C'est elle seule enfin qui devant les talens,  
 Ouvre de l'avenir les trésors consolans.  
 C'était de son aveu que l'ami de Mécène  
 S'écriait, je vivrai. Toi qui sur notre scène  
 Fis régner l'harmonie & ses sons enchanteurs,  
 Qui n'eus qu'un seul rival & tant d'imitateurs,  
 Toi, dont l'auteur du Cid en sa gloire immortelle,  
 Fut le prédécesseur & non pas le modèle,  
 O Racine ! ô grand homme ! alors que ton pinceau  
 Traça des passions un éloquent tableau,  
 Quand la première fois ta main sage & hardie  
 Offrit du cœur humain l'histoire approfondie,  
 En vain quelques esprits par la haine excités,

Contre un si beau triomphe en secret révoltés,  
 Annonçaient que ton nom déchu dans la mémoire  
 Un jour perdrait l'état de sa première gloire.  
 Alors encouragé par la voix de ton cœur,  
 Plus que par Despréaux & son encens flatteur,  
 Tu diras avec lui : " Non , les races futures  
 „ Ne mépriseront point ces savantes peintures,  
 „ Ces traits de vérité , ces touchantes couleurs.  
 „ Hermione & sa rage , Andromaque & ses pleurs  
 „ Charmeront le français épris de son théâtre ,  
 „ Du plus brillant des arts constamment idolâtre ;  
 „ Et si la renommée , & cette auguste voix  
 „ Qui juge les talens , les vertus & les rois ,  
 „ De la nuit des tombeaux interrompt le silence ,  
 „ Un jour peut-être , un jour les cris d'un peuple immense,  
 „ Attestant de mon art les immortels effets ,  
 „ Réveilleront ma cendre au bruit de mes succès.  
 Ton cœur est pénétré de ces grandes images :  
 Tu vis dans l'avenir , tu devances les âges ,  
 Et tu fais de ton art sentir la dignité.  
 Un attribut auguste , un devoir respecté ,  
 Trop rarement connu des enfans du Permesse ,  
 Pourrait de leurs travaux relever la noblesse ;  
 La vérité. Je fais que leur premier désir ,  
 Leur plus beau privilège est de tout embellir.  
 Boileau chante Louis que l'univers honore ,  
 Et le nom de Boileau s'en aggrandit encore.  
 Le chantre harmonieux du jour de Fontenoi  
 Est plus cher à la France en célébrant son roi.  
 Orner la vérité c'est l'emploi du génie ;

Mais qu'on ait vu Lucain flattant la tyrannie,  
 Lucain déshonorant son esprit & ses vers (\*),  
 Placer au ciel Néron qu'à flétri l'univers :  
 Voilà l'excès honteux dont la vertu murmure.  
 Nul talent n'a le droit d'ennoblir l'imposture ;  
 Ou s'il s'est dégradé par ce coupable abus ,  
 Quel droit lui reste-t-il de chanter les vertus ?

S'il est bas de flatter, il est affreux de nuire ;  
 Le succès ne peut même illustrer la satire ,  
 Et ses traits destinés à corriger les mœurs ,  
 Trop souvent de la haine ont servi les fureurs.  
 L'Arrêt qui l'a proscrit, enchaînant la vengeance,  
 Au talent qu'on outrage ordonne le silence.

33 Quoi ! dis-tu, qu'un grand homme entouré d'ennemis  
 33 Par l'impunité même accrue & affermis,  
 33 Oubliant à la fin sa force & leur faiblesse,

(\*) Il y avait dans la première édition

Esclave dans sa mort, esclave dans ses vers.

Ce reproche était fondé sur ce qu'on rapporte de Lucain, que dans l'espérance d'obtenir sa grâce, il eut la faiblesse de nommer sa mère parmi les complices de Pison. Mais l'auteur a fait réflexion que Lucain fut séduit par la promesse qu'on lui fit ; s'il avait, de laisser la vie à sa mère & à lui. Cependant le caractère de Néron qu'il devait connaître, & le supplice qu'avaient subi les autres conjurés, pouvaient lui rendre une pareille promesse bien suspecte. Mais le courage que ce jeune poète fit voir en mourant, & ces élans d'une liberté républicaine que l'on remarque dans son poème, doivent faire penser qu'il n'avait pas une âme vile, & que lorsqu'il fit de Néron cet éloge si extravagant & si odieux, qui est à la tête de la Pharsale, il était enivré des caresses du jeune prince qui devint ensuite son rival & son assassin, mais qui n'avait encore montré que les ridicules d'un poète & non l'atrocité d'un tyran.

„ Les rappelle un moment à leur propre bassesse ;  
„ Quel mortel inflexible ose le condamner ?  
Celui qui fait se taire , attendre & pardonner.  
Tu connus , tu suivis cette vertu si pure ,  
Toi qui te défendis de repousser l'injure ,  
Qui de la calomnie éprouvas la noirceur ,  
Sans que jamais son fiel altérait ta douceur ,  
O Philosophe aimable ! ô sage Fontenelle !  
Ton cœur était heureux ; ta gloire en est plus belle.  
Plus d'un sage accablé par ses persécuteurs ,  
Descendit dans ta tombe au bruit de leurs clameurs ;  
Mais toi , dans le repos tu terminas ta vie ;  
Ton silence & tes ans ont fatigué l'envie.

Son exemple sans doute a peu d'imitateurs :  
Il est fait pour ton âme , il réglera tes mœurs.  
Avec ces sentimens qu'adopta ton courage ,  
Avec ce premier feu , le trésor de ton âge ,  
Tu cours d'un pas hardi la carrière des arts ;  
Tu n'en vois que l'éclat & non point les hasards.  
Va , ne l'arrête pas dans ta course rapide ;  
Ce bel enthousiasme est ton plus heureux guide.  
C'est dans notre printems qu'au fond de notre cœur ,  
La gloire fait attendre un cri toujours vainqueur ;  
Que règne sur nos sens l'illusion puissante ,  
Des talens de l'esprit souveraine inconstante.  
Mais de notre matin ces fortunés présens  
Sont séchés quelque fois vers le soir de nos ans ;  
De la maturité les conseils plus tranquilles  
Offrent à nos desseins des objets plus utiles ;



172 DISCOURS PREMIER. LE POÈTE.

Et les jardins d'armide & leur prestige heureux ,  
Ces cieux purs & brillans s'éclipsent à nos yeux.  
C'est à la gloire , ami , qu'appartient la jeunesse ;  
Ménage les instans de sa féconde ivresse.  
Je m'anime avec toi : tu conduisis mes pas  
A ces jeux du génie , à ces nobles combats.  
Ton exemple , tes foins , ton amitié fidelle ,  
De mes faibles talens ont nourri l'étincelle.  
Ah ! si dans ces momens où mon cœur enivré  
Par l'orgueil poétique est peut-être égaré ,  
Rempli d'un avenir que mon ardeur devance ,  
J'embrassais les erreurs de la douce espérance ,  
Te dirai-je les vœux que formerait ce cœur ?  
Tout combattant aspire au titre de vainqueur :  
Et moi j'ose prétendre un plus cher avantage.  
Qu'entre nous , s'il se peut , la palme se partage ;  
Que chacun de nous deux puisse en un si beau jour  
Des lauriers d'un ami se couvrir à son tour !  
Que ce double triomphe aurait pour moi de charmes !  
Et qu'il me ferait doux , en confondant nos larmes ,  
De voir à mes plaisirs ton cœur associé ,  
Et de sentir la gloire au sein de l'amitié !



---

DISCOURS SECOND.

---

LES TALENS.

*Pièce couronnée à l'Académie française en 1771.*

**V**ous, après la vertu, le plus beau don des cieux,  
Que le monde naissant compta parmi ses dieux,  
Talens, que votre empire est noble & légitime!  
Besoins d'une âme pure & d'un esprit sublime,  
Vous promettez la gloire & créez les plaisirs.  
L'homme doit à vous seuls ses plus heureux loisirs;  
Vous occupez ses sens, son cœur & ses organes.  
Dans l'antique Elifée on nous a peint les mânes  
De vos attraits encore ainsi que nous épris,  
S'amusant à des jeux & disputant des prix.  
Tant vous savez accroître & charmer l'existence!

Un roi dont le génie a fondé la puissance,  
Au milieu des périls à ses yeux présentés,  
Parmi les grands projets dans son âme enfantés,  
Au palais de Potzdam, à la cour, à l'armée  
Sait réserver une heure où sa main défarmée  
Touche cet instrument, qui semblable à la voix,  
Rendit Blavet célèbre en parlant sous ses doigts.  
On se lasse de tout, la gloire même accable;

174 DISCOURS SECONDE.

On quitte la grandeur pour un talent aimable.  
L'ambition tourmente, & l'on préfère alors  
La seule volupté qui n'ait point de remords.

Arts dont l'impression nous est toujours si chère,  
Vous ne nous offrez point un bonheur solitaire ;  
Il s'étend, se partage, il croît autour de nous :  
Les plaisirs partagés sont aussi les plus doux.  
De la société par vous seuls embellie,  
Vous écarterez l'ennui, ce poison de la vie.  
Qui possède un talent, peut promettre un bienfait.  
L'amour qui foumet tout, & que rien ne foumet,  
Ce premier des penchans, ce sentiment suprême,  
Qui semblerait sur-tout se suffire à lui-même,  
Par les talens encor s'allume & se nourrit ;  
Le cœur nous rend plus chers les trésors de l'esprit :  
De la tendresse alors l'illusion s'augmente.  
Celui qui le premier auprès de son amante  
Sut moduler des airs dans le creux d'un roseau,  
Fit connaître à l'amour un sentiment nouveau.

Auprès d'un clavecin, voyez la jeune Hortense,  
Au sortir d'un couvent, prison de son enfance,  
Sous les yeux d'une mère essayer les talens  
Que l'art doit ajouter à ses attraits naissans.  
Voyez la préluder, voyez ses mains agiles  
Courir légèrement sur les touches mobiles.  
Lindor à ses côtés, enchanté de la voir,  
Lindor qu'elle a choisi, sans même le savoir,  
Tout troublé du plaisir de chanter avec elle,

Soutient d'une voix tendre une voix qui chancelle,  
 S'anime au mot d'amour, que d'un regard baissé  
 Hortense encor timide, à peine a prononcé.  
 Leurs yeux brillans d'un feu qu'en secret ils éprouvent,  
 N'osant trop se chercher, cependant se retrouvent.  
 Autour d'elle on sourit de ce tendre embarras;  
 Son trouble, ses erreurs augmentent ses appas;  
 Son cœur s'ouvre au pouvoir de la douce harmonie;  
 L'art de plaire s'accroît des dons de Polymnie.  
 Ainsi formant nos goûts, épurant nos désirs,  
 La sensibilité préside à nos plaisirs.

O vous! peuples polis, ces plaisirs font les vôtres.  
 A la honte de l'homme, il en exista d'autres  
 Que fouillaient le scandale, & l'horreur & la mort.  
 Rome avide de sang, cruelle sans remord,  
 Fit du crime un spectacle, & du meurtre une fête.  
 Dans ces jeux qui du monde étalaient la conquête,  
 On s'efforçait au gré de ce peuple tyran,  
 D'expirer avec grace & de plaire en mourant.  
 Sur des tréteaux impurs appelant la licence,  
 La Pantomime obscène effrayait l'innocence.  
 Il fallait que Caton s'éloignant de ces jeux,  
 Dispensât les Romains de rougir sous ses yeux.  
 Ici l'humanité, sur la scène annoblie,  
 Vient apporter des pleurs en tribut au génie;  
 Et l'aimable pitié, sans amollir nos cœurs,  
 En nous attendrissant, fait nous rendre meilleurs.  
 La vertu dans nos jeux n'est jamais dégradée.

Si le sang de Thérèse ou celui d'Amedée

176 DISCOURS SECOND.

Vient donner des soutiens au trône des Français,  
Versailles voit alors s'élever ce Palais (\*)  
Qui présente à nos yeux dans ses formes brillantes,  
Le luxe des talens & leurs pompes savantes.  
Vois ces lieux, ô Racine! à Melpomène ouverts,  
Ce temple digne d'elle & digne de tes vers;  
Il t'appelle, il t'attend. Toi, Rameau, prends ta lyre;  
Fais entendre ces airs que Thersicore admire.  
Descendez de l'Olympe, augustes demi-Dieux,  
Sur ce peuple enchanté régnerez encor tous deux.  
Que tous les arts rivaux s'épuisent en miracles:  
Ce sont les grands talens qui font les grands spectacles.  
France! tels sont les arts par ton goût consacrés.  
De nos cœurs, de nos sens souverains adorés,  
Ces arts de tes succès embellissent l'histoire,  
Et leur règne toujours est celui de la gloire.

Vous qui les cultivez, à qui j'offre mes vers,  
Vous qui faites briller sur ce faible univers  
Le jour de la raison, les rayons du génie,  
Vous qui nous soumettez aux loix de l'harmonie,  
Le charme des talens sur vos jours répandu,  
Ce charme incorruptible à vous seuls est connu:  
Il est dans votre cœur, ainsi qu'en vos ouvrages;  
Il est indépendant des succès, des suffrages.  
Et peut-être en effet quand vous veillez pour nous,  
Vos veilles, vos travaux sont vos prix les plus doux.  
Le génie est heureux de sa propre richesse.

(\*) La salle de spectacle de Versailles.

Emporté vers la gloire, & plein de son ivresse,<sup>1</sup>  
Le jeune homme s'est dit dans le fond de son cœur :  
J'entrerais dans la lice, & je serai vainqueur.  
Il semble devant lui renversant la barrière,  
De son premier regard dévorer la carrière.  
Les écueils sont en foule au-devant de ses pas ;  
Il lutte, il voit enfin, après de longs combats,  
Qu'on ne parvient au but où tend son espérance,  
Qu'appuyé sur le tems & sur l'expérience.  
Plus sage, plus heureux, il tourne ses regards  
De l'amour des succès, à l'amour des beaux arts :  
Il dépend moins d'autrui, trouve plus en lui-même.  
Beaux arts, ah ! c'est pour vous qu'aujourd'hui je vous aime ;  
De mon cœur, de mes jours vous êtes les soutiens,  
Je jouis des travaux qui surpassent les miens.  
Malheur à qui s'armant d'un orgueil inflexible,  
Ferme aux talens d'autrui son oreille insensible,  
Et n'admire jamais dans son aveugle choix  
Que ses propres accords & le son de sa voix !  
Le sage retiré dans son enclos champêtre  
Peut respirer les fleurs que ses soins ont fait naître ;  
Mais il goûte des fruits plantés d'une autre main ;  
Il ne se flatte pas que les pleurs du matin,  
Les bienfaits des saisons, les dons de la nature,  
N'appartiennent qu'aux champs soumis à sa culture.  
Que dis-je ? est-il possible, alors que dans son cœur  
On porte des talens le germe créateur,  
De n'en pas respecter le caractère auguste ?  
A-t-on, lorsqu'on est grand, la force d'être injuste ?

J'ai vu (puissent mes vers aux siècles avenir  
 D'un exemple si beau tracer le souvenir!)  
 J'ai vu le chantre heureux que Melpomène inspire,  
 Qu'ont immortalisé les larmes de Zaïre,  
 Au seul nom de Racine, attendri, transporté,  
 De son rare génie adorer la beauté,  
 L'adorer en pleurant, peindre avec complaisance  
 Sa facile richesse, & sa douce élégance;  
 Lui-même en répéter les vers les plus touchans,  
 Et des tons du Poète animer ses accens.  
 Je croyais voir Linus chantant les vers d'Orphée.  
 Mais au son de sa voix par degré étouffée,  
 Succédait un silence immobile & rêveur;  
 Rappellé tout-à-coup à sa propre grandeur,  
 Interrogeant son âme & pesant les suffrages,  
 Il semblait assister au jugement des âges;  
 Tout entier à lui-même, il semblait revenir  
 Pour attendre de loin l'arrêt de l'avenir;  
 Et soudain, loin d'en croire un orgueil légitime,  
 Emporté malgré lui par un élan sublime,  
 Oubliant tous ses droits pour ceux de son rival,  
 „ Grand homme, disait-il, non, tu n'as point d'égal.  
 O toi! qui lui rendais ce généreux hommage,  
 Puisse ce noble aveu, répété d'âge en âge,  
 Lorsque des nations vous ferez l'entretien,  
 Commencer ton éloge & couronner le sien!

Ainsi le vrai talent, séparé du vulgaire,  
 Des arts environné, brillant de leur lumière,  
 Se nourrit dans leur sein, de gloire & de vertu.

Ses plaisirs , ses penchans ne sont point corrompus ;  
Il goûte en ses travaux d'innocentes délices ;  
Loin de lui des méchans il voit les injustices.  
Le mortel attendri , qui charmé des beaux jours ,  
Sous l'arbre du printems va chanter ses amours ,  
N'entend point dans l'extase où son âme s'arrête ,  
Les oiseaux ravisseurs croasser sur sa tête.  
A l'étude attaché , rien ne peut vous ravir  
Le bonheur de penser , le bonheur de sentir.  
Il est une hauteur où n'atteint point l'envie :  
En horreur aux humains , l'insolente harpie  
Ne va point profaner d'un vol injurieux ,  
Les banquets de l'Olympe où sont assis les Dieux.





---

DISCOURS TROISIÈME.

---

CONSEILS  
A UN JEUNE POÈTE.

*Pièce couronnée à l'Académie française en 1775.*

---

QUI, la gloire t'appelle, & ce n'est pas en vain ;  
Oui, sur ton front naissant, marqué d'un sçeau divin,  
Le ciel mit un rameau de ce laurier fertile,  
Qui reverdit encore au tombeau de Virgile.  
Viens, Apollon t'appelle au Parnasse français.  
Mais de nombreux écueils en défendent l'accès ;  
Les rangs y font ferrés ; il faut fendre la presse.  
Un peuple de rivaux & l'assiège & le presse.  
Tu fais, lorsqu'autrefois le héros des Troyens  
Allait chercher son père aux champs Elysiens,  
Quels monstres effrayans, réels ou fantastiques,  
Du Ténare à ses yeux assiégeaient les portiques.  
Rappelle ce tableau. Le poète en ses vers  
A peint notre Parnasse en peignant les enfers.  
Malgré tant d'ennemis placés à la barrière,  
Tu franchiras le seuil sans assoupir Cerbère ;  
Mais fuis dès lors en paix la route du talent.  
Tranquile citoyen d'un état turbulent,

Sauve-toi des travers que ce siècle accumule ;  
Fuis des divers partis la guerre ridicule.  
Ris tout bas , si tu veux , des querelles du tems ,  
Mais n'inscris point ton nom parmi les combattans.  
Chacun a son enseigne ainsi que sa doctrine.  
Ici l'on a proscriit Des - préaux & Racine ,  
Le goût est le tyran du génie & des arts.  
D'une muse nouvelle on suit les étendarts ,  
Et le drame bourgeois , nommé le *Drame honnête* ,  
Va de notre théâtre achever la conquête ,  
Détrôner Melpomène & régner dans Paris.

„ Ecoutez-moi , fuivez le chemin que j'ai pris. „  
( Vient vous dire un auteur qui ferait à la mode )

„ Voulez-vous réussir ? adoptez ma méthode.  
„ Soyez homme du monde avant d'être écrivain ;  
„ Célébrez les soupers , les boudoirs & le vin ;  
„ Du nom de quelque belle ornez toujours vos pièces ;  
„ ConteZ vos rendez-vous , parlez de vos maîtresses ,  
„ Et quittez tous les jours , dans des vers délicats ,  
„ Eglé , Philis , Cloé qui ne le sauront pas.  
„ Les grands noms , les beaux arts , le trône & la coulisse ,  
„ Tout de votre Apollon doit subir le caprice.  
„ *Persistez* : c'est le ton des ouvrages nouveaux ,  
„ Et vous ferez *charmant* dans cinq ou six journaux.

De ces belles leçons tu feras peu d'usage.  
Mais fuis ce peuple auteur , vrai fléau de notre âge ,  
Qui du premier des arts faisant un plat métier ,  
Pense acheter un nom en vendant du papier ;  
Des lourds compilateurs la tourbe famélique ,

182 DISCOURS TROISIÈME.

Et des batards d'Young l'effaim mélancolique ;  
Ces drames qui font peur & ne font pas pleurer ,  
Ces apôtres du goût peu faits pour l'inspirer ,  
Docteurs sans mission & du haut de leurs chaires  
Préchant un siècle ingrat qui n'en profite guères ;  
Et ces codes rimés ou de jeunes Profès ,  
Enseignant l'art des vers qu'ils n'apprendront jamais ,  
Attaquent tous les jours d'une ardeur non commune  
Vingt réputations sans pouvoir s'en faire une ;  
Recueils de toute espèce , anecdotes , bons mots ,  
Esprits des grands auteurs rédigés par des fots ,  
Ces almanachs du Pinde où la presse indignée  
Entasse en gémissant tous les vers de l'année ;  
Enfin ce long amas d'ouvrages renommés ,  
D'écrits à grande marge , avec pompe imprimés ,  
Qui portés par la gloire au-delà du tropique ,  
Vont charmer tous les ans les colons d'Amérique.

„ Je me tairai , dis-tu ; mais pour fuir le danger  
„ Me faut-il donc à tous demeurer étranger ,  
„ En aimant mes rivaux éviter mes confrères ,  
„ Et renfermer loin d'eux mes travaux solitaires ?  
„ Par le commerce actif des arts & des esprits  
„ La raison croît , s'étend , les talens font nourris ,  
„ Le goût est épuré , la vérité circule.

Les préjugés aussi , l'erreur , le ridicule ,  
La cabale inquiète & les faux jugemens ,  
Les lâches passions , les vains reffentimens.  
Tel est des liaisons l'ascendant ordinaire ;  
Par elles la jeunesse ou s'égare ou s'éclaire.

Choisis donc. Souviens-toi que ce choix important  
Fait le fort de la vie & celui du talent.  
Interroge ton âme & crois la renommée.  
Tous ceux de qui la voix par les muses formée  
Sait, d'après leurs leçons, donner à tout moment  
Un plaisir à l'oreille, à l'âme un sentiment ;  
Qui chantent la nature & qu'elle-même inspire ;  
Ceux qui des vérités ont étendu l'empire ,  
Qui portent dans nos cœurs si doucement émus ,  
Le charme des beaux arts & celui des vertus ,  
Ceux qui défendant l'homme & ses droits qu'on outrage ,  
Des traits de l'éloquence ont armé leur courage ;  
Ce sont là tes amis, si tu fais les chercher :  
Sous leurs sévères yeux hâte-toi de marcher.  
Que leur maturité guide ta jeune audace.  
Qui les aime & les suit peut monter à leur place.

» Mais, dis-tu, que de tems, que d'étude & de soin  
» Pour plaire à des esprits dont je me sens si loin ;  
» Que cette récompense est pénible & lointaine !

Je t'entends. La jeunesse & confiante & vaine ,  
A ses premiers essais sourit avec plaisir ,  
Et cet âge toujours est pressé de jouir.  
Tout sert à l'égarer, l'orgueil & la paresse ,  
Et d'un ami flatteur l'indulgence traitresse.  
On croit avoir tout fait: ainsi plus d'un talent  
Jette de vains éclairs & s'éteint en naissant.  
Ah ! pour en ranimer les faibles étincelles ,  
Pour changer les lucurs en clartés immortelles ,

184 DISCOURS TROISIÈME.

Que faut-il ? des amis sages & rigoureux.  
Ton génie excité s'aggrandira près d'eux.  
Ils ne laisseront pas obscurcir la lumière,  
Et leurs vastes regards étendront sa carrière.  
On s'arrête souvent après quelques efforts ;  
Mais de l'art mieux que toi connaissant les trésors,  
Que leur jugement sûr t'en montre les ressources,  
Et dans toi du génie interroge les sources.  
Quand ils verront tes pas affaiblis & lassés,  
Que leur voix t'encourage & te crie, *avancez* ;  
Et d'un dernier effort que la fortune avoue,  
Va tourner près du but sans y briser ta roue.

Des bords du Sénégal le sauvage habitant,  
Que le ciel n'a pas fait pour un travail constant,  
Saisit quelques grains d'or dans des sables mobiles,  
Content de remporter ces dépouilles faciles ;  
Il y borne sa vue, il ne soupçonne pas  
Les richesses du sol qu'il foule sous ses pas.  
Mais plus industrieux les enfans de l'Europe  
Surprennent les métaux sous leur brute enveloppe,  
Dans son cours tortueux suivent l'or qui les fuit,  
Fouillent la veine errante au moment qu'elle luit,  
Ne l'abandonnent pas, & leur main obstinée  
La redemande encore à la terre indignée,  
L'en arrache, & triomphe, & rend à l'univers  
Ces trésors ignorés que gardaient les enfers.

C'est ainsi que la force à la constance unie  
Jusqu'en ses profondeurs va fonder le génie,

Et lui-même jamais n'enfanta qu'à ce prix  
Ces prodiges frappans dont le monde est épris.

Je fais que par un art plus court & plus facile,  
Tu pourras, négligeant & ta muse & ton stile,  
T'affûrer quelque tems de stériles honneurs,  
Des Lecteurs en Province, à Paris des Prôneurs,  
Et d'ouvrages oiseux se succédant fans cesse,  
Fatiguer le burin, le public & la presse.  
Tu le peux, j'y consens : mais quel sera ton sort ?  
Avec les connaisseurs le tems toujours d'accord,  
Qui seul au mauvais goût n'a jamais fait de grace,  
Le tems, s'il est ainsi, marquera-t-il ta place  
Parmi les Ecrivains censurés & relus ?  
Partout le petit nombre est celui des élus,  
Celui des bons esprits qui jaloux de bien faire  
Ont soumis leur travail à l'amitié sévère,  
Et voulu qu'en tout tems son austère coup d'œil  
Tourmentât la paresse & corrigeât l'orgueil.  
La médiocrité trop souvent est fertile.  
Tel qui bien moins fécond, plus soigné, plus docile,  
Eût pu se distinguer des vulgaires esprits,  
Etouffa son talent dans ses nombreux écrits.  
Il brigua la louange & n'obtint pas la gloire.  
Veux-tu que le Parnasse adopte ta mémoire ?  
Crains au premier succès, accueilli, caressé,  
Par la voix des flatteurs nonchalamment bercé,  
Au murmure indulgent des louanges trompeuses,  
De goûter du repos les douceurs dangereuses.  
Oppose à tes rivaux un travail assidu,

186 DISCOURS TROISIÈME.

Et songe encor à vaincre après avoir vaincu.  
Ainsi croit & s'étend le talent qu'on renomme,  
Et la soif des succès est l'instinct du grand homme.

Mais c'est peu que du Pinde ouvrant tous les sentiers,  
Et préparant pour toi des moissons de lauriers,  
Des guides respectés dirigent ton courage;  
C'est peu que de ta force ils t'enseignent l'usage;  
Ils nourriront dans toi ces nobles sentimens  
Qui relèvent l'éclat & le prix des talens.  
Oui, quoiqu'en tous les tems l'injurieuse envie  
Se plaise à raconter les fautes du génie,  
Crois qu'il est rare au moins que d'illustres esprits  
Soient vils dans leur conduite & grands dans leurs écrits.  
Il est une fierté par la gloire inspirée,  
Par l'amour du devoir noblement épurée,  
Orgueil des cœurs bien nés, qui distingue à nos yeux  
Et le grand écrivain & l'artiste fameux.  
Vois des arts en nos jours les plus brillans modèles,  
A l'honneur, au bon goût également fidèles,  
Repoussant à la fois & le vice & l'ennui,  
Et méritant la gloire & l'aimant dans autrui;  
Offrant à l'amitié de nobles sacrifices,  
Exemples d'un pays dont ils font les délices,  
Laisant mourir loin d'eux les libelles impurs,  
Fabriqués par la haine en ses antres obscurs.  
Ainsi tandis qu'un chêne, honneur d'un beau rivage,  
Rassemble les pasteurs sous son auguste ombrage,  
Sur le bord d'un marais, dans le creux d'un vallon,  
Sifflent de vils roseaux battus par l'aquilon.

*CONSEILS A UN JEUNE POETE.* 187

Cl\*\*\*. de sa province arrive, un Drame en poche,  
Il croit trouver la gloire en descendant du coche;  
Mais le public sur lui prend d'abord un travers,  
Et l'on est convenu de bailler à ses vers.  
Le sénat des foyers poliment lui refuse  
L'honneur d'être sifflé que demandait sa muse.  
Un ami lui dirait qu'on le sert malgré lui,  
Qu'on lui fauve la honte en nous sauvant l'ennui.  
Mais des fots compagnons caressant sa démence,  
L'enflent d'un vain courroux accru par l'impuissance.  
Vous l'allez voir, livrant de risibles combats,  
Nous demander raison des succès qu'il n'a pas,  
Du bonnet de pédant coëffer son ignorance,  
Et s'unir à Fréron pour régenter la France.  
L'opprobre est le seul fruit de ces plattes fureurs.  
Le talent est vengé de ses vils détracteurs,  
Le vautour ne meurt point dans leurs âmes impies;  
Ils tournent en hurlant sous le fouet des furies.

Jamais l'élève heureux des Vernets, des Vanloos,  
N'alla de Raphaël diffamer les pinceaux,  
Et n'insulta dans Rome, en son caprice étrange,  
Les chef-d'œuvres éclos des mains de Michel-Ange.  
De qui hait les talents, j'augure toujours mal,  
Jamais leur détracteur ne devient leur rival.  
Muses, vous repoussez le sacrilège impie  
Dont la main viola les autels du génie!

Tu vivras éloigné de ces lâches fureurs.  
Le temple des beaux arts est l'asyle des mœurs.



Dans ce séjour sacré la France voit paraître  
 D'illustres citoyens , des grands dignes de l'être.  
 Laisse quelques esprits tristement prévenus ,  
 Penser , dès qu'on est grand , que l'on n'est rien de plus.  
 A la ville , à la cour , des mortels respectables  
 Ont joint l'esprit du monde au goût des arts aimables.  
 Le talent se polit dans leur société,  
 Acquiert plus d'agrément & plus d'urbanité,  
 Ce tact heureux & fin , ce ton , cet art de plaire,  
 Aux mœurs comme à l'esprit parure nécessaire.  
 La-Feuillade & Vendôme & Chaulieu vieillissant  
 Présidaient aux essais de Voltaire naissant.  
 Le héros de Dénain , l'enfant de la victoire ,  
 Aimait à le couvrir des rayons de sa gloire.  
 Il goûtait leurs leçons , & ces maîtres choisis  
 Le formaient au bon goût du siècle de Louis.  
 Il est , il est encor d'autres parfaits modèles  
 Du jugement exquis , des graces naturelles.  
 Attire leurs regards sur tes heureux essais ;  
 Mérite enfin qu'un jour honorant tes succès ,  
 Te donnant pour leçon leurs exemples à suivre,  
 Nivernais & Beauveau t'enseignent l'art de vivre.  
 C'est peu de posséder ; il faut savoir jouir :  
 Il faut goûter en paix ce qu'on fut obtenir.  
 Aux palmes d'Hélicon il est beau de prétendre ;  
 Des mains de l'amitié qu'il est doux de les prendre !  
 Pour moi , je puis encor , témoin de tes honneurs ,  
 Je puis à ta couronne attacher quelques fleurs.  
 Apollon a reçu tes premiers sacrifices ;  
 Ce Dieu , de mon printems a reçu les prémices.

Cet amour des beaux arts est souvent séducteur.  
Ils ne m'ont point trompé, puis qu'ils font mon bonheur.  
Ils enchantent mes jours, & leur riant cortège  
Ecarte les soucis dont l'effaim nous assiège.  
Je me fauve en leurs bras, j'y trouve le repos.  
Le vieillard au front chauve, à l'inflexible faux,  
De nous à chaque instant ravit quelque partie ;  
Il moissonne en courant les fleurs de notre vie.  
L'esprit jouit encor quand les sens sont flétris :  
C'est le dernier soutien de nos derniers débris.  
Un jour mon œil éteint sous les voiles de l'âge,  
Ne verra la beauté qu'à travers un nuage.  
Les parfums du printemps, son éclat, ses couleurs,  
Pour mes sens émouffés auront moins de douceurs,  
Et des airs de Grétry l'aimable mélodie  
Frappera faiblement mon oreille engourdie.  
Alors toujours sensible aux charmes des neufs sœurs,  
Puisse-je encore goûter leurs dons consolateurs,  
Rassembler avec joie autour de ma vieillesse  
Ces écrivains chéris qu'adora ma jeunesse,  
Relire & dévorer ces ouvrages charmans,  
De la raison, de l'âme immortels alimens,  
Me rechauffer encor de leur flamme divine,  
Et retrouver mon cœur dans les vers de Racine !





DISCOURS QUATRIÈME.



A SA MAJESTÉ LOUIS XVI.

*Sur l'Édit du 31 Mai 1774.*



**T**EL s'annonçait au monde heureux sous ses auspices,  
Ce Titus, des humains l'amour & les délices,  
Quand il pleurait un jour vainement écoulé,  
Un jour que ses bienfaits n'avaient pas signalé.  
Ainsi le Grand-Henri, l'idôle de la France,  
Déploya dans Rouen sa loyale éloquence,  
L'éloquence du cœur, du trône & des vertus.  
Prince qui rends l'espoir aux peuples abbattus,  
O Roi sage à vingt ans ! il est beau qu'à cet âge  
Ton âme t'ait dicté ce sublime langage,  
Qu'au vainqueur de la Ligue apprirent autrefois  
Le tems & le malheur, les seuls maîtres des rois.  
Comme lui tu nous dis : „ Reprenez l'espérance,  
„ Ma vie est dévouée au bonheur de la France.  
„ Elle attend tout de moi ; je veux tout lui donner.  
„ Ah ! si de longs revers qu'on n'a pu détourner,  
„ Ont tari les canaux des publiques richesses ;  
„ S'il faut sacrifier pour remplir mes promesses,  
„ Ces pompes de ma cour, ce luxe, cet éclat,  
„ Qu'autorise en un roi la grandeur de l'état,

- » O mon peuple! pour vous tout me fera facile.
- » Au trône des Bourbons le faite est inutile.
- » Peuple, à vos intérêts je soumettrai les miens,
- » Et les besoins du trône à ceux des citoyens.
- » Si mes soins vigilans vous font des jours propices,
- » Je serai trop payé de tous mes sacrifices.
- » C'est ma première gloire & mon premier désir.
- » Français, foyez heureux : *tel est notre plaisir.*

Oui, j'en crois la promesse où ta bonté t'engage.  
Louis de nos destins a déposé le gage  
Dans cet édit sacré, monument solennel,  
Ecrit vraiment royal, & vraiment paternel,  
Qui prévient nos souhaits, qui calme nos allarmes,  
Qu'on lit avec transport, & qu'on baigne de larmes.  
A ta voix, ô Louis! le peuple a répondu.  
De ce qu'on fait pour lui rien n'est jamais perdu.  
Tu le connais ce peuple & sensible & docile,  
Et son amour si prompt & sa douceur facile ;  
Peuple, qui de son prince adorateur charmé,  
Le conjure à genoux de vouloir être aimé.  
Tu le feras, tu l'es, monarque aimable & juste,  
D'un état affaibli réparateur auguste.  
Tous les yeux, tous les cœurs se sont tournés vers toi.  
Le pauvre consolé tend les bras à son roi.  
Du bonheur qu'il espère il embrasse l'image,  
Et déjà de ton règne adore le présage :  
Sans doute son espoir ne fera pas trompé.  
De tes devoirs nouveaux profondément frappé,  
Tu montras de ton rang une frayeur modeste.

192 DISCOURS QUATRIEME.

C'est cet heureux effroi , c'est lui que j'en atteste ;  
C'est le garant des biens que nous allons goûter.  
Qui craint le poids d'un sceptre est fait pour le porter.  
Mais pourquoi craindre tant le trône & ta jeunesse ?  
Dans les jours de discorde , où le roi , la noblesse ,  
Les barons , les vassaux , divisés tous entre eux ,  
Cherchant tous à se nuire , étaient tous malheureux ,  
L'art de régner , parmi tant d'intérêts contraires ,  
Semblait un composé de ténébreux mystères ;  
Un art triste & profond d'intrigues , de complots ,  
Indigne des vrais rois , indigne des héros ;  
L'art d'être tour-à-tour ou faux ou tyrannique ,  
Qu'en vain Machiavel appella politique.  
Mais aujourd'hui qu'enfin du maître & des sujets  
Le plus étroit lien unit les intérêts ,  
Nos heureux Souverains sûrs de l'obéissance ,  
N'ont rien à redouter que leur propre puissance ;  
Et s'ils ont des vertus , ils ont les vrais talens :  
Quiconque est juste & bon , peut régner à vingt ans.  
La science des rois est toute dans ton âme ;  
La vérité t'éclaire & la gloire t'enflamme ;  
Dans ton cœur bienfaisant tes devoirs sont tracés :  
Tu chéris tes sujets : c'est en savoir assez.  
De l'état dans tes mains la fortune affermie  
Aura pour fondement l'ordre & l'économie.  
Ta sage vigilance & ton activité ,  
Et l'amour du travail , base de l'équité ,  
Repoussent loin de toi le mensonge , la brigue ,  
Et vont déshonorer le talent de l'intrigue.  
Le vice rougira sous un roi vertueux ,

Et

Et le luxe, insolent fera vil à tes yeux.  
Puisse long-tems encor pour nous se reproduire  
L'éclat du jour nouveau qui luit sur cet empire!  
Je ne t'offrirai point pour prix de tes efforts,  
Les chansons des neuf sœurs & leurs savans accords.  
Apollon quelquefois prostitua sa lyre.  
Cet hommage si beau quand l'équité l'inspire,  
Fut souvent, je l'avoue, un tribut mendié,  
Vendu par la bassesse & par l'orgueil payé.  
Honorons la vertu sans flatter la puissance.  
Il est pour toi sans doute une autre récompense ;  
L'amour de tes sujets, l'aspect de leur bonheur,  
Les regards d'une épouse, & la voix de ton cœur.





DISCOURS CINQUIÈME.



SUR LES PRÉJUGÉS

ET LES INJUSTICES LITTÉRAIRES (\*).



**A**U Parnasse, Arifton, les rangs font disputés ;  
Au tribunal du tems les titres font portés.  
En vain les passions, les préjugés, la haine  
Agitent à l'envi sa balance incertaine.  
Sur ses pas lentement marche la vérité :  
A travers un nuage avec peine écarté  
Elle arrive, elle règne, & sa main sûre & libre  
Raffermit la balance, en fixe l'équilibre ;  
Et vengeant le grand homme après tant de combats,  
Ecrit sur son tombeau l'arrêt qu'il n'entend pas.

Oui, telle est des humains la bizarre injustice.  
Ainsi que les préfens d'une main bienfaitrice  
Souvent blessent l'orgueil qui murmure tout bas,  
Les plaisirs de l'esprit font aussi des ingrats.  
On résiste à la voix de son âme attendrie ;  
Même en versant des pleurs on insulte au génie.

(\*) Cette pièce dont il a paru quelques fragmens dans le *Mer-  
cure*, n'a jamais été imprimée en entier.

Le génie est un roi qui rassemble à sa cour  
L'envie & le respect & la haine & l'amour.  
Là dans l'obscurité la foule confondue,  
Abaisant loin du trône une débile vue,  
Voit quelques favoris, quelques mortels heureux,  
Tout brillans des rayons qu'il fait luire sur eux;  
Et dans les vains accès de son fougueux délire,  
Elle blasphème un Dieu qu'elle ne peut détruire.  
Ah! ne blasphémons pas ce qu'il faut adorer,  
Ne fermons point notre âme au plaisir d'admirer.  
O vous tous que la gloire appella dans son temple!  
Goûtez la paix des dieux que l'Olympe rassemble.  
Ces illustres Romains qui chantaient les Césars  
Étaient unis entre eux par l'amour des beaux arts.  
Leurs âmes s'élevaient dans ce commerce auguste.  
Le talent véritable est rarement injuste.  
Boileau, je l'avouérai, se trompa quelquefois;  
Mais aucun intérêt ne corrompit sa voix;  
Et s'il a dans Atis méconnu l'art de plaire,  
Du moins en se trompant son erreur fut sincère (\*).  
Boileau crut que Lulli qu'on a tant surpassé,  
Faisait valoir Quinault qu'on n'a point effacé;  
Il fallait que le tems vengeât l'auteur d'Armide.

(\*) Il paraît que Boileau était de bonne foi dans ses jugemens sur Quinault. Il *excelle*, écrit-il quelque part, *à faire des vers bons à être mis en chant*. Il ne sentait pas tout le mérite de ces vers qui sont en général ce qu'ils doivent être, pleins de facilité, de grace & de douceur, & toujours sans inversions. La sévérité de son caractère ne goûtait pas assez ce genre de beautés, & ne lui laissait voir que les faiblesses du style lyrique qu'il n'aimait pas, parce qu'il le comparait sans cesse au style tragique de Racine, qui est le comble de la perfection.



196 DISCOURS CINQUIÈME.

Ce juge des talens en sa faveur décide ;  
Chaque jour à sa gloire il paraît ajouter.  
Aux dépens du poëte on n'entend plus vanter  
Ces accords languissans , cette faible harmonie ,  
Que rechauffa Quinault du feu de son génie.

Pardonnons à Boileau dont la févère humeur  
Du lyrique Amphion goûta peu la douceur ,  
Mais qui vantait Racine & célébrait Molière ,  
Tandis que Sévigné , tandis que Déshoulière ,  
Nevers , Saint-Evremont, oracles de leur tems ,  
Dont notre siècle encor chérit les agrémens ,  
Pour Corneille éclipsé signalant leur manie ,  
A côté d'Attila plaçaient Iphigénie.  
Soit qu'il faille penser que tant de beaux esprits  
D'une fausse grandeur fussent encore épris ,  
Et que dans tous les arts le goût de la nature  
Exerce une puissance aussi lente que sûre ;  
Soit plutôt qu'on préfère avec malignité  
Un athlète affaibli qui n'est plus redouté ,  
Ses triomphes passés & son antique gloire ,  
A l'heureux aspirant guidé par la victoire ,  
Qui présentant son front à des lauriers nouveaux ,  
De son règne naissant menace ses rivaux ;  
Soit qu'enfin le mortel qui, forçant la barrière ,  
Le premier de son art à couru la carrière ,  
Laisse de sa grandeur un profond souvenir  
Que les âges suivans semblent entretenir ,  
Et jouisse en tous tems de cet honneur suprême  
De nous avoir appris à le vaincre lui-même.

*SUR LES PRÉJUGÉS LITTÉRAIRES. 197*

De Vifé , Subligni , ces absurdes censeurs ,  
Moins absurdes pourtant que leurs vils successeurs ,  
Infolens par état & fots par privilège ,  
Que le mépris public & punit & protège ;  
Ces oiseaux de la nuit par leurs cris odieux  
Voulaient troubler les chants du cigne harmonieux.  
Des grands , qui protecteurs du bel esprit vulgaire ,  
Mais jaloux des talens que le public révère ,  
S'indignent en secret dans leur prévention  
Qu'il existe une gloire au-dessus de leur nom ,  
Du poète applaudi méditaient la ruine ;  
A table avec Pradon ils outrageaient Racine.  
Le tems la couronné : je fais que dans nos jours ,  
De ces critiques vains répétant les discours ,  
Quelques déclamateurs dont la muse bouffie  
A tout pris de Corneille excepté son génie ,  
Rabaissent à ses pieds le poète enchanteur  
Qui fut charmer l'oreille en subjuguant le cœur.  
Hélas ! malheur à moi , si ma voix sacrilège  
Violait des grands noms l'auguste privilège ,  
Si j'osais attenter à la gloire , aux talens !  
Corneille ! de tes vers les traits étincelans ,  
Ces rayons qui des arts ont annoncé l'aurore ,  
Et dont l'éclat sur nous se réfléchit encore ,  
Ton vol qui nous étonne & qui t'ouvre les cieus ,  
Tes rapides éclairs qui font baisser les yeux ,  
Sous tes robustes mains notre langue affermie ,  
Sous tes mâles pinceaux la nature aggrandie ,  
Voilà tes droits. Corneille ! ils font sacrés pour moi.  
Mais sans te ressembler , sans rien prendre de toi ,

198 DISCOURS CINQUIÈME.

Si ton rival plus cher à notre âme asservie  
Sut joindre au sentiment la touchante harmonie ,  
S'élever & descendre , & ne tomber jamais ,  
Des tendres passions surprendre les secrets ,  
Enfin si pour ouvrir la source de nos larmes ,  
L'éloquence & l'amour lui prêtent tous leurs charmes ;  
Peut-être la beauté d'un style toujours pur ,  
Ce sublime avoué par le goût le plus sûr ,  
Epouvante [\*] encor plus la faiblesse & l'envie ,  
Que ta muse inégale autant qu'elle est hardie.

(\*) C'est une chose remarquable, que la mauvaise foi des critiques, qui se déchaînèrent avec une fureur si absurde contre l'éloge de Racine & contre les notes qui suivaient cet éloge. Comme il est plus facile de trouver des autorités que des raisons, on voulait s'appuyer de l'opinion de Boileau, & l'on citait ce vers si connu.

Surpasser Euripide & balancer Corneille.

Mais on voulait oublier ce que tout le monde fait, que Boileau avait d'abord fait ce vers autrement & qu'il avait mis

Balancer Euripide & surpasser Corneille.

Il n'y a qu'à lire le commentaire de Brossette, de ce Brossette qui avait vécu avec Boileau, & qui était le confident de toutes ses pensées. " Il ne changea ce vers, dit-il, que pour ne point  
,, irriter les partisans trop outrés de Corneille. *Je ne serai point*  
,, *fâché*, disait Despréaux, *que dans la suite du tems quelque cri-*  
,, *tique se donne la licence de rétablir mon vers de la manière que je*  
,, *l'avais fait.* „ Veut-on savoir d'ailleurs ce qu'il pensait de Corneille, & de la préférence que l'on pourrait un jour donner à Racine ? Voyez ce passage de ses réflexions critiques, où il prouve, *que la postérité seule met le véritable prix aux ouvrages.* Il cite d'abord l'exemple de Balzac dont la réputation était déjà fort diminuée, & il ajoute " mais pour chercher un exemple encore plus  
,, illustre que celui de Balzac, Corneille est celui de tous nos  
,, poètes qui a fait le plus d'éclat en notre tems, & on ne croyait  
,, pas qu'il pût jamais y avoir en France un poète digne de lui

*SUR LES PRÉJUGÉS LITTÉRAIRES. 199*

On espère être un jour au rang de tes rivaux ,  
Lorsqu'on te voit si grand avec tant de défauts.  
Ces défauts qui n'ont pas obscurci ta mémoire ,  
Rassurent en secret ceux qu'effrayait ta gloire.  
Mais la perfection qu'on ne peut égaler  
Désespère toujours , sans jamais consoler.  
Horace le disait : on craint ce qu'on admire.  
Du mérite vivant on repousse l'empire ,  
Et son règne commence au moment du trépas.  
Sous la tombe il est grand. Voyez par quels combats

» être égalé. Il n'y en a point en effet qui ait eu plus d'élévation  
» de génie, ni qui ait plus composé. Tout son mérite pourtant, à  
» l'heure qu'il est, ayant été mis par le tems comme dans un  
» creuset, se réduit à huit ou neuf pièces de théâtre, qu'on ad-  
» mire, & qui sont, s'il faut ainsi parler, comme le midi de sa  
» poésie, dont l'Orient & l'Occident n'ont rien valu. Encore  
» dans ce petit nombre de bonnes pièces, outre les fautes de  
» langue qui y sont assez fréquentes, on commence à s'aperce-  
» voir de beaucoup d'endroits de déclamation qu'on n'y voyait  
» point autrefois. Ainsi non seulement, on ne trouve point  
» mauvais qu'on lui compare aujourd'hui Mr. Racine; mais il  
» se trouve même quantité de gens qui le lui préfèrent. »

Pourquoi donc n'aurait-on pas aujourd'hui sur Racine & Corneille un avis que Boileau ne trouvait point mauvais, & qui même paraît avoir été le sien? J'avais dit, que les jeunes gens sur-tout étaient enthousiastes de Corneille: on a voulu trouver cette assertion ridicule. Elle est encore de Despréaux. Corneille n'a point songé, dit-il, dans ces réflexions déjà citées, à émouvoir la pitié & la terreur; mais à exciter dans l'âme des spectateurs, par la sublimité des pensées & par la beauté des sentimens, une certaine admiration, dont plusieurs personnes & les *jeunes gens sur-tout*, s'accoutument souvent beaucoup mieux que des véritables tragiques.

On peut observer que ce peu de lignes contient en substance tout ce qui a été développé dans les notes sur l'éloge de Racine, & ce qui a paru si révoltant à un certain parti. On peut sans doute combattre ces opinions, quoiqu'elles soient de Boileau; mais il faut avoir perdu toute pudeur pour citer contre moi l'avis de Boileau qui est mon avis.

## 200 DISCOURS CINQUIÈME.

De l'auteur de Mérope on disputa la place.  
 Il a payé bien cher le trône du Parnasse.  
 Pour l'en faire tomber en dépit d'Apollon,  
 On s'efforça vingt-ans d'y placer Crébillon.  
 Tout grand talent, dit-on, veut être despotique.  
 Ah! loin d'un cœur bien né l'indigne politique,  
 Qui, fervile & cruelle en sa timidité,  
 Aux préjugés jaloux immole l'équité.  
 Non, il n'en est aucun qu'il ne faille détruire.  
 Je voudrais tout penser & j'oserais tout dire.  
 Vous ne m'imposez point critiques imposteurs,  
 D'un célèbre lyrique ardens adulateurs.  
 Je le dis malgré vous, & veux qu'on le publie,  
 Ce nom [\*] de *Grand Rousseau* fut donné par l'envie.  
 Le grand homme est celui dont les riches pinceaux  
 Rapprochent les objets sous des aspects nouveaux,  
 Dont la plume éloquente aux grands traits exercée,  
 Joint le charme du style au don de la pensée;  
 Qui de la vérité profond observateur,  
 De sa raison féconde enrichit son lecteur,  
 Noble & doux à la fois, grand sans chercher à l'être;  
 C'est le chantre romain qui des cœurs toujours maître,  
 Retraçant de l'amour le charme & les malheurs,  
 Au bûcher de Didon nous traîne tout en pleurs.  
 Le grand homme est celui qui sûr du même empire,  
 Porte au fond de nos cœurs les douleurs de Zaïre.

(\*) Observez que ces mêmes auteurs qui disent toujours le *Grand Rousseau*, traitent de *bel esprit* l'auteur de Zaïre, d'Alzire, de Mahomet, de Mérope, de Brutus, de Nanine, de la Pucelle, de la Henriade, &c.

*SUR LES PRÉJUGÉS LITTÉRAIRES. 201*

Le grand homme est celui dont la sublime voix  
Dicte aux pieds de Joas la morale des rois.  
O des arts & du goût véritables arbitres !  
Nos pleurs font vos bienfaits, nos plaisirs font vos titres.  
Sans cesse votre éloge anime nos discours ;  
Toujours heureux par vous, nous vous aimons toujours :

J'admire de Rousseau la poétique ivresse,  
De ses termes choisis la pompeuse richesse.  
Je le crois en effet inspiré par les cieux,  
Quand il traduit David en vers mélodieux,  
Et de nos vieux conteurs les naïves faillies  
Dans ses cadres piquans font toujours embellies.  
Mais en vain la raison, l'esprit, le sentiment  
Dans ses meilleurs écrits cherchent un aliment.  
Il plaît à mon oreille & bien moins à mon âme,  
Et je n'appelle grand que l'auteur qui m'enflamme,  
Qui mettant sous nos yeux nos penchans, nos erreurs,  
Semble le confident des besoins de nos cœurs,  
Nous ramène vers lui par un pouvoir qu'on aime,  
Et pour nous être cher, nous parle de nous même.

Rousseau n'eut pas non plus ce funeste travers  
Qui corrompt aujourd'hui notre prose & nos vers,  
Cet orgueil des grands mots, ces fougues insensées.  
Les sévères leçons par Despréaux tracées,  
Dans les bornes du goût ne peuvent nous fixer,  
Et nous manquons le but en voulant le passer.  
Un faux enthousiasme, une bizarre audace,  
De la noble éloquence ont usurpé la place.

202 DISCOURS CINQUIÈME.

Tout cède au vain désir d'étonner le lecteur ,  
Et l'on perd le bon sens , fans trouver la chaleur.

Ah ! ce n'est pas ainsi que la voix de Voltaire  
Enchante les humains que sa morale éclaire ;  
Que le grand Montesquieu , l'interprète des loix ,  
Rend à l'humanité des titres & des droits.  
Ce style forcené , ce ton d'énergumène ,  
Est loin des demi-dieux du Tibre & de la Seine ;  
Du hardi Bossuet , du tendre Fénelon ,  
Et loin de toi sur-tout , aimable Maffillon ,  
Qui sage dans ton goût , ainsi qu'en ta doctrine ,  
Dans la chaire apportas le talent de Racine.  
Voilà les écrivains dont la douce chaleur  
N'étourdit point la tête & pénètre le cœur ;  
Et les siècles chargés du soin de leur mémoire  
Ajouteront encore aux titres de leur gloire.

Sans qu'il faille , il est vrai , porter si loin ses vœux ,  
Il est pour s'illustrer des secrets plus heureux ,  
D'infailibles moyens qu'à l'envi l'on embrasse.  
Chez les censeurs du jour , arbitres du Parnasse ,  
On porte avec respect ses timides essais ,  
On remet en leurs mains sa gloire & ses succès.  
Bientôt admis vous-même à grossir leur volume ,  
De vos admirateurs vous conduisez la plume ,  
Et vous disparaîsez aux regards des humains  
Sous l'amas des lauriers entassés par vos mains.

Pour moi , je l'avouerai , peu fait à ces manèges ,  
Je ne recherche point ces brillans privilèges.

*SUR LES PRÉJUGÉS LITTÉRAIRES. 203*

Je rencontrai F \*\* dans mes plus jeunes ans ,  
Je détestai dès-lors l'ennemi des talens.  
Il vit dans mes discours , il lut sur mon visage  
De mes profonds dédains le juste témoignage.  
On se juge sans doute , & l'on est tourmenté  
Du mépris qu'on inspire & qu'on a mérité.  
Il a depuis ce jour , avec pleine licence ,  
Signalé contre moi son absurde insolence.  
Je le vois dans la boue : irai-je l'y traîner ?  
Pour le fouler aux pieds , dois-je me détourner ?  
Me souiller d'un combat que son nom déshonore ?  
L'abreuver de sa honte & l'en couvrir encore ?  
Laiïsons lui sa baffesse & son impunité.  
Il peut toujours plus vil , toujours plus détesté ,  
Dans un lâche métier nécessaire à sa vie ,  
Se nourrir en tremblant du pain de l'infamie.

Loin de toute cabale , en ces rians déserts , [ \* ]  
J'abandonne à leur sort & ma prose & mes vers.  
Au sein de l'amitié bravant la calomnie ,  
Je cherche des succès qui punissent l'envie ,  
Et j'oppose aux fureurs de mes vils ennemis  
L'égide des talens & celle du mépris ;  
Né pour la vérité , constant à la défendre ,  
Craignant peu de la dire & bien moins de l'entendre ;  
Rendant même justice à qui ne m'en rend pas ;  
Marchant près des écueils sans détourner mes pas ;  
Trop heureux que Voltaire , éclairant mon jeune âge ,

(\*) Cette pièce fut composée à Ferney en 1767.



204 · DISCOURS CINQUIÈME, &c.

Applaudisse aux essais que sa voix encourage ;  
Heureux de présenter à d'illustres amis  
Les fruits laborieux d'un art qu'ils m'ont appris ;  
Cultivant les vertus que leur commerce inspire ;  
Goûtant cette douceur d'aimer ce que j'admire ;  
Formé par leurs leçons , guidé par leurs regards ,  
J'ouvre un cœur pur & libre aux charmes des beaux arts.



---

O D E S.

---

LE PHILOSOPHE DES ALPES.

2 7 6 3.

---

**A** la source du Rhône , au pied de ces montagnes  
Dont la cime orgueilleuse , insultant aux campagnes ,  
S'élève dans les cieux ;  
Empressé de jouir , empressé de connaître ,  
Alcidonis goûtait dans un réduit champêtre  
Des jours délicieux.

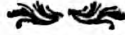
---

Dans la pompe des cours , dans le fracas des villes ,  
Les plaisirs fastueux & les grandeurs ferviles  
L'avaient trop occupé.  
A la voix de l'erreur il se laissa conduire ;  
Il avait éprouvé tout ce qui peut séduire :  
Il était détrompé.

---

Une lyre à la main , dans ces vallons paisibles ,  
„ Vous , disait il un jour , ô monts inaccessibles ,  
„ Sommets majestueux !  
„ Vous , siége des hivers , & trône des tempêtes !

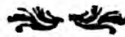
» J'aime à vous contempler , à fixer sur vos faites  
» Un œil respectueux.



» Troncs noirs & dépouillés , dont la tige robuste  
» Etale tout l'honneur d'une vieilleffe auguste ,  
» Vous entendrez mes chants.  
» Redites les , rochers , dans vos profondeurs sombres.  
» Bois épais , consacrés par l'horreur de vos ombres ,  
» Ecoutez mes accens.



» Au milieu des cités , loin de ces bords sauvages ,  
» Dans le cercle des loix , des mœurs & des usages ,  
» Tout l'homme est resserré :  
» Il est couvert d'un masque ou flétri sous les chaines ,  
» Et soumis aux erreurs d'âmes faibles & vaines  
» Dont il est entouré



» Ah ! dans ce lieu désert où l'on pense sans maître ,  
» J'appelle les humains qui des droits de leur être  
» Sont encore jaloux.  
» Alpes ! c'est à vos pieds , loin d'un joug méprisable ,  
» Que l'esprit est hardi , fécond , inébranlable ,  
» Immense comme vous.



Je m'élève ; je crois être assis sur vos cimes ,  
» Y juger l'univers , les erreurs & les crimes ,  
» Les rois & les destins.

» Sans crainte , fans dédain mon œil les envifage.  
» C'est de cette hauteur que les regards du fage  
» Tombent fur les humains.



» Où font-ils , ces guerriers dont la valeur altière  
» Franchit de vos fommets l'effrayante barrière  
» Par des fentiers nouveaux ?  
» Le tems a mis un terme à leur illuftre audace ;  
» Et vous , fur vos rochers , vous confervez la trace  
» De leurs fameux travaux.



» Des fiècles renaiffans vous bravez la puiffance.  
» Nous qui pouvons sentir l'orgueil de l'existence ,  
» Nous repaiſſons les vers :  
» Nous , fiers de la raifon & du titre de maîtres ,  
» Nous vivons un moment , tandis qu'il eft des êtres  
» Vieux comme l'univers.



» Je ne le perdrai point , l'inſtant de ma durée.  
» De ce jour , de cette heure aux muſes confacrée  
» Je connais tout le prix ;  
» Dans le fein du repos & de la folitude ,  
» De mon propre bonheur faiſant ma feule étude ,  
» Mes jours feront remplis.

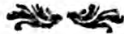


» Fleuves que je vois naître , enfans de ces montagnes ,  
» Sujets de l'Océan , & treſors des campagnes ,

„ Parlez : où fuyez vous ?  
„ Vous allez sur vos bords dévoués au ravage ,  
„ Voir périr les mortels , victimes de leur rage  
„ Et des rois en courroux.



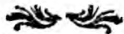
„ Vous allez voir le fang ruisseler sur vos rives ,  
„ Les droits cruels du fer , les fureurs destructives  
„ Et les combats affreux.  
„ ConteZ aux nations que leurs forfaits punissent ,  
„ Que près de ces rochers d'où vos sources jaillissent  
„ Est le mortel heureux.



„ Ma main incessamment s'égare sur ma lyre ;  
„ J'obéis à mon cœur , j'obéis au délire ,  
„ Sans étude & sans soin.  
„ Au tribunal des arts je craindrais la censure ;  
„ Je chante ici pour moi ; je chante la nature ,  
„ Et je l'ai pour témoin.

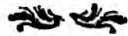


„ Mais quelle obscurité funèbre & menaçante  
„ A dérobé du jour la clarté bienfaisante  
„ A mes yeux effrayés !  
„ L'air s'agite & frémit , & l'écho solitaire  
„ Roule & répète au loin les éclats du tonnerre  
„ Cent fois multipliés.



„ La nature en courroux plaît à mon âme émue ;  
„ J'aime

„ J'aime dans les horreurs qu'elle étale à ma vue  
 „ Son auguste fierté.  
 „ Que l'éclair est brillant ! que la voix des orages ,  
 „ Grondant profondément dans le sein des nuages ,  
 „ Parle avec majesté !



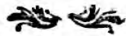
Il chantait, & les vents, dans leur course bruyante,  
 Précipitant au loin la foudre étincelante,  
 Déployaient leur fureur ;  
 Et tandis que les cieux s'enflammaient sur sa tête,  
 Le sage Alcidonis, seul avec la tempête  
 En contemplait l'horreur.



O D E,

*à monseigneur le prince de Condé, au retour de  
 la campagne de 1763.*

**V**IENS, descends dans les airs, sur tes bruyantes ailes,  
 Viens, Déesse aux cent voix, des voûtes éternelles,  
 Entendre mes accords.  
 Traverse dans ton vol cette immense carrière  
 Qu'embrasse la lumière,  
 Et va porter mes chants jusqu'au séjour des morts.



Va, fais les retentir sur ces heureux rivages  
 Où le vainqueur de Lens, sous d'immortels ombrages,

210 ODE A MONSEIGNEUR

Se repose aujourd'hui.  
Que rassemblé par toi, tout le royaume sombre,  
Félicitant son ombre,  
Répète que son sang fait vaincre comme lui.



Déjà tu m'obéis, & mon œil intrépide  
Suit jusques sur les bords, où la vertu réside,  
Ton effor radieux.  
Je vois tous ces héros, fiers appuis de la France;  
Leur foule qui s'avance,  
A mes yeux enchantés est le conseil des dieux.



Au milieu d'eux s'élève un guerrier vénérable.  
Du grand jour de Rocroy la palme inaltérable  
Couvre ses cheveux blancs.  
Le tems a respecté son brillant diadème;  
Il va parler lui-même:  
L'Elifée en silence écoute ses accens.



„ La mort de nos destins arbitre injurieuse,  
„ Vient borner à son gré la course glorieuse  
„ Des mortels généreux.  
„ Ils demandent alors, pour prix de leur courage,  
„ Cët heureux avantage  
„ D'être un jour égalés par d'illustres neveux.



„ Des vœux que j'ai formés tu remplis l'étendue,

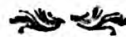
» O mon sang ! ô Condé ! mon âme s'est émue  
» Au bruit de tes travaux.  
» Achève , place toi , dans ta mâle jeunesse ,  
» Au rang où la vieillesse  
A conduit à pas lents les plus fameux héros.



» Des Germains terrassés les cohortes craintives ,  
» En passant l'Achéron , ont porté sur ces rives  
» Le nom de leur vainqueur ;  
» Et de leurs chefs jadis abattus par mes armes ,  
» Les mères en allarmés  
» A ce nom formidable ont frémi de terreur.



» Tu l'aurais admiré , toi ! héros d'un autre âge ,  
» Dont l'œil étincelant dans l'horreur du carnage  
» Ressemblait à l'éclair ;  
» Guefclin , tu l'aurais vu , plein d'une ardeur guerrière ,  
» Dirigeant le tonnerre ,  
» Braver d'un front tranquile & la flamme & le fer.



» Tu l'aurais applaudi dans ses marches savantes ,  
» Sage Turenne , ô toi ! dont les mains triomphantes  
» Ont affermi l'Etat :  
» Tu l'aurais vu , dans l'âge où la valeur entraîne ,  
» Joindre , en grand capitaine ,  
» Le coup-d'œil qui commande , & le bras qui combat.





212 ODE, A MONSEIGNEUR

» Mes yeux avec plaisir l'ont suivi dans sa route.  
» Dans l'art de triompher un jour il peut sans doute  
» Devenir mon rival.  
» Les exploits de mon sang ne me font point ombrage.  
» Le plus brillant partage ,  
» Le comble de la gloire est d'être mon égal.



Poursuis , prince , & remplis cet illustre présage ;  
Jouis de ces honneurs que pour toi j'envifage  
Dans la postérité.  
Peu d'entre les héros que l'univers adore ,  
Ont eu dès leur aurore  
Des droits plus éclatans à l'immortalité.



Ce siècle a des ingrats que le mérite offense ;  
Il est dur & jaloux ; sa froide indifférence  
Est avare d'encens.  
Viens , reçois ces tributs arrachés à l'envie ;  
Reçois dans ta patrie  
Cet hommage plus pur des cœurs reconnaissans.



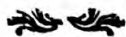
Pour moi , quand la vertu dans sa sphère immortelle ,  
Du centre des rayons qui brillent autour d'elle  
Vient éblouir mes yeux ;  
Je livre tout mon cœur au feu qu'elle m'inspire ;  
C'est alors que ma lyre  
Retentit sous mes doigts de sons harmonieux.



Des talens , du génie admirateur sensible ,  
J'éprouve à leur aspect , d'un pouvoir invincible  
Le charme impérieux ;  
Je leur offre mes chants , j'embrasse leur trophée ,  
Et mon âme échauffée  
Croît en les contemplant s'aggrandir auprès d'eux.



Permits qu'à ces lauriers qui pârent ta jeunesse ,  
J'entre-mêle les fleurs qu'aux rives du Permesse  
Mes mains favent cueillir :  
Elles embelliront les palmes de Bellonne ;  
Cette double couronne  
Sur ton auguste front ne peut jamais vieillir.



Ainsi , lorsqu'autrefois , précédé de sa gloire ,  
Heureux , & s'échappant des bras de la victoire  
Et du sein des hafards ,  
Ton immortel aïeul , l'idole de la France ,  
Voyait un peuple immense  
Sur sa route à l'envi voler de toutes parts :



Bientôt se déroband à tant de renommée ,  
Il aimait à toucher de sa main défarmée  
La lyre des neufs sœurs ;  
Et , du bruit de la foudre avec fracas lancée  
Son oreille lassée ,  
De leurs savans concerts goûtait mieux les douceurs.



## LA NAVIGATION.

*Ode couronnée à l'Académie française en 1773.*



SI l'homme a paru grand , si le fils de la terre  
Aux élémens armés osant livrer la guerre ,  
Sembla se rapprocher du Dieu qui l'a formé ,  
C'est lorsqu'il subjugua cet élément mobile ,  
Cette mer indocile ,  
Empire qu'à ses pas le ciel avait fermé.



De Neptune & d'Eole ignorant le caprice ,  
C'est dans le creux d'un Pin que Nautonnier novice ,  
Il essaya les flots qui devaient le porter ;  
Mais quand le ciel plus sombre annonçait un orage ,  
Regagnant le rivage ,  
Il embrassait les bords qu'il venait de quitter.



Bientôt il ose plus ; sa course est moins craintive :  
Instruit par le succès , & dédaignant la rive ,  
Il met entr'elle & lui les vastes champs des mers ;  
Il enferme les vents dans les plis de ses voiles ;  
Il lit dans les étoiles :  
Du monde aux nations les chemins sont ouverts.



Comment l'homme a-t-il pu , dans cet espace immense ,

Et diriger sa route , & marquer la distance ,  
 Lorsque la terre échappe à l'œil épouventé ?  
 O prodige ! ô grandeur ! ô mortels intrépides !  
     Qui vous donna des guides  
 Sur l'élément nouveau que vous avez dompté ?



C'est toi qui les conduis , ô muse protectrice !  
 Uranie , au Nocher divinité propice !  
 Tes augustes secrets font ouverts à ses yeux ;  
 Vous qu'atteint son regard sur la voûte étoilée ,  
     Astres de Galilée [\*]  
 Vous éclairez sa route écrite dans les cieux.



Ne vantez plus , ô Grecs ! vos courses trop fameuses ,  
 Du Phasé & d'Iolcos les rives fabuleuses ;  
 Cent demi-dieux armés pour ravir la Toison ;  
 Ce vaisseau de Pallas , qui de la Propontide  
     Aux bords de la Colchide  
 Porta tous ces héros qui suivirent Jason.



Tandis que l'Océan qu'ont adoré vos pères ,  
 De ses humides bras pressait deux hémisphères ,  
 Peuples vains , l'un des deux n'existait point pour vous ;  
 Et les immenses eaux , baignant l'Inde & l'Afrique  
     Et la mer du Mexique ,  
 N'ont eu d'autres vainqueurs , d'autres maîtres que nous.

(\*) Les Satellites de Jupiter , découverts par Galilée.

C'est trop , chantre d'Ulisse , admirer l'industrie  
 Qui l'égara dix ans autour de sa patrie :  
 Renais pour des héros plus dignes de tes vers.  
 Ulisse cherche Itaque , & nous cherchons des mondes ;  
 Il errait sur les ondes ,  
 Et l'Aimant conducteur nous ouvre l'univers.



Mais que dis-je ? ah ! tremblez , mortels que rien n'arrête.  
 Vos vaisseaux menacés roulent sur la tempête ,  
 Et la nuit des enfers se répand sur les flots ;  
 Le vent frappe & tourmente au gré de ses caprices  
 Vos frêles édifices  
 Entre les feux du ciel & le gouffre des eaux.



Entendez le fracas du tonnerre & des ondes ,  
 Le cri des aigles , le bruit des mers profondes.  
 Que la nature est grande en son auguste horreur !...  
 Quel spectacle à mes yeux est encor plus sublime !  
 L'homme qui sur l'abîme  
 Combat les élémens , & dompte leur fureur.



Le pilote est tranquille , & d'une main savante  
 Il enchaîne des vents la rage obéissante ,  
 Tour à tour la dirige ou l'élude à son gré ;  
 Il trompe les écueils , repousse le naufrage ,  
 Et porté par l'orage ,  
 Insulte à l'Océan dont il est entouré.



Mais combien de fléaux balancent tant de gloire !  
 Que l'homme a payé cher sa superbe victoire !  
 De combien de périls il vogue environné !  
 Que de maux à souffrir , de besoins à contraindre ,  
 Que de trépas à craindre  
 Affiègent le mortel aux mers abandonné !



Ici le flot trompeur , introduit pour sa perte ,  
 Affaîsse soudement sa demeure entr'ouverte [ \* ].  
 Où fuir ? infortunés ! elle cède au fardeau ;  
 Dans l'horreur du trépas , que leurs efforts prolongent ,  
 Lentement ils se plongent ,  
 Et descendent vivans au fond de leur tombeau.



Là le feu plus cruel & plus terrible encore  
 Parcourt en pétillant le vaisseau qu'il dévore ;  
 Cent bras pour l'arrêter ont fait un vain effort :  
 Je vois ces malheureux , fans espoir , fans ayles ,  
 Et d'horreur immobiles  
 Entre deux élémens qui présentent la mort.



Quoi ! malgré ces fléaux , en butte à leur furie ,  
 L'homme a pu , renonçant à sa douce patrie ,  
 Parcourir sur les flots les cercles des faisons !  
 Et contemplant des mers l'uniforme étendue ,  
 Dérober à sa vue  
 Et l'aspect du printems & l'espoir des moissons !

[\*] Les voies d'Eau.

Hélas ! il présageait les maux qui nous punissent,  
 Ce chancre renommé, que les muses chérissent,  
 Qui de *Gama* jadis célébra les travaux . . . [\*]  
 Muse, interromps tes chants, écoute, & rends hommage  
 Au Virgile du Tage ;  
 C'est à lui de chanter les dieux & les héros.



» Ce hardi Portugais, *Gama*, dont le courage  
 » D'un nouvel Océan nous ouvrit le passage,  
 » De l'Afrique déjà voyait fuir les rochers ;  
 » Un fantôme ; du sein de ces mers inconnues  
 » S'élevant jusqu'aux nues,  
 » D'un prodige sinistre effraya les rochers.



» Il étendait son bras sur l'élément terrible ;  
 » Des nuages épais chargeaient son front horrible,  
 » Autour de lui grondaient le tonnerre & les vents ;  
 » Il ébranla d'un cri les demeures profondes,  
 » Et sa voix sur les ondes  
 » Fit retentir au loin ces funestes accens.



» Arrête, disait-il, arrête, peuple impie ;  
 » Reconnais de ces bords le souverain génie,  
 » Le Dieu de l'Océan, dont tu foules les flots.  
 » Crois-tu qu'impunément, ô race sacrilège !  
 » Ta fureur qui m'affrège  
 » Ait sillonné ces mers qu'ignoraient tes vaisseaux ?

[\*] Voyez la *Lusiade* de Camoëns.

» Tremble : tu vas porter ton audace profane  
 » Aux rives de Mélinde, aux bords de Taprobane  
 » Qu'en vain si loin de toi placèrent les destins :  
 » Vingt peuples t'y suivront ; mais ce nouvel empire  
     » Où tu vas les conduire,  
 » N'est qu'un tombeau de plus creusé pour les humains.



» J'entends des cris de guerre au milieu des naufrages,  
 » Et les fons de l'airain se mêlant aux orages,  
 » Et les foudres de l'homme aux tonnerres des cieux.  
 » Les vainqueurs, les vaincus deviendront mes victimes :  
     » Au fond de mes abîmes.  
 » Leurs coupables trésors descendront avec eux.



» Il dit, & se courbant sur les eaux écumantes,  
 » Il se plongea soudain sous ces roches bruyantes  
 » Où le flot va se perdre, & mugit renfermé.  
 » L'air parut s'embraser, & le roc se dissoudre,  
     » Et les traits de la foudre  
 » Eclatèrent trois fois sur l'écueil enflammé.



Muse, entends ces leçons à toi-même adressées ;  
 Frémis de ces horreurs à tes yeux retracées,  
 Qui fouillent ce que l'homme a tenté de plus grand.  
 Vois ta honte par-tout à tant de gloire unie,  
     Et le crime au génie,  
 L'audace d'un héros aux fureurs d'un tyran.



Regarde les effets de cet art que tu vantes ;  
 Vois de ces grands travaux , de ces courses savantes  
 Au Mexique , à Lima les affreux monumens.  
 Peux-tu , des nations quand les ombres plaintives  
     S'élèvent sur ces rives ,  
 Mêler des chants de gloire à leurs gémissemens ?



Vois le noir Africain , succombant sous les chaînes ;  
 Descends , va pénétrer ces prisons souterraines ,  
 Ces cachots de Plutus , dans le Potosé ouverts ;  
 Sépulcres des vivans , armés pour leur supplice  
     Des mains de l'avarice ,  
 Où l'homme enchaîne l'homme aux voûtes des enfers.



L'humanité t'implore ; expose ces images  
 Aux tyrans endurcis qui lui font ces outrages ,  
 Et fais entendre encor la voix de ses douleurs.  
 Redis tous leurs forfaits ; que leurs fronts en rougissent ,  
     Que leurs cœurs en frémissent :  
 Et tu les chanteras quand ils feront meilleurs.



Mais qu'entends-je ? est-il vrai ? dignes de tes hommages ,  
 (\*) Des mortels généreux , à des hordes sauvages

[\*] Dans les derniers voyages maritimes entrepris pour la découverte des nouvelles terres , les commandans français & anglais ont traité les peuples sauvages avec tous les égards possibles. Lisez les voyages de Mr. de Bougainville & celui du capitaine Wallis. Ce dernier découvrit en 1767 , dans la mer du Sud , une petite isle qu'il nomma l'Isle de la reine Charlotte. A son appro-

Portant des arts nouveaux, présent d'un peuple ami,  
Défendent, en touchant la rive hospitalière,  
Que la foudre guerrière,  
Au lieu d'un bienfaiteur, annonce un ennemi.



L'Anglais voit s'éloigner des peuplades craintives;  
Sa bonté les rappelle, & sa main sur leurs rives  
Des talens de l'Europe expose les effais,  
Ces heureux instrumens de tous les arts utiles  
Cultivés dans nos villes,  
Enfans de l'industrie, & gages de la paix.



Ils feront expiés nos funestes ravages;  
Nous n'irons plus porter sur de lointains rivages  
Nos vices oppresseurs, nos coupables abus;  
Et du navigateur l'activité prospère  
Etendra sur la terre  
Le commerce des arts & celui des vertus.



Bientôt, en abordant des plages étrangères,  
L'Européen dira: je viens chercher des frères;  
Ah! c'est pour nous chérir qu'il faut nous rassembler.

che, les naturels de l'isle se jettèrent dans leurs pirogues, & s'enfuirent dans une isle voisine. Le capitaine Wallis étant descendu à terre pour y prendre des rafraichissemens, laissa sur la plage, en la quittant, des instrumens utiles & quelques bijoux, comme un présent qu'il faisait aux habitans, pour les dédommager de l'incommodité & de l'inquiétude qu'il avait pu leur causer.

222 *LA NAVIGATION. ODE.*

Je viens à vous, mortels, que la main du Grand-Etre  
Comme nous a fait naître  
Pour l'adorer ensemble, & pour lui ressembler.



L'homme parcourt ce globe ouvert à son audace,  
Domaine dont ses yeux ont mesuré l'espace,  
Ce palais des humains qu'embellit leur auteur.  
Il fait par des travaux, du séjour qu'il habite  
Reculer la limite :  
Saura-t-il quelque jour y trouver le bonheur ?



Oui, sans doute, à travers les maux & l'ignorance  
Le monde lentement vers le bonheur s'avance.  
Ce consolant espoir ferait-il une erreur ?  
C'est la dernière au moins du songe de la vie ;  
C'est une erreur chérie  
Que le sage en mourant emporte au fond du cœur.



---

 H É R O Ï D E S .
 

---

OVIDE paraît avoir été l'inventeur de ce genre de poésie, qui ne diffère de l'épître, qu'en ce qu'il traite des sujets de fiction, & que l'auteur, au lieu de parler en son propre nom, fait parler des personnages. Ce genre doit avoir par conséquent moins d'agrémens & de vérité, qu'une épître proprement dite, parce qu'il est fort rare qu'un personnage que l'on fait parler long-tems seul, dans quelque situation que ce soit, ne tombe pas dans les lieux communs & la déclamation. Tout long monologue est voisin de l'ennui. C'est en effet le défaut le plus ordinaire de toutes ces pièces, connues sous le nom d'Héroïdes, dont nous avons été inondés depuis quelques années, & qui toutes, à l'exception de trois ou quatre, sont tombées dans l'oubli.

L'auteur qui, pour payer le tribut à la mode, en avait fait plusieurs dans sa première jeunesse, telles que Montézume à Cortés, Câton à César, Elifabeth à Dom Carlos, Socrate à ses amis, n'a pas permis aux éditeurs de les insérer dans ce recueil, parce qu'elles n'étaient guère, ainsi que tant d'autres pièces de ce genre, que des monologues vagues & prolixes. Il a conservé les deux suivantes qui ont paru mieux traitées & mieux écrites du style de la tragédie. L'une des deux roule

sur cette question intéressante & souvent agitée, si Brutus, meurtrier de César, a commis un crime inutile, ou fait une belle action avantageuse à sa patrie. On sent bien que Servilie qui est supposée parler dans cette pièce, ne doit pas prendre le dernier parti.

On trouve dans les Héroïdes d'Ovide de l'intérêt, de la grace, quelquefois même du naturel, sur-tout beaucoup d'esprit; mais souvent trop, comme dans tout ce qu'il a écrit; ajoutez les redites, les longueurs, & la monotonie continuelle des sujets. Ce sont presque toujours des amantes malheureuses & abandonnées; c'est Phillis à Démophon, Didon à Enée, Hypsipile à Jason, Sapho à Phaon, &c. On sent l'esprit de dégoût que peut inspirer cette suite de plaintes, de reproches, de regrets qu'on revoit sans cesse. Il est difficile de lire plusieurs de ces pièces avec un plaisir continu, & je doute qu'un livre d'Héroïdes françaises du même genre, pût jamais réussir, à moins qu'il ne fût écrit comme Zaire & Bérénice,

Ce n'est pas qu'Ovide n'emploie beaucoup de fécondité & de talent pour varier les détails dans un fonds si uniforme. J'en citerai quelques endroits qui serviront à donner une idée de sa manière d'écrire en ce genre. Laodamie écrit à Protésilas son amant parti pour la guerre de Troye. Elle frémit des dangers qu'il va courir.

Je tremble, on m'a parlé d'un Hector redoutable,  
On dit qu'il est armé d'un glaive inévitable.  
Crains Hector, quelque'il soit; crains mille autres encore.  
Crois

Crois parmi les Troyens trouver plus d'un Hector;  
 Et dis dans les combats, dis, ma Loodamie  
 M'ordonne d'épargner & mes jours & sa vie.

Le commencement de la onzième est noble & rapide. Déjanire reproche à Hercule vainqueur des Aechaliens, sa faiblesse pour la jeune Jole.

Ton épouse jouit de ta nouvelle gloire.  
 Elle se plaint qu'Alcide a fouillé sa victoire.  
 Dans la Grèce déjà s'est par-tout répandu  
 Un bruit injurieux que dément ta vertu.  
 On dit que ce héros dont la vaillance heureuse  
 A lassé de Junon la haine impérieuse,  
 Est tombé sous un joug indigne de son cœur,  
 Et qu'Jole captive a soumis son vainqueur.  
 Ah! sans doute voilà ce que veut Euristhée;  
 L'implacable Junon de ta haine flattée  
 Applaudit en Marâtre à tes exploits flétris;  
 Mais le maître des dieux reconnaît-il son fils?

On s'attend bien que je ne m'arrêterai point ici sur toutes ces lamentations insipides, ou ces déclamations boursofflées qui ont paru sous le nom d'Héroïdes. On les laisse ensevelies dans les journaux qui les ont louées. Mais il faut parler de la lettre d'Héloïse à Abailard, ouvrage heureux qui donna naissance à tant de malheureuses imitations. Il eut un grand succès & il le méritait, puisque les plus beaux endroits sont restés dans la mémoire des amateurs. Ce morceau de poésie annonçait un beau talent. Il est au moins

égal à l'original anglais pour la sensibilité & la passion. On souhaiterait qu'il lui fût moins inférieur dans la poésie descriptive.

Dans les dernières éditions des Héroïdes de M. Colardeau, on trouve des vers nouveaux que l'auteur avait d'abord négligé de traduire de l'original anglais. Il y a joint, à propos de cette omission, une note un peu chagrine. „ Quelques personnes ont regretté dans cette lettre des mor-  
 „ ceaux de l'original anglais. *Mr. de la Harpe*,  
 „ *sensible encore à cet oubli*, a traduit l'un de ces  
 „ endroits, & l'a inféré dans les réflexions cri-  
 „ tiques qui précèdent ses Héroïdes; ce qui a dé-  
 „ terminé l'auteur à donner lui-même, dans cette  
 „ édition, ce qu'il avait retranché volontaire-  
 „ ment, soit comme retour des mêmes idées,  
 „ soit comme des beautés étrangères au génie de  
 „ notre langue. Le public jugera s'il a eu tort ou  
 „ raison.

Il paraît pour le ton de cette note, que c'est Mr. Colardeau lui-même, qui a été un peu trop *sensible* à la liberté qu'on a prise, de relever un oubli qu'il ne justifie pas trop bien. Il n'y a dans les morceaux qu'il avait omis, ni *retour des mêmes idées*, ni *beautés étrangères au génie de notre langue*. Mr. Colardeau a répondu beaucoup mieux, en donnant une traduction des vers qu'il avait d'abord passés, bien supérieure à celle que j'ai hasardé d'en faire. Voici les deux versions, la mienne d'abord, parce qu'elle a été imprimée la première.

Dans l'ombre de la nuit, au milieu des tombeaux,

Je veillais à genoux sous ces voûtes fatales,  
 A la pâle lueur des lampes sépulchrales.  
 De leur dernier rayon la funèbre clarté  
 Mourait dans une sombre & vaste obscurité.  
 Du fond d'un monument une voix souterraine  
 Semblait jusques à moi s'élever avec peine.  
 » Viens ma sœur, disait-elle, & descends près de moi.  
 » Cet asyle éternel est préparé pour toi.  
 » Viens, ô ma triste sœur! brise un joug qui t'opprime.  
 » Comme toi de l'amour je fus long-tems victime.  
 » J'ai tremblé, j'ai gémi, j'ai répandu des pleurs:  
 » La mort a dans son sein endormi mes douleurs.  
 » Du malheur en ces lieux on n'entend point les plaintes;  
 » Le scrupule timide y dépose ses craintes;  
 » L'Eternel y fait grace au cœur infortuné,  
 » Et Dieu pardonne ici quand l'homme a condamné, &c.

Version de Mr. Colardeau.

Une nuit. . . je veillais à côté d'un tombeau;  
 La torche funéraire, obscur & noir flambeau,  
 Pouffait par intervalle un feu mourant & sombre.  
 A peine il s'éteignit & disparut dans l'ombre,  
 Que du creux d'un cercueil, des cris, de longs accens,  
 Ont porté jusqu'à moi cette voix que j'entends.  
 » Arrête, chère sœur; arrête, me dit-elle!  
 » Ma cendre attend la tienne, & ma tombe t'appelle!  
 » Du repos qui te fuit c'est ici le séjour.  
 » J'ai vécu, comme toi, victime de l'amour;  
 » J'ai brûlé comme toi, d'un feu sans espérance:



228 ANNIBAL A FLAMINIUS.

» C'est dans la profondeur d'un éternel silence,  
» Que j'ai trouvé le terme à mes affreux tourmens.  
» Ici l'on n'entend plus les soupirs des amans.  
» Ici finit l'amour, ses soupirs & ses plaintes ;  
» La piété crédule y perd aussi ses craintes.  
» Meurs, mais sans redouter la mort ni l'avenir.  
» Ce Dieu que l'on nous peint armé pour nous punir,  
» Loin d'allumer ici des flammes vengereffes,  
» Affoupit nos douleurs, & pardonne aux faibleffes.

---

ANNIBAL A FLAMINIUS.

2 7 6 0.



**T**RIOMPHE, & vois enfin ta vengeance assouvie,  
Ministre des Tyrans qui poursuivent ma vie.  
Toi, Rome, après les maux que je t'ai fait souffrir,  
Sois désormais sans crainte, Annibal va mourir.

Tu n'as point attendu que la Parque trop lente  
Délivrât d'un rival ta haine impatiente ;  
Et tu veux de tes mains verser le peu de sang  
Que l'âge & les combats ont l'aissé dans mon flanc !  
O Romains qu'autrefois on vit punir les traîtres,  
Sont ce là les leçons de vos nobles ancêtres ?  
Fidèles aux vertus que vous abandonnez,  
Ils ne savaient que vaincre, & vous assassinez.

Vous forcez lâchement un monarque timide  
A trahir son ami par un traité perfide ;  
Vous traversez les mers , & jusques dans ces lieux  
Vous briguez le trépas d'un vieillard malheureux.  
Jouis , Flaminius, d'un triomphe barbare ;  
Je t'accorde ma mort, c'est moi qui la prépare.  
J'ai su te prévenir, & m'ouvrant le cercueil,  
Me conserver ma gloire, & tromper ton orgueil.  
Ne crois pas qu'Annibal, victime fastueuse,  
Aille fuivre d'un char la pompe injurieuse,  
Ni que baissant un front de sa honte étonné,  
Je montre à tes Romains leur vainqueur enchainé.  
O sort ! tu pris plaisir à confondre ma haine.  
De mes fiers ennemis la chute était certaine.  
C'est toi qui les sauvas . . . Ah ! né pour les haïr ,  
Que ne m'avais tu fait pour les anéantir !  
O Rome ! ô nom fatal ! toi que je brave encore ,  
Tu dois me détester autant que je t'abhorre.  
Vers ces sommets glacés , trône affreux des hivers ,  
Ma fureur me guidait du bout de l'univers.  
De Carthage sur toi j'allai venger l'injure ,  
Et j'appris de la haine à vaincre la nature.  
J'ai vu fuir devant moi tes chefs les plus altiers.  
J'ai nagé dans le sang de tes plus fiers guerriers ;  
Et l'Italie en proie aux horreurs du carnage ,  
Fut un séjour de mort où triomphait ma rage.  
Que d'enfans regrettés ! que de veuves en pleurs !  
Tes murs retentissaient du cri de tes douleurs.  
O champs fameux de Canne ! ô jour de ma vengeance !

230 ANNIBAL A FLAMINIUS.

O Capoue ! est-ce toi qui trompas ma prudence ?  
Le ciel l'ordonnait-il ? & dans tous nos projets ,  
Est-il donc un instant qui ne revient jamais ?

N'importe, abandonné d'une ingrate patrie,  
J'ai tourné contre toi les armes de l'Asie,  
Et mes efforts par-tout te montrant un rival,  
Semblaient dans l'univers reproduire Annibal.  
Trop faible Prusias, dont la bassesse extrême  
Sous l'orgueil des faisceaux courbe le diadème;  
Qui profanant les droits de l'hospitalité,  
Veux plaire à des tyrans par l'infidélité;  
Loin d'avilir ainsi l'honneur de la couronne,  
Que n'armas-tu mon bras pour soutenir ton trône ?  
La vengeance animant mes languissantes mains ,  
M'eût fait revivre encor pour vaincre les Romains.  
C'en est fait, & le fort affermit votre empire,  
O tyrans ! vous tremblez tant qu'Annibal respire.  
Troublés incessamment d'un souvenir fatal,  
Vous redoutez le nom & l'ombre d'Annibal.  
Vos mères dont cent fois j'ai causé les allarmes,  
Ne m'ont jamais nommé sans répandre des larmes.  
Enfin de mon trépas pour obtenir l'arrêt,  
A la grandeur romaine il en coûte un forfait.  
On dira que vainqueurs des plus superbes Princes,  
Ces fiers Républicains, maîtres de cent Provinces,  
Quand tout les redoutait, quand déjà sous leurs loix  
L'Asie avait baissé les sceptres de ses rois,  
Lorsque sur les débris de Carthage asservie,  
On voyait s'élever leur aigle enorgueillie,

ANNIBAL A FLAMINIUS. 231

Et la fameuse Grèce enchainée à leur char ;  
Ces Romains , acharnés contre un faible vieillard ,  
Lui disputant encor les restes de sa vie ,  
Vinrent l'empoisonner dans un coin de l'Asie.

Achève , ô Rome ! achève ; étends au loin des fers ;  
Va , mon dernier soupir te livre l'univers.  
Mais puissent les tyrans que Rome nous envoie ,  
Disputant les trésors , expirer sur leur proie !  
Puisent ses citoyens , dans ses murs embrasés ,  
Se préparer des fers de leur sang arrosés !  
Puisse un jour , (cet espoir me flatte & me console)  
S'érouler sous son poids l'orgueilleux Capitole !  
Puisent les nations s'armant de toutes parts ,  
Egorger tes enfans , massacrer tes vieillards ;  
Rassasier de sang leurs traits & ma vengeance ,  
Faire un vaste désert de ton enceinte immense !  
Puisse-tu n'accuser en cet instant fatal ,  
Que tes propres forfaits & les vœux d'Annibal !



SERVILIE A BRUTUS ,

APRÈS LA MORT DE CÉSAR.

*Pièce qui a remporté le prix de poésie à l'académie  
de Marseille en 1767.*

**E**H bien , César n'est plus , & tu crois Rome libre.  
Tu te crois le héros & le vengeur du Tibre ;

Et t'armant d'un poignard au milieu du Sénat,  
 Tu viens de t'illustrer par un assassinat.  
 Le meurtre de César a commencé ta gloire.  
 Il te laissa la vie aux champs de la victoire;  
 Tu lui ravis la sienne; il t'aimait, & ta main  
 Pour prix de ses bienfaits a déchiré son sein.  
 S'il t'a paru si beau d'être ingrat & perfide,  
 Brutus, applaudis-toi d'être encor parricide:  
 A tes titres brillans joins ce comble d'honneur,  
 Cet effort de vertu qui manquait à ton cœur.  
 Crois en le désespoir & l'aveu d'une mère:  
 Assassin de César, apprens qu'il fut ton père.

Cet horrible secret échappe à mes remords.  
 Le sang que tu versas est le sang dont tu fors.  
 Je saurai m'en punir, & me rendre justice;  
 Du trépas d'un héros je me crois la complice:  
 Le mien doit l'expier, il doit peu t'attendrir.  
 C'est un tribut de plus qu'à Rome il faut offrir.  
 Tu fais trop bien du sang étouffer le murmure,  
 Et tu mets ta grandeur à braver la nature.  
 C'est par d'autres objets qu'on peut t'épouvanter:  
 Tout fier du coup affreux que tu viens de porter,  
 Le salut de l'état te semble ton ouvrage.  
 Ah! conçois quelle erreur égara ton courage;  
 Frémis d'avoir blessé tous les droits des humains,  
 Sans servir ton pays, sans venger les Romains.  
 Oui, croyant rappeler la liberté bannie,  
 Tu détruisais César, & non la tyrannie.  
 Il ne te restera de ce meurtre odieux,

Que l'horreur de rougir d'un crime infructueux.  
 Je prétends éclairer ta féroce imprudence;  
 Je veux te détromper; c'est toute ma vengeance.

Farouche citoyen, comment t'es-tu flatté  
 De pouvoir aux Romains rendre leur liberté?  
 Ah! rends leur donc l'esprit, les mœurs de leurs ancêtres.  
 Quoi! n'ont-ils pas déjà changé trois fois de maîtres?  
 Ces hommes qui rampaient sous le fier Marius,  
 Qui sous un joug honteux lâchement abattus,  
 Signalant à l'envi leur fervile épouvante,  
 De Sylla leur bourreau baïsaient la main sanglante;  
 Ou qui plus criminels & plus vils à la fois,  
 Satellites vendus à ses barbares loix,  
 De carnage enivrés, teints du sang de leurs frères,  
 Vantaient à ses genoux leurs fureurs mercenaires:  
 De tels hommes, dis-moi, pouvaient-ils s'indigner  
 Que César leur vainqueur se crût fait pour régner?  
 En avaient-ils le droit? en avaient-ils l'idée?  
 Si par quelques amis ta main fut secondée,  
 Si tremblans sous César ils détestaient sa loi,  
 Le reste des Romains pensait-il comme toi?  
 Ont-ils à ton audace accordé leur suffrage?  
 Que dis-je? il a fallu te sauver de leur rage.  
 César percé de coups trouvait mille vengeurs;  
 Au trépas de leur maître ils ont donné des pleurs.  
 Et voilà tes Romains! voilà ta République!  
 Et tu crois ranimer cet héroïsme antique,  
 Ce zèle pour les loix & pour la liberté  
 Eteint dans la grandeur & la prospérité!

234 *SERVILIE A BRUTUS.*

Tu t'es trompé, Brutus ! ces citoyens si braves,  
En subjuguant les rois, sont devenus esclaves :  
Les dépouilles du monde ont perdus ses vainqueurs.  
La liberté, mon fils, est l'ouvrage des mœurs ;  
Elle n'est plus dans Rome, & n'y peut plus naître ;  
Et tu n'as pas voulu que nous eussions pour maître  
Le héros de l'état, le plus grand des mortels,  
Qui jadis eût des Dieux partagé les autels,  
Lorsqu'aux brillans exploits, au génie, au courage,  
L'homme encor simple & juste adressait son hommage !  
Dis-moi, méconnaiss tu César à ce portrait ?  
Peut-être que mon cœur sent un plaisir secret  
A vanter le mortel qu'a choisi ma tendresse ;  
Peut-être que sa gloire illustrant ma faiblesse,  
Parut plus éclatante à mes yeux éblouis :  
Ainsi que l'univers mon cœur lui fut soumis.  
Qui le méritait mieux ? généreux, intrépide,  
Triomphateur aimable, & conquérant rapide,  
Le monde dont ses soins assuraient le bonheur,  
Cédait à ses vertus autant qu'à sa valeur.  
Sa clémence toujours désarma la victoire.  
Oui, tu n'en peux, ingrat, étouffer la mémoire ;  
Tu le diras toujours dans le fond de ton cœur,  
Qu'il te permit de vivre alors qu'il fût vainqueur,  
Que prompt à pardonner, de sang toujours avare,  
Il arrachait le glaive au soldat trop barbare,  
Et que cherchant la gloire, & bravant le danger,  
Il ne savait que vaincre, & non pas se venger.  
Rome entière avec moi lui rend ce témoignage.  
Ah ! s'il n'eût pas régné par le droit du courage,

Sa grace, ses bienfaits, ses talens enchanteurs  
Auraient subjugué Rome & régné sur les cœurs.

Mais toi, quel est enfin le prix de ta furie ?  
Malheureux ! tu n'as fait que livrer ta patrie  
A la guerre intestine, aux horreurs des combats.  
Les amis de César, en vengeant son trépas,  
Avides des grandeurs qui furent son partage,  
Brigueront à l'envi ce funeste héritage.  
Dans ce champ de discorde ils vont se signaler ;  
Tu viens d'ouvrir l'arène où le sang va couler.  
L'ardente ambition, la fureur meurtrière,  
La haine & l'intérêt, les fléaux de la terre,  
Vont tous déchirer Rome & lui rouvrir le flanc,  
Et s'abreuver encor du reste de son sang.  
Crois-tu que cet Antoine, & si fier & si brave,  
Le dangereux Lépide, & sur-tout cet Octave  
Que l'auguste César a fait son héritier,  
Qui soutiendra ce nom qu'on lui doit envier ;  
Crois-tu que ces Romains qu'appelle la fortune,  
Brûlent d'un zèle pur pour la cause commune,  
Qu'ils chérissent l'état, qu'ils veulent le servir ?  
Peux-tu les réprimer ? ou peux-tu les punir ?  
A leurs vastes desseins mettras-tu des limites ?  
De ton projet toi-même as-tu conçu les suites ?  
Es-tu sûr d'un parti qui puisse épouvanter  
Les nombreux ennemis que tu dois redouter ?  
Qui de tout oppresseur puisse affranchir le Tibre,  
Unir les intérêts, en fixer l'équilibre ?  
Et si ce grand ouvrage est loin de ton pouvoir,



236 *SERVILIE A BRUTUS.*

Qu'as-tu donc prétendu ? quel était ton espoir ?  
Quel était ton objet ? rien qu'un meurtre inutile.  
Avant ce coup fatal, Rome heureuse & tranquile,  
Après de longs débats, retrouvant le repos,  
Oubliait ses malheurs sous les loix d'un héros,  
Respirant sous l'abri de son puissant génie.  
La Gaule par lui seul à notre empire unie,  
Et l'Afrique soumise, & l'Orient dompté,  
Avaient du nom Romain accru la majesté ;  
Il répandait sur vous l'éclat de la victoire ;  
Vos fers étaient ornés des lauriers de sa gloire.  
En dominant sur Rome il en était l'appui :  
L'esprit de faction se taisait devant lui.  
Mais bientôt des partis la fureur va renaître ;  
Vous aurez vingt tyrans, & vous n'aviez qu'un maître.  
Opprimés, avilis, enchaînés à leur char,  
En pleurant sur vos maux, vous pleurerez César.  
Vous aurez des vainqueurs ardens à vous détruire,  
Instruits dans la vengeance & dans l'art de proscrire ;  
Et toi-même, Brutus, toi, superbe Romain,  
Parmi tant de malheurs, quel fera ton destin ?  
Le ciel m'en est témoin ; les vœux de la colère  
Sont loin de la tendresse & du cœur d'une mère :  
Ce cœur plein du héros que tu viens d'égorger,  
N'a point chargé les Dieux du soin de le venger,  
N'a point fait contre toi de souhait sanguinaire,  
Et c'est en pardonnant qu'il imite ton père.  
Mais si j'ose entrevoir l'effrayant avenir,  
Ah ! combien d'ennemis contre toi vont s'unir !  
Braveras-tu long-tems leur troupe conjurée ?

O mon fils ! de ton sang leur haine est altérée ;  
 Ils doivent détester tes farouches vertus ;  
 Et qui voudra regner doit immoler Brutus.  
 Tu n'éviteras pas leur poursuite obstinée.  
 Dans les divisions où Rome est entraînée ,  
 Crois moi , la liberté de tes concitoyens  
 A beaucoup d'ennemis & bien peu de soutiens.  
 Peut-être un jour hélas ! succombant sous leur rage,  
 Expirant , abattu dans un champ de carnage ,  
 Où tu croiras entendre , en frémissant d'effroi,  
 L'ombre du grand César gémir autour de toi ;  
 Peut-être en ce moment ton âme détrompée  
 Reconnaîtra l'erreur qui l'a préoccupée ;  
 Tu diras , poursuivi de remords dévorants :  
 J'ai frappé le grand homme , & meurs sous des tyrans,

Ce fier Républicain , cet illustre Stoïque ,  
 Que tu parus choisir pour ton modèle unique ,  
 Mon frère , plus heureux & plus sage que toi ,  
 Sans céder au vainqueur , sans reconnaître un roi ,  
 Gardant également & ses droits & sa gloire ,  
 Eut recours au trépas en perdant la victoire.  
 Des défenseurs d'Utique il assûra le fort ;  
 Le soin de leur salut fut son dernier effort.  
 Aux ordres des destins il crut devoir se rendre ;  
 Et cette liberté qu'il n'avait pu défendre ,  
 Et que Rome après lui ne pouvait plus sauver ,  
 C'est en sachant mourir qu'il fut la conserver.  
 Son cœur eût dédaigné cette lâche vengeance  
 D'immoler au Sénat un guerrier sans défense.

238 *SERVILIE A BRUTUS.*

Mais fidèle aux Romains , dans leur chute entraîné,  
Quand il vit à César le monde abandonné,  
Quitte alors envers Rome , & quitte envers la terre,  
Arbitre de son fort , & bornant sa carrière,  
Câton ferme & tranquile , à lui-même rendu,  
Alla chercher au ciel le prix de la vertu.

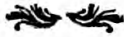
Sœur de ce vrai Romain , j'ai son exemple à suivre.  
C'est assez qu'à César il m'ait fallu survivre ;  
Mes yeux du moins, mes yeux aux larmes condamnés,  
Ne verront point les maux qui te sont destinés,  
Mais je veux fuir en vain ces maux que je préfage ;  
J'emporte en expirant cette funeste image.  
Ainsi que pour César mes regrets sont pour toi.  
Je tremble pour mon fils , & je meurs dans l'effroi.  
Je meurs en gémissant sur toi-même & sur Rome.  
O Brutus, ô César , ô mânes d'un grand homme !  
Infortunés Romains ! vos fureurs , vos revers  
N'avaient-il pas assez défolé l'univers ?  
Vous verra-t-il encor armés pour vous détruire ?  
O mon fils ! les destins menacent cet Empire.  
Puisses-tu te soustraire à leur barbare loi,  
Et n'être pas un jour plus malheureux que moi!





RÉPONSE D'HORACE

A MONSIEUR DE V\*\*\*\*\*.



Au plus gai des vieillards , au plus grand des Poëtes,  
A l'Orphée attendu dans nos belles retraites ,  
Des champs Elysiens , salut , paix & longs jours.

Tous nos morts beaux esprits hier en grand concours ,  
Sont venus m'annoncer ton Epitre charmante ,  
Du feu de ton printems encore étincelante.  
Car nous aimons tes vers ; & toujours tes écrits  
Ont charmé l'Elifée aussi bien que Paris.  
Nous avons admiré ta muse octogénaire ,  
Son humeur enjouée & sa marche légère.  
Il n'est donné qu'à toi de croître à son déclin ,  
D'être au soir de ses ans ce qu'on est au matin ,  
D'être un prodige en tout. Lachésis étonnée ,  
Composant de tes jours la trame fortunée ,  
Voit leur brillant tissu , dont l'or devrait pâlir ,  
Rajeuni sous ses doigts , s'étendre & s'embellir.  
Et comment , dans cet âge où la froide vieillesse  
Ote à tous nos ressorts leur flexible souplesse ,  
Où les organes durs & les sens engourdis ,  
Par un sentiment prompt ne sont plus avertis ,  
As-tu donc conservé ce goût , cette harmonie ,  
Cette facilité , la grace du génie ,

240 R É P O N S E D' H O R A C E

Ces mouvemens, ces traits, ce naturel heureux,  
Et des tons différens l'accord ingénieux ?

Nous avions grand besoin de cet écrit aimable,  
Que nous daigne envoyer ta muse inépuisable.  
Vos modernes esprits, vantés dans vos journaux,  
Avec peu de respect ont traité nos héros.  
Des soupers du Sophi (\*) l'admirateur grotesque,  
Hérissant de grands mots son cynisme burlesque,  
Insulte Montesquieu, dénigre Cicéron.  
On écrit à Racine en style de Pradon.  
Des dogmes de Quesnel un triste profélyte  
En bourgeois du marais a fait parler Tacite.  
La-Fontaine se plaint, que rêvant un beau jour,  
Albert près de Pŷché crut remplacer l'amour.  
Despréaux, plus fâché qu'il ne pût jamais l'être,  
A fu qu'Aliboron l'ofait nommer son maître (\*).  
Il ne s'attendait pas à ce ton familier :  
Il ne veut point, dit-il, d'un si fot écolier.  
Il ne veut point sur-tout de ce *plat Secrétaire*,  
Sous un nom qu'il dément, très-mal-adroit faussaire.  
Il ose t'assurer, fans trop de vanité,  
Que son style à ce point n'est pas encor gâté.

(\*) Mr. L\*\*, fameux par ses métaphores, s'écrie quelque part avec un enthousiasme très-plaisant: *Vive Le Sophi! vive le grand homme qui mange avec ses amis! qui satisfait, par le plus délicieux de tous les mélanges, son appétit & son cœur!*

(\*\*) Mr. F\*\* qui aime beaucoup les figures de rhétorique, quoiqu'il n'ait été que régent en sixième, répète souvent dans ses feuilles, *mânes de Despréaux! ô mon maître! &c.*

Mais

Mais moi , quoique ta main légère & délicate  
Ait brûlé sur ma tombe un encens qui me flatte ,  
Je pourrais cependant me plaindre un peu de toi.  
Pourquoi me reprocher d'être flatteur d'un roi (\*) ?  
D'un roi ! de ce nom seul nom ombre est offensée ;  
L'oreille d'un Romain en est toujours blessée.  
Ce nom seul fit jadis sous cent coups de poignard ,  
Au milieu du sénat , tomber le grand César.  
Octave Triumvir fut un tyran coupable ;  
Mais il fut quarante ans magistrat équitable.  
J'ai loué ses vertus & non pas ses forfaits.  
Il fut mon bienfaiteur , je chantai ses bienfaits ;  
J'applaudis à ses loix , je louai sa police ;  
Je célébrai , peut-être avec quelque justice ,  
Cet esprit qui joignait tant de talens divers ,  
Qui commandait au monde , & se connut en vers.  
Que dis-je ? il posséda cet art si difficile.  
Que ses vers sont touchans , quand il pleure Virgile !  
C'est un Dieu qui l'inspire , ou bien c'est l'amitié.  
Quel tribut par les grands plus rarement payé ?  
Trop heureux les mortels , quand leur maître est sensible,  
Quand son orgueil est noble & n'est pas inflexible ,  
Qu'il aime les neuf sœurs , leurs jeux & leurs concerts ,  
Le son de la louange & celui des beaux vers !  
Qui veut être loué mérite un jour de l'être.

(\*) Le gouvernement d'Auguste fondé sur les loix , partagé avec le sénat , conservant toutes les formes républicaines , pouvait s'appeller *une magistrature suprême* , bien plutôt qu'une *royauté*. Ses successeurs en firent un despotisme abominable.

242 R É P O N S E D'H O R A C E

Qui l'a mieux su que toi ? qui l'a mieux fait connaître ?  
Quel homme vers la gloire & l'immortalité,  
D'un plus rapide élan fut jamais emporté ?  
Ton génie a voulu , dans ses vastes ouvrages ,  
Embrasser tous les arts , dominer tous les âges.  
Par-tout il jette au loin des rayons éclatans  
Que n'éteindra jamais le long oubli des temps.  
Les morts , tu le fais bien , parlent sans flatterie ;  
Ils sont sans préjugés , comme sans jalousie ;  
Et Voltaire vivant est jugé dans ces lieux ,  
Comme il doit l'être un jour par nos derniers neveux.  
Français , Grec ou Romain , ici chacun t'admire :  
A l'Elysée en pleurs Racine a lu Zaïre ;  
Corneille a cru revivre en écoutant Brutus ;  
Sophocle & Cicéron , embellis & vaincus ,  
Se retrouvent plus grands sous ton pinceau tragique ,  
Et ta Jeanne a charmé le chantre d'Angélique.  
Plutarque revoyant la liste de ses rois ,  
Cherche à qui comparer ton héros suédois.  
Que tes vers ont flatté le bon goût de Virgile !  
Souvent avec Homère il parle de ton style :  
Ils disent qu'en effet , pour les vaincre tous deux ,  
Il ne t'a rien manqué que leur langue & leurs Dieux.

J'ai moins écrit que toi , j'ai voulu moins de gloire :  
J'arrivai moins brillant au temple de mémoire.  
J'aimai les voluptés , les jeux & le loisir ;  
J'eus des momens d'étude , & des jours de plaisir.  
Né sous un ciel heureux , j'en sentis l'influence :  
J'abandonnai ma vie à la molle indolence ;

Et mon goût pour les arts , mes faciles talens  
Variaient mon bonheur & servaient mes penchans.  
Je reçus Apollon comme on reçoit à table  
Un ami qui nous plaît , un convive agréable ,  
Non comme un maître dur qui se fait obéir ;  
Il vint charmer ma vie , & non pas l'affervir.  
Souvent à Tivoli , dans mon champêtre asyle ,  
Où sous le frais abri des bois de Lucretile ,  
Quand j'attendais Glycère au déclin d'un beau jour ,  
Couché sur des carreaux disposés pour l'amour ;  
Tandis que la vapeur des parfums d'Arabie  
Pénétrait & mes sens & mon âme amollie ;  
Qu'au loin des instrumens l'accord mélodieux  
Portait à mon oreille un bruit voluptueux ;  
Alors dans les transports d'un aimable délire ,  
Inspiré tout-à-coup , je demandais ma lyre ,  
Je chantais l'espérance & les doux souvenirs ,  
Le doux refus qui trompe & nourrit les desirs ,  
La piquante gaité , la naïve tendresse.  
Je vis dans l'art des vers que nous apprit la Grèce ,  
Un langage enchanteur dans l'Olympe inventé ,  
Fait pour parler aux Dieux ou bien à la beauté.

Quelquefois élevant ma voix & ma pensée ,  
Emule audacieux de Pindare & d'Alcée ,  
Je montai dans l'Olympe ouvert à mes accens ;  
Ou , choqué des travers & des vices du tems ,  
J'exerçai sur les fots ma gaité satyrique :  
J'esquissai même un jour un code poétique.  
Mais la gloire & les arts ne bornaient point mes vœux ;



244 R É P O N S E D'H O R A C E.

Le plaisir fut toujours le premier de mes Dieux.

Octave qui goûta mon heureux caractère,  
 M'offrit auprès de lui le rang de secrétaire.  
 Je refusai son offre ; il n'en fut point blessé.  
 Accueilli dans sa cour , à sa table placé,  
 Je ne lui voulus point assujettir ma vie :  
 Il aurait dérobé mes momens à Lydie ,  
 A Philis , à Chloë , qui valaient mieux que lui :  
 L'esclavage bientôt eût amené l'ennui.  
 J'aimais beaucoup Octave , & plus l'indépendance.  
 Voltaire , je le fais , eut plus de complaisance ;  
 A la cour autrefois il attacha son sort.  
 Nous connaissons ici son *Salomon du Nord* ,  
 Et sa prose éloquente , & ses rimes hardies.  
 D'Argens , qu'il défolait par ses plaisanteries ,  
 Ne nous vanta pas moins son ton , ses agrémens ,  
 Sa chère un peu guerrière , & ses soupers charmans ,  
 Où cessant d'être roi , pour être plus aimable ,  
 Laisant la liberté présider à sa table ,  
 Frédéric n'avait plus d'ennemis que les fots ,  
 Et même contre lui permettait les bons mots.  
 Il avait bien raison ; dans le rang qu'il occupe ,  
 Faut-il de sa grandeur être toujours la dupe ?  
 De la société perdre tous les appas ?  
 L'étiquette est l'esprit de ceux qui n'en ont pas.  
 La dignité souvent marque l'insuffisance ;  
 On s'enferme avec art dans un noble silence :  
 Mais qui fait bien répondre encourage à parler.  
 Vos jours étaient si beaux ! qui pouvait les troubler ?

C'est donc ce Maupertuis , ce bizarre génie ,  
Géomètre chagrin que tourmentait l'envie ,  
Qui , des biens & des maux sombre calculateur ,  
Jadis si tristement nous parla du bonheur ?  
Il fut jaloux & vain : mais pardonne à ses mânes.  
Pardonne à ce ramas de détracteurs profanes ,  
Dont le nom , par toi seul , jusqu'à nous est venu.  
Quant à Monsieur Fréron , il nous est plus connu :  
Au *Bédlam* [\*] de Pluton , fustigés par M'égère ,  
Vifé , Gâcon , Zoïle attendent leur confrère.  
Quel siècle n'a pas vu de ces obscurs pédans ,  
Condamnés au malheur de haïr les talens ,  
Qui flattent tour-à-tour l'envie & la sottise ?  
Quelquefois on les lit ; toujours on les méprise.  
Laisse ces vils serpens qui siffient sur tes pas :  
Alors que Linus chante , on ne les entend pas.  
Et qui n'adore point ta muse enchanteresse ?  
Tu crains d'être au-dessous de Rome & de la Grèce ,  
De vivre moins que moi dans la postérité :  
C'est bien là d'un Français l'aimable urbanité.  
Jadis , je l'avouerai , j'eus moins de modestie ,  
Je promis à mes vers une éternelle vie ;  
Et si j'en crois les tiens , je me suis peu mépris ;  
Mon nom est sûr de vivre alors que tu m'écris.  
Tu m'as cité souvent : c'est mon plus bel éloge.  
Mais toi qui des confins du pays allobroge ,  
Sais occuper l'Europe attentive à tes chants ,  
Est-ce à toi de douter , dans tes succès brillans ,

(\*) Nom de l'hôpital des fous de Londres.

246 R É P O N S E D'H O R A C E

Du pouvoir d'une langue à jamais consacrée ,  
Dont tu pourrais toi seul garantir la durée ?  
Ah ! trop heureux français ! vous faites plus que nous. •  
Quand la terre affervie était à nos genoux ,  
La langue des vainqueurs devint celle du monde.  
En chefs-d'œuvre des arts la France plus féconde  
Par l'attrait des talens , par le charme des vers ,  
Sans l'avoir subjugué , règne sur l'univers.  
Vos drames éloquens , honneur de Melpomène ,  
Monumens qui manquaient à la grandeur romaine ,  
Charment vingt nations avides d'en jouir ;  
Et vos voisins jaloux vous doivent leur plaisir.  
Faut-il à votre gloire encore un nouveau titre ?  
Des intérêts des rois votre langue est l'arbitre.  
Disputant contre Orlof , l'orateur du Divan ,  
Ottoman plaide en français les droits de son Sultan ;  
Et dans Fokiani , le Turc & la Russie  
Décident en français des destins de l'Asie.  
A tant de gloire encor que peut-on ajouter ?  
Qu'on la maintienne au moins , en sachant t'imiter :  
Qu'on se garde à jamais de bannir de la scène  
Ce langage des dieux qu'adopta Melpomène.  
Pour la première fois je t'écris dans le tien ;  
Daigne d'un étranger excuser l'entretien :  
Et si j'ai begayé la langue de Voltaire ,  
Je vais le lire encor pour apprendre à mieux faire.





R É P O N S E

D'UN SOLITAIRE DE LA TRAPPE

A LA LETTRE

DE L'ABBÉ DE RANCÉ (\*).



*Préface de Mr. de Voltaire.*

UN jeune homme plein de vertu & distingué par de très-beaux ouvrages, est l'auteur de la pièce suivante. C'est une réponse à une de ces épîtres qu'on nomme *Héroïdes*. Un auteur de mérite s'étoit diverti à écrire une lettre en vers au nom de l'abbé de Rancé, fondateur de la Trappe, homme autrefois voluptueux, mais alors se dévouant lui & ses moines à une horrible pénitence. Un moine devenu sage répond ici à l'abbé de Rancé.

Si jamais on a mis dans tout son jour le fanatisme orgueilleux des fondateurs d'ordre, & la malheureuse dévotion de ceux qui se sont faits leurs victimes, c'est assurément dans cette pièce. L'auteur nous a paru aussi religieux qu'ennemi de la superstition. Il fait voir que pour ser-

(\*) Quoique cette pièce qui a été imprimée plusieurs fois à Genève, à Lausanne & ailleurs, ne l'ait jamais été sous le nom de Mr. de la H\*\*\*\*, cependant comme elle lui a été attribuée, nous croyons devoir l'insérer dans ce recueil.

vir Dieu il ne faut pas s'enfevelir dans un cloître pour y être inutile à Dieu & aux hommes. Il écrit en adorateur de la divinité, & en zéléteur de la patrie. En effet, tant d'hommes, tant de filles que l'Etat perd tous les ans sans que la religion y gagne, doivent révolter un esprit droit, & faire gémir un cœur sensible.

Cette épître se borne à déplorer le malheur de ces infensés que la séduction enterré dans ces prisons réputées saintes, dans ces tombeaux des vivans, où la folie du moment auquel on a prononcé ses vœux, est punie par des regrets qui empoisonnent la vie entière.

Que n'aurait pas dit l'auteur, s'il avait voulu joindre à la description des maux que se font ces énergumènes, le tableau des maux qu'ils ont causés au monde? on prendrait, j'ose le dire, plusieurs d'entr'eux pour des damnés qui se vengent sur le genre humain des tourmens secrets qu'ils éprouvent. Il n'est aucune province de la Chrétienté, dans laquelle les moines n'aient contribué aux guerres civiles, ou ne les aient excitées; il n'est point d'Etats où l'on n'ait vu couler le sang des magistrats ou des rois, tantôt par les mains mêmes de ces misérables, tantôt par celles qu'ils ont armées au nom de Dieu. On s'est vu plus d'une fois obligé de chasser quelques-unes de ces hordes qui osent se dire sacrées. Trois royaumes qui viennent de vomir les Jésuites de leur sein, donnent un grand exemple au reste du monde; mais ces royaumes eux-mêmes ont bien peu profité de l'exemple qu'ils don-

nent. Ils chassent les Jéfuites qui au moins enseignaient gratis la jeunesse, tant bien que mal ; & ils conservent un ramas d'hommes oisifs qui ne sont connus que par leur ignorance & leurs débauches ; objets de l'indignation & du mépris, & qui, s'ils ne sont pas convaincus de toutes les infamies qu'on leur attribue, sont assez coupables envers le genre humain, puisqu'ils lui sont inutiles.

La moitié de l'Europe s'est délivrée de toute cette vermine, l'autre moitié s'en plaint, & n'ose la secouer encore. On allègue pour justifier cette négligence, qu'il y a des faquirs dans les Indes. C'est pour cela même que nous ne devrions point en avoir, puisque nous sommes plus éclairés aujourd'hui & mieux policés que les Indiens. Quoi ! nous faudra-t-il consacrer des oignons & des chats, & adorer ce que nous mangeons, parce que les Egyptiens ont été assez maniaques pour en user ainsi ?

Quoiqu'il en soit, nous invitons le très-petit nombre d'honnêtes gens qui ont du goût, à lire la réponse du moine de l'abbé de Rancé. Puissent de pareils écrits nous consoler quelquefois des vers insipides & barbares dont on farcit des journaux de toute espèce ; & puisse le vulgaire même sentir le mérite & l'utilité de l'ouvrage que nous lui présentons !



*Réponse d'un solitaire de la Trappe à la lettre de  
l'abbé de Rancé.*

**J'**AI lu, triste Rancé, ta lamentable épître :  
 Je m'indigne & te plains. De quel droit, à quel titre  
 As tu chargé nos jours du poids de tes malheurs ?  
 Pourquoi nous accabler de tes sombres rigueurs ?  
 Si ton cœur a brûlé d'un amour adultère,  
 Je suis loin de blamer un remord salutaire.  
 Je fais que les humains trompés par le désir,  
 Sont faits pour la faiblesse & pour le repentir.  
 Mais pourquoi donc viens tu, despote atrabilaire,  
 En redoutant un Dieu, t'armer de sa colère,  
 Et rejeter sur nous dans ton bizarre effroi,  
 Les maux que tu prétends qu'il destinait pour toi ?

Enfermé jeune encor dans cet asyle austère,  
 J'appris à respecter la puissance arbitraire ;  
 Mais enfin de mes yeux le voile est écarté.  
 J'ai laissé dans ses droits rentrer l'humanité ;  
 La tombe par mes mains depuis trente ans creusée,  
 Va couvrir les débris de ma vieillesse usée.  
 J'ai vécu trop long-tems esclave de l'erreur ;  
 Je meurs. La vérité va sortir de mon cœur.  
 Toi, qui m'as vu vieillir en ce désert horrible,  
 Sais-tu quel est mon sort ? . . . Né facile & sensible,  
 Je reçus dans mon âme avec avidité  
 Ces dogmes de terreur & de sévérité

Que des mortels séduits , séducteurs de l'enfance ,  
 Tyrans religieux de la simple innocence ,  
 Imprimaient à l'envi dans mon esprit troublé.  
 Par la voix du très-haut je me crus appelé.  
 Je pensais dans son sein me sauver d'un abîme ,  
 Et j'offris à ce Dieu ma jeunesse en victime.  
 Mes parens défolés , me pressant dans leurs bras ,  
 S'efforçaient en pleurant de retenir mes pas.  
 Mais je m'applaudissais d'abandonner mon père ,  
 De braver sa tristesse & les pleurs de ma mère ;  
 De hâter leur trépas : barbare envers tous deux ,  
 Ingrat , dénaturé , je me crus généreux.  
 Je vantais à mon Dieu cet affreux sacrifice.  
 De tant de cruautés , non , Dieu n'est pas complice.  
 Dieu ne m'avait point dit : " esclave infortuné ,  
 „ Objet de mes fureurs , en naissant condamné ,  
 „ Si tu veux détourner les traits de ma colère ,  
 „ Fais toi-même tes maux ; bois dans la coupe amère  
 „ Du chagrin destructeur , du regret dévorant ,  
 „ Et deviens ton bourreau pour plaire à ton tyran.

Ce fanatisme absurde égara ma jeunesse ;  
 Je prononçai mes vœux plein d'une sainte ivresse :  
 Je promis de chérir mon joug & ma prison.  
 Des vœux ! ah ! ce mot seul révolte la raison.  
 Des vœux ! & tel est donc l'orgueil de la faiblesse !  
 Se peut-il qu'à ce point l'homme se méconnaisse ?  
 Chaque instant voit changer nos goûts & nos desirs ,  
 Nous rencontrons l'ennui même dans les plaisirs ;  
 Nul ne peut s'assurer d'un sentiment durable ,



252      *RÉPONSE D'UN SOLITAIRE*

Et l'homme ose prétendre au droit d'être immuable ?  
De sa fragilité perdant le souvenir,  
Il voudrait comme un Dieu régner sur l'avenir ?  
Quels sont ces vœux encor ? — “ Je méprise, j'abjure  
» Ces vulgaires devoirs qu'inspire la nature ;  
» Ils sont trop vils pour moi , je ne les connais plus ;  
» Je prétends à mon gré me former des vertus ;  
» Qu'un autre , s'il le veut , s'honore d'être père,  
» Je ne le ferai point, je renonce à la terre ;  
» Je n'ai plus de parens , & je n'ai plus d'amis ,  
» Je vivrai pour le ciel & non pour mon pays. »

Etrange aveuglement ! vanité déplorable !  
Animal sot & vain , qui te fais misérable ,  
Qui même en t'immolant, es toujours orgueilleux,  
Toi qui prétends toujours intéresser les cieux,  
Connais mieux, mon ami , la divine sagesse !  
Crois-tu qu'elle ait reçu ton absurde promesse ?  
Va, tu peux l'oublier sans redouter le ciel ;  
Il te juge imbécile , & non pas criminel ,  
Et ne voit rien en toi qu'un esclave en démence  
Qui croit servir son maître au moment qu'il l'offense.  
Mais s'il est indulgent , les humains sont cruels.  
Ce joug que l'on s'impose à l'aspect des autels ,  
Rien ne peut le briser ; il faut sans espérance  
Vieillir dans un ennui nommé persévérance ,  
Renfermer dans son sein sa plainte & sa douleur ,  
Et de ses fers sacrés bénir la pesanteur.  
Hélas ! vers le tombeau lentement entraînée ,  
Telle est depuis trente ans ma vie infortunée.

A peine le ferment eut enchainé mon fort,  
 Que revenant soudain de son premier transport,  
 Mon âme avec terreur mesura l'intervale  
 Qu'entre le monde & moi ma promesse fatale  
 Et mon pieux délire avaient mis pour toujours ;  
 Un morne désespoir vint obscurcir mes jours.  
 Ces aimables desirs , charmes de la jeunesse ,  
 Ces sentimens si doux dont on chérit l'ivresse ,  
 Bienfaits que la nature accorde à ses enfans ,  
 Et les besoins du cœur plus chers que ceux des sens ,  
 Devinrent à la fois mon crime & mon supplice.  
 Accablé de ma chaîne au fond du précipice ,  
 Je demeurai long-tems dans un muet effroi ,  
 Abandonné de tous , malheureux avec moi ;  
 Mon cœur encor frappé de ses aveugles craintes ,  
 Comme un forfait nouveau se reprochait ses plaintes.  
 Je regardais le ciel sans oser l'implorer.

Encor près d'un ami si j'avais pu pleurer !  
 Dans son sein quelquefois si j'avais pu répandre  
 Ces larmes que mes yeux répandaient sur la cendre !  
 Hélas ! les criminels au fond de leurs cachots  
 Ont le triste plaisir de parler de leurs maux.  
 Dans le cœur l'un de l'autre ils épanchent leurs peines ,  
 Ils détestent tout haut leurs malheurs & leurs chaînes.  
 Dans nos cachots sacrés il faut gémir tout bas ,  
 Nos trop justes regrets seraient des attentats.  
 Il faut les étouffer ; un farouche silence  
 A banni de ces lieux la douce confiance.  
 Les pâles compagnons que m'a donnés le sort

254 *RÉPONSE D'UN SOLITAIRE*

Se parlent seulement pour s'annoncer la mort.  
On s'évite, on se craint, & chaque solitaire  
Sépare ses douleurs des douleurs de son frère.  
En les communiquant ils pourraient les calmer ;  
Tout malheureux qu'ils sont, ils n'oseraient s'aimer.

Mais quel est donc le but de ces rigueurs mystiques,  
De ces austérités que l'on nomme héroïques ?  
Insensé, qui te crois au-dessus des humains,  
Pour creuser un tombeau Dieu format-il tes mains ?  
Pour songer à la mort, t'a-t-il donné la vie ?  
Ah ! songe à tes devoirs, fers l'homme & la patrie :  
Ce sont là les tributs qu'au ciel on doit offrir.  
Apprends, apprends, à vivre & tu fauras mourir.  
Crois-tu charmer le ciel, quand ta voix fanatique  
Heurle durant la nuit un barbare cantique,  
Alors qu'autour de toi les mortels endormis  
Jouissent du repos que Dieu leur a permis ?  
Ton plein-chant vaut-il mieux que leur sommeil tranquile ?  
Dors pour favoir veiller, veille pour être utile ;  
Voilà ce que prescrit le Dieu qui t'a formé.  
Et toi, sexe charmant comme nous opprimé,  
Sexe que j'ai chéri sans jouir de tes charmes,  
Toi pour qui j'ai versé d'involontaires larmes,  
Combien l'humanité doit s'attendrir sur toi !  
Quoi ! des mêmes rigueurs vous subissez la loi ?  
O vous ! objets touchans, vous dont l'âme si tendre,  
Dont l'organe enchanteur ne devait faire entendre  
Que l'aveu de l'amour & l'accent des plaisirs !  
Vous que Dieu bienfaisant offrit à nos desirs !

Je vous entends gémir dans vos tristes asyles ,  
De tirans en surpris victimes trop dociles.  
Le cilice meurtrit vos membres délicats ,  
Vous implorez un Dieu qui ne vous venge pas.  
La nature se cherche & n'ose se connaître.  
Vos cœurs n'osent parler. Ah ! quelque jour peut-être  
Nous reprendrons nos droits indignement ravis.  
Tombeaux où les vivans se sont ensevelis ,  
Antres du désespoir où gémit l'esclavage ,  
Où Dieu n'est invoqué que par des cris de rage ,  
Quand ferez vous détruits ? quand faut-il l'espérer ?  
Humains faits pour l'erreur , peut on vous éclairer ?

Ah ! depuis que mon cœur en cette solitude  
De la captivité s'est fait une habitude ,  
J'ai médité sur l'homme en gémissant sur moi ,  
J'ai médité sur Dieu , j'ai recherché sa loi.  
Elle parle toujours à qui veut la connaître.  
Hélas ! devant ce Dieu je vais bientôt paraître.  
Si quelque repentir me poursuit à ses yeux ,  
C'est de m'être accablé de ce joug odieux  
Qui déshonore l'homme & le Dieu qu'il croit suivre ;  
D'avoir perdu le droit de jouir & de vivre.

Lorsqu'au pied des autels mes frères gémissans  
Elevaient jusqu'aux cieux leurs lugubres accens ,  
Je disais , sans me joindre à leur concert bizarre ,  
O Dieu ! pardonne moi de t'avoir cru barbare.

Toi, qui vins dans ces lieux, plein d'un sombre transport  
Apporter l'épouvante & le deuil de la mort ;

256 *RÉPONSE D'UN SOLITAIRE, &c.*

Toi seul creufas le piège ouvert à la faiblesse.  
Va , ce Dieu dont tu crains l'équité vengereffe  
Que tu voulus servir & méconnus toujours ,  
Punira tes fureurs bien plus que tes amours.

Mais j'entends de l'airain le finiftre murmure ,  
Il faut aller encor fouiller ma fépulture:  
Puisse-je m'y traîner pour la dernière fois !  
Je t'obéis encore en déteftant tes loix.  
Il le faut : mais hélas ! fi trente ans de mifère ,  
Mes pleurs, mes cheveux blancs fouillés dans la pouffière ,  
Si les gémiffemens d'un cœur né vertueux  
Obtenaient du très-haut attendri par mes vœux ,  
Que l'homme dégagé d'un indigne esclavage  
Ne lui présentat plus qu'un libre & pur hommage,  
Avec ce doux espoir dans fon fein rappellé  
Dans ma tombe aujourd'hui j'entrerais confolé.



*PIÈCES*

*PIÈCES*  
DIVERSES.

*TOME I.*

R

DIARRHEA  
DIPHTHERIA

1

1



# V E R S

## A LA FONTAINE DE MEUDON.

1 7 6 9.



**A**IMABLE fille des montagnes,  
Qui d'un tertre isolé qu'ombragent trois ormeaux,  
Sur un lit de gravier laissant tomber tes eaux,  
Viens de salter nos campagnes;  
Dans quelle grotte obscure, ou bien sous quels berceaux  
Rassemblest-tu l'essaim de tes jeunes compagnes,  
Et les Nymphes de ces côtes ?  
Souffre moi pour témoin de leurs danses légères  
Et de leurs plaisirs innocens.  
Horace a vu jadis de semblables mystères ;  
Horace a célébré dans ses divins accens  
La Fontaine de Blandusie,  
Objet de son hommage, honneur de l'Italie,  
Et le rendez-vous des amans.  
O ! Nymphes, tu serais plus digne de ses chants.  
Fontaine de Meudon, source pure & limpide,  
Accueille sur tes bords un habitant nouveau ;  
Aux fons qu'il va former, que toi seule préside.

R ij



Dans les antiques mœurs, on entendrait Ovide  
 Te promettre le fang d'un agile chevreau,  
 Ou d'une genisse timide :  
 Mais faut-il présenter cette offrande homicide  
 A la Déesse d'un ruisseau,  
 Et fouiller son crystal liquide ?

Tu verras par mes mains ton rivage jonché  
 De branches de lilas, d'épine printanière ;  
 Je renouerais le tout d'un ruban détaché  
 Du corset de quelque bergère ;  
 Et voilà mon bouquet : il est fait pour nous deux.  
 Les dons de la campagne ici bornent mes vœux :  
 Ici je me sens plus tranquille.

Les folles passions dont au sein de la ville  
 Je portais sur mon cœur le pénible fardeau,  
 Se calment dans ce libre asyle,  
 Et sous un horizon plus beau.

L'ambition s'endort, les préjugés se taisent ;  
 Des desirs effrénés les tumultes s'apaisent ;  
 Je suis plus à moi-même & dépends moins d'autrui :  
 Mes penchans sont plus doux, mes plaisirs plus faciles ;  
 Il n'en faut de bruyans qu'à ces âmes stériles  
 Que l'agitation défend contre l'ennui.

Le repos est un bien lorsque notre âme est pure,  
 Et le calme des champs est fait pour l'attendrir.  
 D'un œil indifférent qui peut voir la verdure  
 N'était pas né pour le plaisir.

Je respire avec l'air la paix & l'allégresse ;  
 Ce gazon, ce coteau, cet arbre m'intéresse :

*A LA FONTAINE DE MEUDON. 261*

L'oiseau chante , & l'amour anime ses accens :  
La nature m'entoure & parle à tous mes sens.

Nature ! que s'ert-il que dans leur fausse ivresse ,  
D'ambitieux rimeurs te nomment leur maîtresse ?  
Tu n'es pas à leurs yeux des objets le plus beau.

Non , tu n'as pas touché leur vanité futile ;  
Pour être applaudis à la ville ,

Ils nous parlent de leur hameau.

Leur vain amour pour toi n'est rien que la manie  
D'étaler un bonheur qu'ils n'ont jamais goûté :  
Ils peignent une fleur & ne l'ont pas cueillie :

Tu n'es point leur divinité.

Ils n'ont pas sous tes yeux composé leur cantique.

Qu'ils viennent sur ces bords ; fortunés comme moi ,  
Renoncant , pour t'aimer , à l'orgueil poétique ,  
Tous leurs vers couleront purs & doux comme toi.

Eh ! qui se défendrait d'un riant paysage ?

Au spectacle des champs qui pourrait résister ?

Ah ! c'est sur un charmant rivage

Que saint Lambert a dû chanter.

Là bas sur ce côteau , théâtre de verdure ,  
Regardez l'homme heureux : il contemple , il jouit ;

Son visage est ferein , & sa bouche sourit ;

Son front est rayonnant d'une volupté pure :

Vous lui parlez : à peine il entend vos discours ,

A peine il vous répond : l'onde est là qui murmure ;

Il compte les cailloux qu'elle effleure en son cours.

Il est l'amant de la nature ,

## 262 VERS A LA FONTAINE DE MEUDON.

Il est seul avec elle , il est entre ses bras . . .  
Cruels ! n'approchez point , ne l'interrompez pas ;  
Il dérobe cette heure aux chagrins homicides :  
Ces momens sont bien chers puisqu'ils sont si rapides ;  
Il ne peut les goûter toujours.

Bientôt les passions reprendront leur empire.  
Peut-être est-il , hélas ! sous celui des amours ,  
Ou peut-être la gloire à trop su le séduire :  
La gloire ! ah ! s'il est vrai , ces momens seront courts.

O souveraine de mes jours !  
Gloire , tu me poursuis jusqu'au sein des campagnes ,  
Sous l'abri des rochers , au faite des montagnes :  
Ton séduisant fantôme est toujours devant-moi ;  
Eh bien ! je t'obéis , je suis encore à toi.  
Ne me reproche point une oisiveté sage ;  
Mon vaisseau se répare & va braver l'orage [ \* ].  
Dans les trésors cachés de la réflexion ,  
Solitaire , appliqué , j'ai puisé des richesses.  
Gloire , voici le tems de tenir tes promesses.  
Sur moi de tes splendeurs fais briller un rayon ;  
La plus belle retraite en peut-être embellie :  
Et si tu m'exauçais , du sein de mes foyers ,  
Je reviens en ces lieux semer sur la prairie  
Tes couronnes & tes lauriers.

(\*) L'auteur travaillait alors à *Mélanie* , qui parut l'année suivante.





IMITATION

DE LA PREMIÈRE ÉLÉGIE DE TIBULLE.



QU'UN autre , poursuivant la gloire & la fortune,  
Troublé d'une crainte importune,  
Empoisonne sa vie & perde son sommeil ;  
Que dévouant à Mars sa pénible carrière,  
La trompette sinistre & le cri de la guerre  
Retentissent à son réveil.  
Pour moi, qui des grandeurs n'ai point l'âme frappée,  
Puisse-je , sans rien craindre & sans rien envier ,  
Cacher tranquillement près d'un humble foyer  
Ma pauvreté désoccupée !  
Que , fouriant à mes loisirs,  
Toujours la flatteuse espérance  
M'offre dans le lointain la champêtre abondance,  
Ornant l'étroit enclos qui borne mes desirs.  
Que des biens que j'attends l'agréable promesse  
Suffise à mes amusemens ;  
Je soignerai ma vigne & mes arbres naissans :  
Armé de l'aiguillon , de mes bœufs indolens  
J'irai gourmander la paresse.  
Qu'avec plaisir souvent j'emporte dans mon sein  
L'agneau s'égarant sur la rive ,  
Le chevreau , qu'en courant , sa mère inattentive  
A délaissé sur le chemin !

J'offrirai de mes biens les rustiques prémices  
Au Dieu de la vendange , au Dieu du laboureur.  
Divinités des champs, qui l'êtes du bonheur ,  
Vous recevrez toujours mes premiers sacrifices !  
J'épanche le lait pur en l'honneur de Palès ,  
Je présente des fruits sur l'autel de Pomone ,  
Et des épis que je moissonne ,  
J'assemble & forme une couronne ,  
Que ma main va suspendre au temple de Cérés.  
Vous , jadis les gardiens d'un plus ample héritage ,  
Avant que des destins j'eusse éprouvé l'outrage ,  
Mais de ma pauvreté devenus protecteurs ,  
O Pénates consolateurs !  
Jadis le sang d'une genisse  
Vous payait le tribut de mon nombreux troupeau ;  
Aujourd'hui le sang d'un agneau  
Est mon plus riche sacrifice.  
Vous l'aurez, cet agneau , le plus beau de mes dons.  
Vous verrez du hameau la folâtre jeunesse ,  
Autour de la victime exprimant l'allégresse ,  
Demander en chantant des vins & des moissons.  
Ah ! prêtez à leurs chants une oreille facile ,  
Et ne dédaignez pas notre simplicité.  
Le premier vase aux Dieux autrefois présenté  
Fut pétri d'une simple argile.  
Je n'ai point regretté les biens de mes aïeux ,  
Content de mon champêtre asyle ,  
Content de reposer sur la couche tranquille  
Où le sommeil ferme mes yeux.  
O qu'il est doux ! lorsque la pluie

DE LA PREM. ÉLÉGIE DE TIBULE. 265

A petit bruit tombe des cieux ,  
De céder à l'attrait d'un sommeil gracieux !  
Qu'il est plus doux encor , la nuit près de Délie ,  
De se sentir pressé dans ses bras amoureux ,  
Et d'entendre mugir l'aquilon en furie !  
Ce sont là les plaisirs que je demande aux Dieux.  
Qu'il soit riche , celui que des travaux sans nombre  
Ont comblé de trésors si chèrement payés ;  
Je suis pauvre , & je vais chercher le frais & l'ombre ,  
Assis près d'un ruisseau qui murmure à mes pieds.  
Ah ! périsse tout l'or de la superbe Asie ,  
Si , pour l'aller ravir , il faut quitter Délie ;  
    S'il faut lui coûter quelques pleurs . . .  
Que Messala prétende aux lauriers des vainqueurs ;  
Et que des ennemis les dépouilles brillantes  
Ornent de son palais les portes triomphantes.  
Moi , je suis dans les fers d'une jeune beauté ;  
    Je vis sous les loix de Délie.  
Pourvu que je te voie , ô maîtresse chérie !  
Je renonce à la gloire , à la postérité.  
    Il n'est point d'honneur que j'envie ;  
    Rien ne vaut mon obscurité.  
Oui , j'irais avec toi , sur un mont solitaire ,  
    Conduire un troupeau sur mes pas.  
Je consens à n'avoir d'autre lit que la terre ,  
    Pourvu que tu sois dans mes bras.  
Eh ! d'un lit somptueux l'éclatante parure  
    N'en écarte pas les ennuis.  
La pourpre & le duvet , les eaux & leur murmure  
    Ne sont pas la douceur des nuits.

Qu'importe à nos désirs la couche la plus belle ,  
Lorsqu'on y veille dans les pleurs ,  
Lorsqu'on appelle en vain la maîtresse infidelle ,  
Qui porte ses amours ailleurs ?  
Hélas ! sans les amours comment souffrir la vie ?  
Quel cœur , quel cœur d'airain , ô ma chère Délie !  
Goûtant le bonheur d'être à toi ,  
Pourrait te préférer une gloire frivole ?  
Les triomphes du Capitole  
Valent-ils un regard que tu jettes sur moi ?  
Ah ! que ma paupière mourante  
Se tourne encor vers toi dans mon dernier moment ;  
Que par un dernier mouvement ,  
Je presse encor tes mains de ma main défaillante.  
Tu pleureras sans doute auprès de mon bûcher ;  
Tes yeux , tes yeux si pleins de charmes  
Répandront sur moi quelques larmes :  
Tu n'as pas un cœur de rocher.  
Tu pleureras , Délie ; & l'amant jeune & tendre ,  
Et l'amante objet de ses vœux ,  
Te verront honorer ma cendre ,  
Et s'en retourneront les larmes dans les yeux.  
Mais garde d'outrager ta belle chevelure ,  
Ni de meurtrir ton front de ton bras irrité.  
Aux mânes d'un amant c'est faire trop d'injure ,  
Que d'attenter à la beauté.  
Hâtons nous , dérobons à la Parque inflexible  
Le moment de jouir , d'aimer & d'être heureux.  
Le tems entraîne tout dans sa course insensible.  
La mort viendra bientôt de son voile terrible

DE LA PREM. ÉLÉGIE DE TIBULE. 267

Couvrir nos amours & nos yeux.

Le tems n'épargne point les amans & les belles,

Et l'amour ne sied pas au déclin de nos ans.

Il ne repose point ses inconstantes ailes

Sur une tête à cheveux blancs.

Je suis encore à lui ; je vis sous sa puissance ;

Content du peu qui m'est resté,

Je coule en paix mes jours sans chercher l'opulence ,

Et sans craindre la pauvreté.



V E R S

*récités sur le théâtre de Ferney avant la représentation d'Alzire , le 19 Juillet 1765.*

**L**ES créateurs des arts , les maîtres du génie ,

Précepteurs & sujets de l'antique Ausonie ,

Les Grecs , dans l'appareil de leurs solennités ,

Dans ces jeux immortels qu'on n'a point imités ,

Ouvrant la lice de la gloire ,

Appellaient les talens jaloux de la victoire.

Là se réunissaient aux yeux des nations

Le masque de Thalie , & la lyre hautaine ,

Les touchantes illusions

De la plaintive Melpomène.

Vénus offrant encor de plus brillants appas

Sous le ciseau de Praxitèle ,

Jupiter de la foudre armé par Phidias ,

Et les héros plus grands sous le pinceau d'Apelle.



Là tout prêt d'achever un siècle de travaux,  
 Sophocle ranimant sa tragique éloquence,  
 Triomphait à cent ans de ses jeunes rivaux.  
 C'est là que ce vieillard aux yeux d'un peuple immense,  
     Vainqueur de son dernier moment,  
 Baissant sous les lauriers sa tête appesantie,  
 Exhalait dans la joie & le ravissement  
     Les restes brillans de sa vie.  
     Si le Sophocle des Français  
 Voulait briguer encor le prix de Melpomène,  
 Qui jadis l'adopta dès ses premiers essais,  
 Cet athlète indompté retrouverait sans peine  
     Et son génie & ses succès.  
 Mais dans l'art de penser sa vieilleffe affermie  
 Semble se consacrer à des emplois plus grands;  
 Entre la bienfaisance & la philosophie  
     Il partage tous ses instans:  
 Il orne, il enrichit ces paisibles rivages;  
 Tout se ressent ici de ses soins généreux.  
 Son fort est de donner, & des leçons aux sages,  
     Et des secours aux malheureux.  
 Nous, à ses vers touchans où la vertu respire,  
 Où de l'humanité dont il soutient les droits,  
     On éprouve le doux empire,  
     Nous prêtons notre faible voix.  
 Mais sans l'art des acteurs il est bien sûr de plaire,  
 Lui-même il embellit nos jeux & nos loisirs;  
     Il nous attendrit, nous éclaire,  
     Et nous instruit dans nos plaisirs.

---

RÉPONSE DE M<sup>R</sup>. DE VOLTAIRE

*aux vers précédens.*

**D**ES plaisirs & des arts vous honorez l'asyle :  
Il s'embellit de vos talens.  
C'est Sophocle dans son printems  
Qui couronne de fleurs la vieilleffe d'Eschyle.

---

S T A N C E S

A M A D A M E D E C \* \*. 1772.

**L'**ÉCLAT de ta naissante Aurore  
Brilla sur mon heureux printems.  
J'essayais mes faibles talens,  
Quand tes appas venaient d'éclorre.

Cet instinct de nos jeunes ans  
Qui nous éclaire & nous enflamme,  
Grava tes attraits dans mon âme,  
Et plaça ton nom dans mes chants.

Dirigeant mes premières veilles,  
Ton goût me prescrivit des loix.

Les premiers accens de ma voix  
Ont voulu flatter tes oreilles.



Nous étions dans l'âge brillant  
Et des projets & des conquêtes.  
Tes yeux tournaient toutes les têtes ;  
Ma muse en voulait faire autant.



Je l'avourai sans jalousie,  
Tu fus plus heureuse que moi.  
Tes charmes pour donner la loi  
En savaient plus que mon génie.



Le bonheur qui fuit la beauté  
Ne se fixe point sur nos traces ;  
Et les muses en vérité  
Ont plus d'ennemis que les graces.



Les mortels, les héros, les Dieux,  
Sont tous aux pieds de Cythérée ;  
Elle est triomphante, adorée ;  
Apollon est chassé des cieux.



L'ignorance nous persécute,  
La haine veut nous avilir.  
Un lecteur chagrin nous dispute  
Et nos talens & son plaisir.

Mais l'amour veille à votre gloire.  
Deux beaux yeux n'ont point de censeur ;  
Et nous chantons notre bonheur ,  
Quand nous chantons votre victoire.



Amis, s'il faut être rivaux,  
Soyons le aux genoux de Glycère.  
Sur le Pinde on trouve la guerre,  
Et les fêtes font à Paphos.



Deux jeunes hôtes des bocages,  
Brouillés assez mal à propos ,  
Se querellaient dans leurs ramages ;  
Leurs chants affligeaient les échos.



Flore parut, fraîche & brillante.  
Pour elle ils unirent leur voix.  
Leur voix alors fut plus touchante,  
Et la paix revint dans nos bois.



Qu'à jamais elle nous enchaîne,  
Puisqu'elle a fu nous défarmer.  
A-t-on des momens pour la haine ?  
On en a si peu pour aimer.



## LES REGRETS.

## STANCES.

**L**E sombre hiver va disparaître ;  
 Le printemps fourit à vos vœux.  
 Mais le printemps ne semble naître  
 Que pour des cœurs qui sont heureux.

Le mien que la douleur accable,  
 Voit tous les objets s'obscurcir,  
 Et quand la nature est aimable,  
 Je perds le pouvoir d'en jouir.

Je ne vois plus ce que j'adore ;  
 Je n'ai plus de droits au plaisir.  
 Pour les autres tout semble éclore,  
 Et pour moi tout semble finir.

Les souvenirs errent en foule  
 Autour de mon cœur abattu,  
 Et chaque moment qui s'écoule,  
 Me rappelle un plaisir perdu.

Que m'importe que le tems fuie ?

Heures,

Heures, dont je crains la lenteur ,  
 Vous pouvez emporter ma vie ;  
 Vous n'annoncez plus mon bonheur!



Je n'ai plus la douce pensée  
 Qui s'offrait à moi le matin,  
 Et qui vers le soir retracée  
 M'entretenait du lendemain.



Mon œil voit reverdir la cime  
 Des arbres de ce beau vallon,  
 Et de l'oiseau qui se ranime  
 J'entends la première chanson.



Ah! c'est vers ce tems que Thémire  
 A mes yeux parut autrefois.  
 C'est là que je la vis sourire ;  
 C'est là que j'entendis sa voix.



Sa voix qui sous le frais ombrage ,  
 Où je l'écoutais à genoux ,  
 Rassembloit autour du bocage  
 Les oiseaux charmés & jaloux.



Les témoins, la gêne & l'envie  
 Combattaient souvent nos désirs;

Mais sous l'œil de la jalousie ,  
L'amour sent croître ses plaisirs.



Beaux soirs d'été , charmante veille ,  
Où je saisissais au hasard  
Un baiser , un mot à l'oreille ,  
Un soupir , un geste , un regard !



Que de fois dans cet art instruite ,  
Thémire au milieu des jaloux  
Jetta dans des discours sans fuite  
Le mot , signal du rendez-vous.



O ! comment remplacer l'ivresse  
Que l'amour répand dans ses jeux ?  
Non , la gloire , autre enchanteresse ,  
N'a point d'instans si précieux.



Du foin d'une vaine mémoire  
Pourquoi voudrais-je me remplir ?  
Pourquoi voudrais-je de la gloire ,  
Quand je n'ai plus à qui l'offrir ?



Les arts dont la pompe éclatante  
A mes yeux vient se déployer ,  
Me rappellent à mon amante ,  
Loin de me la faire oublier.

A ce spectacle ou l'harmonie  
 A tous nos sens donne la loi,  
 Je dis : celle qui m'est ravie  
 Chantait mieux & chantait pour moi.



Dans le temple de Melpomène,  
 Je songe qu'en nos jours heureux,  
 Nos cœurs retrouvaient sur la scène  
 Tout ce qu'ils sentaient encor mieux.



Souvent un trouble involontaire  
 Me dit, que je ne suis pas loin  
 De cette retraite si chère  
 Qui nous recevait sans témoin.



Souvent elle ne put se rendre  
 Au lieu qui dut nous réunir.  
 Que ne puis-je encore l'attendre,  
 Dût-elle encor ne pas venir ?



Mon âme aujourd'hui solitaire,  
 Sans objet, comme sans désir,  
 S'égare & cherche à se distraire  
 Dans les songes de l'avenir.



Tel quand la neige est sur la plaine,  
 L'oiseau n'osant plus la raser,



276 *DES REGRETS. STANCES.*

Voltige d'une aile incertaine ,  
Sans favoir où se reposer.



Je m'apperçois que fans contrainte ,  
Mon cœur pour tromper son ennui ,  
Se permet une longue plainte  
Qui ne peut occuper que lui.



Mais qu'importe qu'on s'intéresse  
Aux maux qu'on ne peut soulager ?  
Je veux épancher ma tristesse ,  
Et non la faire partager.



Que dis-je , hélas ! je me repose  
Sur ces défolans souvenirs.  
Ce sentiment est quelque chose ;  
C'est le dernier de mes plaisirs.



Un jour , quand la froide vieilleffe  
Viendra retrancher mes erreurs ,  
Peut-être que de la tendresse  
Je regretterai les douceurs.



Alors à cet âge où s'efface  
L'illusion de nos beaux jours ,  
Je veux , dans ces vers que je trace ,  
Retrouver encor mes amours.

---

*A Mr. le comte de Schowalow , chambellan de l'im-  
pératrice de Russie , qui avait adressé des vers  
à l'auteur. 1772.*

**V**ous avez , sur un noble ton ,  
Chanté l'astre de notre Europe (\*),  
Et jusqu'à mon humble horizon  
Vous baïffez votre télescope.  
Vous êtes comme Salomon :  
Vous allez du Cèdre à l'Hyfope.  
Ainsi le peintre des héros ,  
Apelle , au vainqueur de l'Asie ,  
Consacrait ses premiers travaux ,  
Et dessinait de fantaisie  
Un page à la mine étourdie ,  
Qu'immortalifiaient ses pinceaux.  
Quand Pierre vint dans cet empire  
Du fond de vos climats glacés ,  
A peine saviez vous assez  
Pour nous connaître & pour nous lire ,  
Et déjà vous nous surpassez.  
Chantez. Vous êtes à la source  
Des grands exploits , du grand talent ;  
La gloire au plus haut de sa course

[\*] Mr. de Voltaire , à qui le même auteur avait adressé une  
épître.

Roule son char étincelant  
Autour des sept astres de l'Ourse.  
Vous voyez l'Ottoman cruel  
Trembler devant votre génie.  
Le pavillon de la Russie  
Commande aux mers de l'Archipel.  
L'amour qu'à Bizance on enchaîne  
Sous le plus lugubre attirail,  
Croyant sa vengeance prochaine,  
Entend le canon d'une reine  
Tonner sous les murs du Serrail.  
Célébrez tout ce que vous faites ;  
Chantez la gloire & vos grandeurs,  
Avec les lyres des neuf sœurs  
Mars peut accorder ses trompettes ;  
Et les exploits des souverains  
Qui troublent un peu les humains,  
Font les héros & les poètes.  
Pour moi, si je savais toucher  
Le luth de Tibulle & d'Horace,  
Si, comme l'Albane ou Boucher,  
J'étais né pour peindre une grace,  
De ces artistes excellens,  
Si, par une faveur divine,  
Je réunissais les talens,  
Je vous peindrais notre dauphine (\*).  
Je voudrais chanter dignement  
Ces traits, cet état de jeunesse,

[\*] Aujourd'hui reine de France.

Cet air de Nymphé ou de Déesse,  
 Ce port & ce maintien charmant,  
 Ce front où la candeur tracée  
 S'unit à l'aimable enjouement,  
 Ces yeux où brille également  
 La finesse de la pensée  
 Et la douceur du sentiment ;  
 Je peindrais la publique ivresse,  
 Et ces cris, ces transports si doux  
 Autour de l'auguste princesse,  
 Et les larmes de son époux.  
 Larmes de joie & de tendresse,  
 Larmes qui du bonheur de tous  
 Sont la plus touchante promesse ;  
 Et si vous pouviez comme nous  
 Voir ce spectacle d'allégresse,  
 Quoique le sort ait fait pour vous  
 Sur le Danube & dans la Grèce,  
 Vous pourriez être encor jaloux.

---

VERS A MONSIEUR LEKAIN,

*Représentant Cicéron dans la tragédie de Rome*

*Sauvée. 1762.*

**A**INSI dans le conseil des maîtres de la terre  
 Tonnait cet éloquent Romain  
 Contre son coupable adverfaire ;

S iv

280 *VERS A MONSIEUR LEKAIN.*

Tel il bravait jadis ce farouche affassin ;  
    Tel contre sa rage insolente ,  
Il signalait le zèle illustre & vertueux ,  
    Ce courroux noble , impétueux ,  
    Et la vérité foudroyante.

Les talens peuvent tout : tu fais être à la fois  
Ce sublime imposteur armé contre Zopire ,  
L'implacable Gengis , ce fier tyran des rois ,  
Où l'amant forcené qui brule pour Zaïre ,  
Qui soupire en sa rage & menace en pleurant ,  
Immole son amante & meurt en l'adorant.

    Préfide aux destins du théâtre ;  
Poursuis , & de Clairon fecondant les succès ,  
Triomphe des dégoûts d'un public idolâtre  
    Et de chansons & de ballets.

Tu ne le fais que trop : oui la scène divine  
    Où l'on entend gémir *Racine*  
    Dans ses éloquentes douleurs ,

Où s'élève Corneille en sa grandeur altière ,  
Où leur brillant rival , l'harmonieux Voltaire  
Sous des traits plus frappans , plus forts , plus séducteurs ,  
Déploya le tableau des tragiques horreurs ;

Ce théâtre aujourd'hui voit sa gloire avilie  
    Par un aveuglement fatal :

Je vois de jolis riens éclipser le génie ;  
Le Français pour Lindor abandonne *Athalie* ,  
    Et Brutus pour le Maréchal.

    Faut-il rougir de ma patrie ?  
C'est à toi d'opposer à ces prestiges vains  
Ce talent admiré dont l'attrait nous enchaîne ;

Et le sceptre de Melpomène,  
Pour ne pas chanceler, a besoin de tes mains.



A MADemoiselle DUBOIS.

2 7 6 3.

**T**u nous fais aimer les allarmes  
Que ta voix porte dans nos cœurs.  
Melpomène dans ses douleurs,  
Deviens plus belle par tes charmes,  
Et plus touchante par tes pleurs.  
La foule autour de toi s'empresse ;  
Et l'opulence & la jeunesse  
T'offrent des présens & des vœux.  
Tu reçois les tributs stériles  
Des élégans, des inutiles,  
Et beaucoup de vers ennuyeux.  
L'amour demande la victoire ;  
Il est bien fait pour l'obtenir :  
Il peut amuser ton loisir ;  
Mais tes jours sont dus à la gloire.  
Elle embellit jusqu'au plaisir.



---

A MADemoiselle CLAIRON,

*Jouant un rôle de Soubrette dans les Précieuses.*



ON aime voir un roi sous l'habit d'un berger ;  
Plus volontiers encore on vous verrait bergère.  
Vous feule à la noblesse altière  
Savez unir le ton léger.  
Les Graces près de vous s'empresstent à se rendre,  
Vous prêtent leurs attraits, leur aimable gaité :  
Elles valent la majesté.  
Vous ne perdez rien à descendre.



A MADAME LA COMTESSE DE C\*\*\*.

VOs traits sont beaux , & votre esprit est sage ;  
L'amour le raconte en tous lieux.  
Ce que l'amour publie est quelquefois douteux ;  
Mais l'amitié joint son suffrage ;  
Quand ils s'accordent tous les deux ,  
Il faut croire leur témoignage.  
D'un jeune amant des arts , éloigné de vos yeux  
Ce tribut hasardé vous surprendra peut-être.  
Vous ressemblez en tout aux Dieux  
Qu'on adore sans les connaître.



A M A D A M E

LA MARQUISE DE P\*\*\*.

*Sur une aigrette de Diamans qui représentait les  
globes célestes.*

**L**A terre est à vos pieds, les cieux vous embellissent :

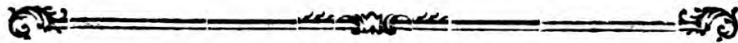
Tous les êtres se réunissent

Pour vous servir & pour vous couronner.

Ils épuisent en vain leur puissance féconde.

Le monde ne peut vous orner,

Autant que vous ornez le monde.



A M O N S I E U R D E \*\*\*.

**V**I V O N S amis, vivons contens,

Sans art, sans ennui, sans nuage ;

Et mettons à profit le tems ;

C'est le patrimoine du sage.

Sachons le perdre & l'employer,

Deux talens rares à tout âge.

Possédons sur-tout le dernier.

De la gaité sans verbiage,

Un sommeil doux, un cœur ferein,

De bons convives, de bon vin,

Le tout sans aucun alliage.



284 A M O N S I E U R \* \* \*

Que puis-je vous encor souhaiter ?  
Un grain de folie & d'ivresse,  
Assez pour aimer sa maîtresse,  
Et trop peu pour la regretter.  
Voilà tous les biens nécessaires ;  
Ami, voilà quels sont mes vœux :  
Vous croirez bien qu'ils sont sincères ;  
Car je les ai faits pour nous deux.



A M O N S I E U R \* \* \*.

*En lui envoyant les œuvres de Gesner. 1763.*



**T** O U T change, & le tems notre maître,  
Cet arbitre des nations,  
Fait fleurir & fait disparaître  
Leurs talens, leurs mœurs & leurs noms.  
Dans le bois de la Germanie,  
Ces Grecs, autrefois si vantés,  
Trouvent des rivaux respectés.  
Les chantres d'Abel, du *Messie*,  
Vont s'élever à leurs côtés (\*).  
Où va se placer le génie ?  
Dans ces climats long-tems grossiers,  
Apollon semant des lauriers,

[\*] Le poëme d'Abel est peut-être l'ouvrage moderne qui ressemble le plus à ceux d'Horace,

Etablit fon nouvel Empire.  
*Les derniers feront les premiers.*  
L'évangile a fu le prédire.  
A Berlin, au Palais des Czars,  
Les mufes femblent fe complaire;  
Et le nord de cet hémifphère  
Devient l'Orient des beaux arts.  
Tout fe fuccède fur la terre.  
Nommés barbares autrefois,  
Ces peuples hardis & fauvages  
N'ont régné que par leurs exploits;  
Ils vont régner par leurs ouvrages.  
Ils s'élèvent & nous baiffons.  
A cet éclat nous n'oppofons  
Que la vieilleffe de *Voltaire*.  
Quand il finira fa carrière  
Nous ferons réduits aux chanfons.



V E R S

A M A D E M O I S E L L E D U M E S N I L .

I 7 6 3 .

**E**H bien! des talens le triomphe eft durable,  
Et le tems n'a point effacé  
Ce caractère inaltérable  
Qu'en toi la nature a placé.  
L'art ne t'a point prêté fon fecours & fes charmes.

286 *VERS A MADEMOISELLE DUMESNIL.*

A ses heureux efforts souvent on applaudit ;

Souvent il fatissait l'esprit.

Mais avec toi l'on pleure , avec toi l'on frémit.

Ton désordre effrayant, tes fureurs, tes allarmes ,

Et tes yeux répandant de véritables larmes ;

Ces yeux qui de ton âme expriment les combats ,

L'involontaire oubli de l'art & de toi-même ;

Voilà ta science suprême ,

Que tu n'as point acquise , & qu'on n'imite pas.

D'un organe imposant la noblesse orgueilleuse ,

Avec précision des gestes mesurés ,

D'un débit cadencé la pompe harmonieuse ,

Des silences frappans , des repos préparés ,

Sans doute avec raison peuvent être admirés.

J'estime une adroite imposture ;

J'en vois avec plaisir le charme ingénieux ,

Et j'admets après la nature ,

L'art qui la remplace le mieux.

Mais je ne vois qu'en toi disparaître l'actrice.

Je te crois Clytemnestre , & je déteste Ulysse.

Tu me fais partager la profonde douleur ;

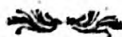
Tu fais gémir mon âme & palpiter mon cœur.

Poursuis , & règne encor sur la scène ennoblie.

Elle assure à ton nom un éclat éternel ,

Il n'est rien de sublime , il n'est rien d'immortel

Que la nature & le génie.





A M A D A M E D E M\*\*.

*En lui envoyant la réponse d'un solitaire à l'abbé  
de Rancé.*

**V**ous qui savez penser & plaire,  
Réunir tous les goûts & prendre tous les tons,  
Qui jugez d'un œil sûr & les tableaux d'Homère  
Et les recherches des Platons;  
Qui dans le siècle heureux qu'a célébré Voltaire,  
Auriez pu rapprocher Racine & Déshoulière,  
Adoucir Bossuet, enchanter Fénelon;  
Ecoutez un moment le sage solitaire  
Qui combat, en s'armant des traits de la raison,  
Le rigorisme atrabilaire  
Du triste amant de Monbazon.  
Admiré dans son siècle & blâmé dans le nôtre,  
Il a deux grands torts à mes yeux,  
Et comme amant & comme apôtre.  
Privé de l'objet de ses vœux  
Il put se consoler: il fit des malheureux.  
L'amant de Monbazon, s'il eût été le vôtre,  
N'eût jamais fait ni l'un ni l'autre.



---

A M E S A M I S.

**J**E vous retrouve enfin , je vous vois réunie ,  
Douce société que mon cœur a choisie ,  
O mes guides ! ô mes amis !  
Dans le tourbillon de Paris ,  
Où l'on porte au milieu de la foule étrangère ,  
Et l'ennui d'être solitaire ,  
Et le besoin de s'attacher ,  
Qu'il est doux de se rapprocher  
De ceux qu'on aime & qu'on préfère !

L'été nous avait tous dispersés dans les champs.  
La nature alors est si belle !  
Pour des plaisirs nouveaux elle éveille nos sens ;  
Son règne est commencé ; l'on est heureux par elle ;  
Pour elle l'on veut tout quitter ,  
Et tranquille on se livre au plaisir d'exister.

Croyez-moi cependant , quelque ivresse qu'inspire  
Le spectacle enchanteur des beaux jours renaissans ,  
Quand je trouvais l'air pur , les ombrages charmans ,  
Il manquait à mon cœur de pouvoir vous le dire.

Que je suis heureux avec vous !  
N'en vaut-on pas bien mieux lorsque l'on est ensemble ?  
N'a-t-on pas , quand on se rassemble  
Plus d'esprit , de gaieté , des sentimens plus doux ?

Le

Le travail a son prix ; j'en estime l'usage.  
 Je veux bien de mes jours lui laisser la moitié.  
 S'il les occupe tous , il devient esclavage ;  
 Il ôte trop à l'amitié.

Je fais qu'il nourrit l'âme & qu'il la fortifie ;  
 Mais si l'on n'entremêle aux travaux de l'esprit  
 Ces nœuds intéressans qui font chérir la vie ,  
 L'âme se sèche & s'endurcit.

Le cœur ne peut pas se suffire ;  
 Il faut qu'un autre cœur vienne le ranimer.  
 On se lasse souvent de penser & d'écrire.  
 Se lasse t'on jamais de sentir & d'aimer ?



## R É P O N S E

*à des vers adressés à l'auteur sur un concours  
 académique.*

**V**ous êtes trop modeste, & savez trop séduire.  
 En vain sur mes rivaux vous m'accordez l'empire ;  
 Vos vers m'ont défendu d'une si douce erreur.  
 Je conçois aisément, quand je viens à les lire,  
 Que je puis avoir un vainqueur.  
 Je suis loin d'imiter un plaideur intraitable,  
 Qui content de Thémis dans un jour de succès,  
 Ne la trouve plus équitable,  
 Lorsqu'il a perdu son procès.

Nous sommes cent amans de la même maîtresse ;  
 C'est la gloire que nous servons :  
 Il n'en est point de plus traitresse.  
 Un sourire flatteur, un mot, une careffe,  
 Nous fait oublier vingt affronts.  
 De tant de courtifans cette belle entourée,  
 Prodigue d'espérance, avare de faveurs,  
 Toujours la précieuse & toujours adorée,  
 Trompe ses plus chers serviteurs.  
 Elle a des favoris qui portent ses couleurs,  
 Et laisse aux autres sa livrée.  
 Malheur à qui sent trop ses dangereux attrait !  
 Il n'échappera plus à son charme funeste.  
 Souvent on la maudit, souvent on la déteste ;  
 Mais on ne la quitte jamais.



## R É P O N S E

*à des vers d'un jeune homme de dix-huit ans.*



**T**ON style est séduisant ; ton âme est noble & tendre ;  
 Ta jeunesse naïve adore les talens.  
 De leur attrait flatteur tu n'as pu te défendre ;  
 Je vois qu'ils te suivront dans le cours de tes ans.  
 Ah ! puisse-tu du moins, jeune amant de la gloire,  
 Ne jamais déplorer tes premières amours !  
 Puissent les filles de mémoire,  
 T'inspirant de beaux vers, t'accorder de beaux jours !

Saches & mériter & défarmer l'envie ,  
A la célébrité réunir le bonheur :  
Que toujours tes destins soient purs comme ton cœur ;  
Que ce cœur si sensible aux vertus , au génie ,  
Leur offre les accens que tu fauras former.  
Sur-tout que jamais il n'oublie  
Que dans tes premiers vers tu promis de m'aimer.



V E R S A M A D A M E S\*\* ,  
*en lui envoyant l'ÉLOGE DE HENRI IV.*



**J**E n'ai point au bon roi reproché ses faiblesses.  
Pouvais-je de l'amour condamner les tendresses ?  
En regardant vos yeux , il m'a semblé si doux.  
Si du tems de Henri le ciel vous eût fait naître ,  
Ce volage vainqueur se fût fixé pour vous ;  
Rofni lui-même alors eût approuvé son maître ,  
Ou bien Rofni lui-même en eût été jaloux.



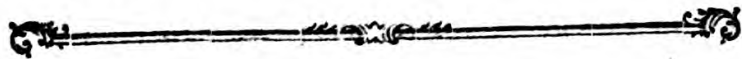




V E R S A L A M Ê M E ,  
*en lui envoyant l'ÉLOGE DE FÉNELON.*



**J'**A I loué Fénelon ; vous l'eussiez loué mieux ;  
Vous parlez comme il fut écrire.  
La douceur de son style est celle de vos yeux.  
On veut toujours vous voir ; on veut toujours le lire ;  
Vous nous représentez les vertus qu'il inspire.  
Son génie & votre sourire  
Sont les plus beaux présens des cieux.  
Que tous les deux ont de puissance !  
Combien il faudrait envier  
L'auteur qui pour partage obtiendrait le premier ,  
Et le second pour récompense !



V E R S A M A D A M E D\*\* ,  
*en lui envoyant la pièce intitulée LE PHILOSOPHE.*



**M** I O N art est peu de chose , & j'en sens la faiblesse.  
Le vôtre est enchanteur , le vôtre est le premier.  
Peut-être que mes vers font aimer la sagesse ;  
Mais vos yeux la font oublier.



---

A MONSIEUR LE COMTE DE B\*\*.

*Sur la Beauté.*

**R**ELEVEZ moins nos avantages.  
Croyez que la beauté, fans le secours des vers,  
Reçoit l'encens de l'univers  
Et les tributs de tous les âges.  
Elle embellit nos chants, elle anime les arts.  
Le premier qui toucha la lyre  
Fut inspiré par ses regards,  
Et fut payé par son sourire.  
Ses titres sont sacrés, son pouvoir éternel.  
Qui la voit est heureux; qui la chante, immortel.

---

V E R S

*pour le portrait de Mr. TURGOT.*

**S**ES talens, son courage & sa raison profonde  
Sont dignes de sa place & du choix de Louis.  
Le pauvre & l'opprimé sont ses premiers amis;  
Et le vœu de son cœur ferait de faire au monde  
Le bien qu'il fait à son pays.



---

V E R S

*pour le portrait de PASCAL.*

**P**AR la nature instruit, prodige dès l'enfance,  
Son instinct créateur devina la science  
Des calculs & des mouvemens,  
De l'homme & de Dieu même interrogea l'essence,  
Connut l'art des bons mots, & l'art de l'éloquence.  
Admirez & pleurez ; il mourut à trente ans.

---

V E R S A M R. D\*\*.

*Sur la réhabilitation de la famille CALAS.*

**T**U n'as pas vainement défendu l'innocence ;  
Ta voix s'est fait entendre aux organes des loix ;  
La justice & ton éloquence  
D'une famille en pleurs ont rétabli les droits.  
Tel éclate dans toi l'ascendant du génie.  
Si de l'humanité tes talens font l'honneur,  
Par un titre plus beau leur puissance ennoblie,  
Des humains opprimés te rend le bienfaiteur ;  
Tu chantes la vertu, ton exemple l'inspire ;  
Et malgré le cri des ingrats  
L'on admire dans toi l'inventeur de Zaïre

Et le défenseur de Calas.

Sans doute il est affreux , que dans nos jours paisibles  
Le fanatisme encore aiguise de ses mains  
Ces glaives consacrés & ces armes horribles  
Dont il égorge les humains.

Mais qui fait mieux que toi qu'à ses erreurs cruelles  
Le stupide vulgaire est loin de renoncer ?  
Le jour de la raison peut-il jamais percer  
Dans ces ténèbres éternelles ?

Il est , il est des maux qu'on ne saurait guérir,  
Et la leçon du sage est d'apprendre à souffrir.

Lorsque dans ta brillante sphère  
Tu baisses tes regards sur l'insecte éphémère  
Qui tourne contre toi son aiguillon brisé ,  
Sur ce faible ennemi des arts & du génie  
Qui voudrait secouer le poids d'ignominie  
Dont il est sans cesse écrasé ;

Sans doute en ce moment tu te dis à toi-même  
Que la nature ici , par une loi suprême

Plaçà dans un même tableau  
Et l'être le plus vil , & l'objet le plus beau ;  
Qu'ici , comme le bien , le mal est nécessaire ,

Qu'il faut , dans un ordre contraire ,  
Que les chiens naissent bons , & les tigres cruels ,  
Que Cromwel & Néron tourmentent les mortels ,

Et que Montesquieu les éclaire ;  
Que l'abeille ait son miel , le serpent son poison ;  
Enfin tout est dans l'ordre & Candide a raison.

Quand l'astre qui des tems nous décrit la carrière ,

296 *VERS A MONSIEUR D\*\*.*

Plus voisin de notre hémisphère,  
Fera briller sur nous ses rayons bienfaisans ,  
J'irai, n'en doute pas , dans tes fertiles champs ,  
    Dans la retraite où tu m'appelles ,  
Sur les bords de ton lac , sur ces rives si belles  
Qu'embellissent encor ta gloire & tes bienfaits ,  
Et dont ta voix touchante a chanté les attraits.  
C'est dans ce lieu tranquile où tu braves l'envie ,  
Où tu fais & sentir & donner le bonheur ,  
Que j'irai m'embrafer d'une nouvelle ardeur ,  
    Sous les ailes de ton génie.

    Quelquefois de la poésie  
Quittant pour un moment l'étude & les secrets ,  
J'entendrai les leçons de ta philosophie  
    En te suivant dans tes bosquets.

    Quand nous verrons dans tes campagnes  
Un aigle à l'œil superbe élané des montagnes  
Planer vers le soleil & fuir loin de nos yeux ,  
Nous croirons voir Corneille en son vol orgueilleux ;  
Et lorsqu'en un bocage où les roses fleurissent ,  
Nous verrons la chenille errer dans un buisson  
Et flétrir en rampant les fleurs qui la nourrissent ,  
Il faudra malgré nous reconnaître Fréron.  
Ah ! puisse-je long-tems sur ce charmant rivage  
Où s'écoulent tes jours dans un calme envié ,  
Trouver auprès de toi les premiers biens du sage ,  
Les trésors des humains, la paix & l'amitié !



---

## HÉRO ET LÉANDRE,

R O M A N C E.

Sur l'air de la romance de *Gabrielle de Vergi*.



**J**E vais vous conter l'aventure  
D'un jeune amant né dans Sestos,  
Dont la mer fut la sépulture,  
Comme il nageait vers Abidos.  
Long-tems il eut le fort prospère  
Dans ce trajet si dangereux.  
Las! il devint trop téméraire  
Pour avoir été trop heureux.



Trompant une injuste contrainte,  
Et les parens & les rivaux,  
Léandre incapable de crainte,  
Chaque nuit traverse les flots.  
Héro l'attend : Héro timide  
Fait briller du haut d'une tour  
Un flambeau qui lui sert de guide,  
Allumé des mains de l'amour.



Dieux! quel moment, quand cette belle  
Entre ses bras pourra presser

L'amant qui s'exposa pour elle ,  
Et qu'il faudra récompenser !  
Il vient . . . son amante l'embrasse  
Ce jeune Dieu vainqueur des flots ;  
Et le premier baiser efface  
Le souvenir de ses travaux.



Il n'est point de bonheur durable ,  
Telle est la loi de l'univers.  
Héro ! tu parus trop aimable  
Aux yeux du souverain des mers.  
Caressant une Néréïde ,  
Il avait vu d'un œil jaloux  
L'amant qui d'un cœur intrépide  
Va chercher des plaisirs plus doux.

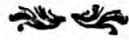


Effrayons , dit-il , son audace.  
Déjà les flots sont soulevés ;  
Le bruit de leur courroux menace  
Celui qui les a tant bravés.  
Léandre à cet aspect balance ;  
Mais il songe au prix qui l'attend.  
Dans l'onde aussi-tôt il s'élançe.  
J'en fais qui n'en feraient pas tant.



Il va luttant contre l'orage.  
“ O Dieu ! dit-il , qui me poursuis !  
» Faut-il que mon bonheur t'outrage ?

» Je fens trop que tu m'en punis.  
 » Ah! s'il faut que l'onde engloutisse  
 » Le mortel dont héro fit choix ,  
 » Que Léandre avant qu'il périffe,  
 » Soit heureux encore une fois.



Hélas sa dernière espérance,  
 Le fatal flambeau s'éteignit.  
 Il va flottant sans assistance  
 Dans la tempête & dans la nuit ;  
 Et cependant d'horreur faisie ,  
 Héro , dans sa funeste tour ,  
 Tremble que la mer en furie  
 N'ait pas épouventé l'amour.



Le jour renaît ! pâle & craintive  
 Elle s'avance en frémissant.  
 Les flots avaient jusqu'à la rive  
 Porté le corps de son amant.  
 Héro le voit. Ames sensibles  
 Que l'amour bleffa de ses traits ,  
 Peignez-vous ces momens horribles ,  
 Et ne les éprouvez jamais.

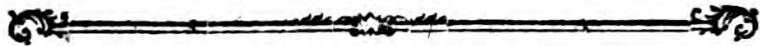


A sa douleur elle succombe,  
 Dans l'onde elle s'enfêvelit.  
 L'amour dans une même tombe,  
 A Léandre la rejoignit ;



300 AUTRE ROMANCE.

Et chaque jour sur ce rivage  
En se reprochant ses fureurs ,  
Neptune à ce tombeau sauvage  
Porte le tribut de ses pleurs.



ENVOI A MADAME \*\*\*.

**I**L ne faut point braver l'orage,  
C'est un parti trop dangereux ;  
Il vaut bien mieux sur le rivage  
Attendre un instant plus heureux.  
Mais si pour vous par imprudence  
J'affrontais l'humide séjour ,  
Je voudrais du moins l'assurance  
De n'être noyé qu'au retour.



AUTRE ROMANCE.

Sur l'air : *Que ne suis-je sur la fougère ?*

**D'**UNE amante abandonnée  
Pourquoi crains-tu la fureur ?  
Maître de ma destinée ,  
Tu prononces mon malheur.  
A cette nouvelle affreuse ,  
Je fus prête d'expirer ;

Mais je suis moins malheureuse :  
A présent je puis pleurer.



Je t'ai fait trop voir peut-être  
Ton pouvoir & mon ardeur.  
En me laissant moins connaître,  
J'aurais mieux fixé ton cœur.  
Mais j'ai cru, loin de rien taire,  
N'en pas assez exprimer.  
D'autres ont l'orgueil de plaire;  
Je n'ai que celui d'aimer.



Tu t'es mal connu toi-même,  
Tu sentiras ton erreur :  
Tu mets ta gloire suprême  
A conquérir plus d'un cœur.  
Mais la nature invincible  
Te prescrit une autre loi.  
Elle t'a formé sensible ;  
Elle t'a formé pour moi.



Lorsqu'à ces beautés trompeuses  
Tu seras las d'obéir,  
Et de tes chaînes honteuses  
Quand tu viendras à rougir,  
Viens retrouver ton amante  
Viens lui confier ton fort,

302 A U T R E R O M A N C E .

Tu la reverras constante :  
Elle n'attend qu'un remord.



Ne crains point que ma vengeance  
Abuse d'un tel moment.  
Je mettrai ma jouissance  
A consoler mon amant.  
Va , ma tendresse est si pure ,  
Que je croirai malgré toi ,  
En oubliant ton parjure  
Ne rien faire que pour moi.



A U T R E R O M A N C E ,

*Sur une ancienne mufette.*

O ma tendre mufette !  
Mufette des amours !  
Toi qui chantais Lifette  
Lifette & les beaux jours !  
D'une vaine espérance  
Tu m'avais trop flatté.  
Chantes son inconstance  
Et ma fidélité.



C'est l'amour , c'est sa flamme ,  
Qui brille dans ses yeux.

Je croyais que son âme  
Sentait les mêmes feux.  
Lifette à son aurore  
Respirait le plaisir.  
Helas ! si jeune encore  
Sait-on déjà trahir ?



Sa voix pour me séduire  
Avait plus de douceur.  
Jusques à son sourire,  
Tout en était trompeur.  
Tout en elle intéresse,  
Et je voudrais hélas !  
Qu'elle eût plus de tendresse,  
Ou qu'elle eût moins d'appas.



O ma chère mufette,  
Console ma douleur.  
Parles-moi de Lifette,  
Ce nom fait mon bonheur.  
Je la revois plus belle,  
Plus belle tous les jours,  
Je me plains toujours d'elle,  
Et je l'aime toujours.



---

LE RUISSEAU.

Couplets sur l'ancien refrain (\*) *Félicité passée, &c.*

L'AMOUR charmait ma vie ;  
L'amour fait mon malheur.  
Je plaçais à Silvie ,  
Et j'ai perdu son cœur.  
Félicité passée ,  
Qui ne peut revenir ,  
Tourment de ma pensée ,  
Que n'ai-je en te perdant perdu le souvenir !

Voyez cette eau si belle  
Couler sous ce berceau.  
Autrefois l'infidelle  
Venait à ce ruisseau.  
Félicité passée, &c.

C'était dans ce lieu sombre ,  
Le soir des jours d'été ,  
Qu'amour allait dans l'ombre

(\*) Ce refrain est heureux. Mais les anciennes paroles qui l'accompagnaient n'en font pas dignes. On a tâché d'y suppléer dans celles-ci qui ont été demandées à l'auteur.

Attendre

Attendre la beauté.  
Félicité passée, &c.



Ses pas dans le bocage,  
Quand le vent se taisait,  
Agitaient le feuillage,  
Et mon cœur palpitait.  
Félicité passée, &c.



Quelle douce harmonie  
Formaient les flots légers,  
La voix de ma Silvie,  
Et le bruit des baisers!  
Félicité passée, &c.



Vers ce lieu que j'adore,  
Portant toujours mes pas,  
J'y viens l'attendre encore;  
Mais elle n'y vient pas.  
Félicité passée, &c.



Ruisseau, si dans ta course  
Tu peux la rencontrer,  
Dis que près de ta source,  
Tu m'as vu la pleurer.  
Félicité passée, &c.



D A P H N É.

COUPLETS A MADAME B\*\*.



**V**ous retracez tous les appas  
De cette Nympe agile  
Dont Apollon fuivit les pas ,  
Sans la rendre docile.  
Vous avez les traits aussi doux ,  
Et la taille aussi belle.  
Mais qu'il faudra nous plaindre tous ,  
Si vous courez comme elle!



De la même légèreté  
Duffiez-vous être sûr ,  
Que le prix me soit présenté  
Je tente l'aventure.  
L'amour me rendra plus léger ,  
J'en attends la victoire ;  
Et si vous devenez laurier ,  
Je reviens à la gloire.



Ah ! quand vous auriez le secours  
Des antiques prestiges ,  
Croyez-moi , n'ayez point recours

A de pareils prodiges.  
Connaîtrez mieux tout le danger  
D'une métamorphose.  
Vous ne pouvez jamais changer,  
Sans perdre quelque chose.







**L E**  
***CAMALDULE.***

V ij

L E

CANDIDATE.



# ESSAI

## SUR LA POÉSIE LYRIQUE,

OU DE L'ODE

CHEZ LES ANCIENS ET LES MODERNES.



**O**N convient que l'ode était chantée chez les anciens. Le mot d'*ode* lui-même, *ωδη* signifie chant. Je ne prétends point m'enfoncer dans des discussions profondes sur la lyre des Grecs & celle des Latins; sur l'accord de la musique, de la danse & de la poésie chez ces peuples; sur la strophe, l'antistrophe, & l'épode, qui marquaient les mouvemens dont le chœur devait accompagner celui qui pinçait l'instrument appelé *φορμιζ*, *cithara*, *testudo*, *barbiton*; &c. sur la mesure des vers lyriques grecs, sur cette coutume d'enjamber d'une strophe à l'autre, de manière qu'un sens commencé dans la première ne finissait que dans la seconde ou dans la troisième; sur la possibilité d'accorder ces suspensions de sens avec les phrases musicales & les mouvemens des dan-

seurs, &c. Toutes ces difficultés ont souvent exercé les savans, & plusieurs ne sont pas encore éclaircies. Je me représente l'histoire des arts chez les anciens, comme un pays immense, semé de monumens & de ruines, de chef-d'œuvres & de débris. Nous avons mis notre gloire à imiter les uns & à étudier les autres. Mais le génie a été plus loin que l'érudition, & il est plus sûr que l'Iphigénie de Racine est au-dessus de celle d'Euripide, qu'il n'est sûr que nous ayons bien compris la combinaison & les procédés de tous les arts qui concouraient chez les Grecs pour la représentation d'Iphigénie.

D'ailleurs les anciens n'ont rien fait pour nous conserver une tradition exacte de leurs connaissances & de leurs progrès. Ils n'ont point pris de précautions contre le tems & la barbarie. Il semblerait qu'ils ne redoutassent ni l'un ni l'autre, & peut-être l'on doit pardonner à ces peuples qui jouèrent long-tems dans le monde un rôle si brillant, d'avoir été trompés par le sentiment de leur gloire & de leur immortalité.

Les différences dans les mœurs, dans la religion, dans le gouvernement, dans la langue, ont dû nécessairement en amener dans les arts que nous avons imités, & qui ont pris sous nos mains de nouvelles formes. Ainsi les mêmes mots n'ont plus signifié les mêmes choses. Nous avons continué d'appeler une action dialoguée sur la scène, *Tragédie, chant du bouc*, quoique nos tragédies ne soient plus chantées, & que l'auteur du siège de Calais ait reçu, au lieu d'un bouc, une belle

médaille d'or : ce qui n'en déplaît aux Grecs , me paraît valoir beaucoup mieux. Ainsi nous avons des odes , quoique nos odes ne soient point des chants , & ces odes ont des strophes , (*des conversions*) , quoiqu'on n'ait encore jamais imaginé de mettre l'ode à la Fortune en ballet.

Tout ce que je me propose ici , c'est de me rendre compte à moi-même des différences que j'ai cru remarquer entre les *odes* , les *chants* des anciens , & les vers que l'on nomme parmi nous *odes* , qui ne sont point chantés , & qui souvent même ne sont pas lus.

Un *chant* m'offre en général l'idée d'une inspiration soudaine , d'un mouvement qui ébranle notre âme , d'un sentiment qui a besoin de se produire au - dehors. Il semble que rien de ce qui est médité , réfléchi ; rien de ce qui suppose l'opération tranquille de l'entendement , n'appartienne au chant conçu de cette manière. Le *chanteur* m'offrira beaucoup plus de sentimens & d'images que de raisonnemens , & parlera bien plus à mes organes qu'à ma raison. Si le son de l'instrument qui raisonne sous ses doigts ; si l'impression irrésistible de l'harmonie ; si le plaisir qu'il éprouve & qu'il donne , vient à remuer plus fortement son âme , & ajoute de moment en moment à la première impulsion qu'il ressentait , alors il s'élève jusqu'à l'enthousiasme ; les objets passent rapidement devant lui , & les tableaux se multiplient sous ses yeux , comme les accords se pressent sous son archet ; ses chants portent dans les âmes le trouble qui paraît être dans la sienne : c'est un

oracle , un prophète , un poète ; il transporte & il est transporté ; il semble maîtrisé par une puissance étrangère qui le fatigue & l'accable ; il hâle sous le Dieu qui le remplit , & semblable à un homme emporté par une course rapide , il ne s'arrête qu'au moment où il est délivré du génie qui l'obsédait.

Ces traits qui sont précisément ceux sous lesquels les anciens se représentaient le poète lyrique , ne paraîtront point des exagérations , si l'on veut bien se souvenir que leur poésie , qui par elle-même était une espèce de musique vocale , ne se séparait point de la musique d'accompagnement ; que l'harmonie produit un enthousiasme réel dans tous les hommes qui ont des organes sensibles , & que Rameau composant à son clavecin le monologue de Thélaira , où Grétri essayant sur un *piano-forté* le quatuor de Lucile , étaient précisément dans la même ivresse où l'on suppose que doit être le poète lyrique.

Tel était Pindare , du moins s'il en faut croire Horace. Écoutons un poète qui parle à un poète.

Ah ! que jamais mortel jaloux du grand Pindare  
Ne s'expose à le suivre en son vol orgueilleux ;  
Sur des ailes de cire élevé dans les cieus ,

Il retracerait à nos yeux  
L'audace & la chute d'Icare.

Tel qu'un torrent furieux  
Qui grossi par les orages ,  
Se soulève en grondant & couvre ses rivages ;  
Tel ce chantre impérieux ,

Ivre d'enthousiasme, ivre de l'harmonie,  
 Des vastes profondeurs de son puissant génie  
 Précipite à grand bruit ses vers impétueux;  
     Soit que plein d'un bouillant délire,  
 Et de termes nouveaux inventeur admiré,  
     Il laisse errer sur sa lyre  
 Le bruyant Dithyrambe à Bacchus consacré;  
 Soit que soumis aux loix d'un rythme plus sévère,  
     Il chante les immortels,  
 Et ces enfans des Dieux, vainqueurs de la chimère,  
     Et des Centaures cruels;  
 Soit qu'aux champs de l'Elide, épris d'une autre gloire,  
     Il ramène triomphans  
 L'athlète & le courfier qu'a choisis la victoire,  
 Qui mieux que sur l'airain revivront dans ses chants;  
 Soit qu'enfin sur des tons plus doux & plus touchans,  
 Il calme les regrets d'une épouse éplorée,  
     Et dérobe à la nuit des tems  
 D'un fils ou d'un époux la mémoire adorée, &c.

Si quelqu'un, d'après ce portrait, va lire Pindare ailleurs que dans l'original, il croira qu'Horace avait apparemment ses raisons pour exalter le lyrique grec; mais quant à lui, il s'accommodera fort peu de tout ce magnifique appareil de mythologie qui remplit les odes de Pindare, de ces digressions éternelles qui semblent étouffer le sujet principal; de ces écarts dont on ne voit ni le but ni le point de réunion. Quelques grandes images qu'il appercevra çà & là, malgré la traduction qui en aura ôté le coloris, quelques traits de



force qui n'auront pas été tout-à-fait détruits , ne lui paraîtront pas un mérite suffisant pour lui faire aimer des ouvrages où d'ailleurs rien ne l'attache. Il s'ennuyera , il quittera le livre , & il aura raison ; mais s'il juge Pindare & contredit Horace sur cette lecture , je crois qu'il aura tort.

Je n'ai jamais bien conçu , je l'avoue , quel pouvait être le projet de ceux qui les premiers ont imaginé de traduire un poète en prose. Etait-ce pour le faire connaître , pour en donner une idée ? Mais il arrivait tout le contraire. Ils le faisaient méconnaître , ils en donnaient une très-fausse idée. Il est facile de le démontrer. Ne convient-on pas qu'en traduisant même un prosateur , pourvu qu'il ait du génie , on se trouve à tout moment arrêté par une foule d'expressions , de figures & d'images qui ne pouvant passer dans une autre langue , demandent des équivalens ? Voilà donc l'auteur original absolument livré au traducteur. Le premier perdra plus ou moins , selon que le second aura plus ou moins de talent ; & la traduction , quelle qu'elle soit , ne peut plus être qu'une ressemblance éloignée , puisque les traits primitifs auront disparu. Mais combien ces traits doivent-ils s'effacer d'avantage , lorsque non seulement on fait parler à un écrivain une langue qui n'était pas celle de ses pensées , mais qu'on fait encore descendre un poète de toute sa hauteur & qu'on l'abaisse au langage vulgaire ? Mais , dira-t-on , les idées seront rendues. Oui , vous aurez le fond de l'ouvrage , vous en aurez le sujet , mais vous n'aurez pas l'exécution ; & c'est l'exé-

ention qui fait le poète. Examinez, je vous prie, toutes les pertes qu'il doit subir nécessairement dans la meilleure prose. Commençons par la plus grande de toutes, la plus inappréciable, la plus douloureuse pour un vrai poète, la perte de l'harmonie. Si vous vous connaissez en vers, ne sentez-vous pas qu'ils sont faits pour parler à vos organes? Ne sentez-vous pas quel charme inexprimable résulte de cet heureux arrangement des mots; de ce concours de sons mesurés, tour-à-tour lents ou rapides, prolongés avec mollesse ou brisés avec éclat; de ces périodes harmonieuses qui s'arrondissent dans l'oreille; de cette combinaison savante du mouvement & du rythme avec le sentiment & la pensée: & n'éprouvez-vous pas que cet accord continuel qui ne trompe jamais ni votre oreille ni votre âme, malgré les difficultés de l'art, est précisément la cause du plaisir que vous procurent de beaux vers? C'est-là ce qui constitue essentiellement le poète; c'est-là son art. Il s'applique à des objets plus ou moins grands; il y joint plus ou moins d'idées; il conçoit un objet plus ou moins fortement, & ses choix sont plus ou moins heureux. C'est ainsi que s'établissent le rang & la prééminence; mais il faut avant tout qu'il sache manier son instrument, car le vers en est un. Quelque chose qu'il dise avec son vers, s'il y paraît contraint & gêné; si la mesure qui est faite pour ajouter à sa pensée, lui ôte quelque chose; si le rythme blesse l'oreille qu'il doit enchanter, ce n'est pas un poète; qu'il parle & qu'il ne chante pas; qu'il laisse là son instrument qui

le gêne & lui pèse. Il souffre en s'efforçant de le manier , & il souffre aussi de s'en voir accablé , comme un homme d'une taille ordinaire le ferait de l'armure d'un géant.

Il est donc bien évident qu'une traduction en prose commence par anéantir l'art du poète que l'on traduit ; & l'on peut bien dire alors ce mot si souvent vrai , que *traduire ainsi , c'est détruire*. Il est sûr que vous n'entendez plus le chant du poète , vous lisez les pensées d'un écrivain ; on vous montre son esprit , mais non pas son talent. Vous ne pouvez pas savoir pourquoi il charmait ses contemporains , & souvent vous le trouverez médiocre , là où on le trouvait admirable , & peut-être l'admirez-vous quelquefois là où on le trouvait médiocre.

Combien d'autres désavantages n'a-t-il pas encore à effuyer dans les mains du profane qui le dépouille ainsi de ses vêtements poétiques ! Telle idée avait infiniment de grace en se liant à telle image que le traducteur n'a pu lui laisser. Telle phrase était belle dans sa précision originale ; l'effet en est perdu , parce qu'il faudra un ou deux mots de plus pour la rendre ; & qui ne fait ce que fait un mot de plus ou de moins ? Tel hémistiche était d'un effet terrible , & cet effet tenait absolument au rythme ; & le rythme est disparu. Si je voulais pousser cette espèce de calcul , je prendrais vingt vers de Virgile traduits par l'abbé Des Fontaines , & je prendrais à témoins tous ceux qui entendent le latin , des blessures qui reçoit Virgile à chaque vers , de la main de son cruel traducteur.

Reste les traductions en vers. Alors du moins c'est poésie pour poésie, & si le talent du traducteur est égal à celui de l'original, l'idée qu'il en donnera à ses lecteurs, pourra ne les pas tromper, parce qu'il remplacera l'harmonie par l'harmonie, les figures par les figures, les graces poétiques par d'autres graces poétiques, l'audacieuse énergie des expressions par d'autres hardieses analogues au caractère de sa langue : c'est la même musique jouée sur un autre instrument ; mais enfin c'est de la musique, & l'on pourra juger par le plaisir que donne celui qui la répète, du plaisir que faisait autrefois celui qui l'a chantée le premier.

Il ne faut donc pas juger Pindare, ni quelque poète que ce soit, sur une traduction en prose ; & c'est ce qu'il fallait prouver. A cette première considération j'en ajouterai une autre. C'est qu'en le lisant même dans sa langue originale, il faut, si l'on veut être juste à son égard, se reporter au tems où il écrivait. Ce principe est très-connu ; mais il n'y a que les esprits de la meilleure trempe qui le mettent en pratique. Le plus grand nombre des lecteurs est trop rempli des idées, des mœurs, des préjugés qui les entourent, & rejette trop promptement tout ce qui paraît s'en éloigner. Il est certain que la famille d'Hercule & de Thésée, que la race de Cadmus & la guerre des Géans, & les jeux olympiques, & l'expédition des Argonautes, ne nous touchent pas d'aussi près que les Grecs, & que les odes qui ne contiennent guère que des allusions à toutes ces fables, & qui

roulent toutes sur le même sujet, ne sont pas très-piquantes pour nous. Mais nous conviendrons bien aussi que l'histoire des Grecs devait intéresser les Grecs, que ces fables étaient en grande partie leur histoire, qu'elles fondaient leur religion; que les jeux Olympiques, Neméens, Isthmiens, &c. étant des actes religieux, des fêtes solennelles en l'honneur des Dieux de la Grèce, le poète ne pouvait rien faire de plus agréable pour ces peuples, que de mêler ensemble les noms des Dieux qui avaient fondé ces jeux, & ceux des athlètes qui venaient d'y triompher. Il consacrait ainsi la louange des vainqueurs, en la joignant à celle des immortels, & il s'emparait avidement de ces fables si propres à exciter l'enthousiasme lyrique, & à déployer les rythmes de la poésie. On ne peut nier, en lisant Pindare dans le grec, qu'il ne soit très-prodigue de cette espèce de trésors qui semblent naître en foule sous sa plume. Il n'y a point de diction plus audacieusement figurée. Il franchit toutes les idées intermédiaires, & ses phrases sont une suite de tableaux dont il faut souvent suppléer la liaison. Toutes les formules ordinaires qui lient ensemble les parties d'un discours, ne se trouvent jamais dans ses chants; d'où l'on peut conclure que les Grecs qui avaient une si grande admiration pour ce poète, étaient bien éloignés d'exiger cette marche méthodique que nous voulons dans toute espèce d'ouvrages, ce tissu d'idées qui ne doit jamais échapper à notre attention, & que notre prétendu désordre lyrique n'a jamais rompu. J'examinerai

minerai tout-à-l'heure cette différence en parlant des odes de Rousseau. Il me suffit d'observer pour le moment que les Grecs, beaucoup plus sensibles que nous à la poésie proprement dite, parce que leur langue était élémentairement plus poétique, ne demandaient au poète que des sons & des images; & Pindare leur prodiguait l'un & l'autre. Quoique les graces de la prononciation grecque soient probablement perdues pour nous, il est impossible de n'être pas frappé de cet assemblage de syllabes toujours sonores, de cette harmonie toujours imitative, de ce rythme imposant & majestueux qui semble fait pour retentir dans l'Olympe. Lisez seulement le commencement de la quatrième olympique.

La première ode pithique est faite en l'honneur d'Hiéron, roi de Siracuse, vainqueur à la course des chars, c'est-à-dire dont le cocher avait remporté la victoire. Mais les Grecs étaient si passionnés pour ces sortes de spectacles, qu'on ne pouvait trop célébrer à leur gré celui qui avait su se procurer le cocher le plus habile, & les chevaux les plus légers. Voici le début de Pindare.

Doux trésor des neuf sœurs, instrument du génie,  
Lyre d'or qu'Apollon anime sous ses doigts,  
Mère des plaisirs purs, mère de l'harmonie,  
Lyre, soutiens ma voix.

Tu présides au chant, tu gouvernes la danse;  
Tout le chœur attentif & docile à tes sons,

Soumet au mouvement marqué par ta cadence  
Ses pas & ses chançons.

L'Olimpe en est ému, Jupiter est sensible;  
Il éteint les carreaux qu'alluma son courroux:  
Il fourit aux mortels, & son aigle terrible  
S'endort à ses genoux.

Il dort, il est vaincu; ses paupières pressées,  
D'une humide vapeur se couvrent mollement.  
Il dort, & sur son dos ses ailes abaissées  
Tombent languissamment.

Tu fléchis des combats l'arbitre fanguinaire;  
Ses traits enfanglantés échappent de ses mains:  
Il dépose le glaive, & promet à la terre  
Des jours purs & sereins.

O lyre d'Apollon, puissance enchanteresse!  
Tu soumetts tour à tour & la terre & les cieux:  
Qui n'aime point les arts, les muses, la sagesse,  
Est ennemi des dieux.

Tel est ce fier géant dont la rage étouffée  
D'un rugissement sourd épouvante l'enfer;  
Ce superbe titan, ce monstrueux Tiphée,  
Qu'à puni Jupiter.

Le tonnerre frappa ses cent têtes difformes.  
Sous l'Etna qui l'accable il veut briser ses fers.

L'Etna s'ébranle , s'ouvre , & des rochers énormes  
Vont rouler dans les mers.

Ce reptile effroyable enchainé dans ce gouffre ,  
Et portant dans son sein une source de feux ,  
Vômit des tourbillons & de flamme & de souffre  
Qui montent dans les cieus.

Qui pourra s'approcher de ces rives brulantes ?  
Qui ne frémissa pas de ces grands châtimens ,  
Des tourmens de Tiphée , & des roches perçantes  
Qui déchirent ses flancs ?

J'adore , ô Jupiter ! ta puissance & ta gloire.  
Tu règnes sur l'Etna , sur ces fameux remparts  
Elevés par le roi qu'à nommé la victoire  
Dans la lice des chars.

Hiéron est vainqueur, son nom s'est fait entendre , &c.

Voilà la marche de Pindare : d'une invocation aux muses , d'un éloge de leurs attributs , ouverture très-naturelle dans le sujet qu'il traitait , il passe à la peinture de Tiphée écrasé sous l'Etna , sous prétexte que ce Tiphée est ennemi des dieux & des muses. C'est s'accrocher à un mot , & une pareille transition ne nous paraîtrait qu'un écart mal déguisé. Peut-être les Grecs n'avaient-ils pas tort d'en juger autrement. C'est d'Hiéron qu'il s'agissait ; Hiéron régna sur Siracuse & sur l'Etna ; il avait bâti une ville de ce nom près de cette montagne. Il fallait bien lui parler de l'Etna ; & com-



ment parler de l'Etna sans parler de Tiphée? C'eut été une grande maladresse dans un poète lyrique de se refuser cette magnifique description, & les Grecs aimaient prodigieusement la poésie descriptive. Ils étaient à cet égard à-peu-près dans la même disposition où nous sommes pour les ballets qui nous paraissent toujours assez bien amenés, pourvu que les danses en soient bonnes & que les d'Auberval, les Hainel, les Guimart y paraissent souvent. Nous ne sommes pas à beaucoup près si indulgens pour les vers. Les vers parmi nous sont jugés par l'esprit & par la raison; chez les Grecs ils étaient jugés d'avantage par les sens, par l'imagination; & l'on fait combien l'esprit est un juge inflexible, & combien les sens sont des juges favorables.

Dans une épître aux poètes, pleine d'esprit & de vers heureux, où l'auteur compare la poésie à Pandore & rappelle les divers dons que chaque Dieu voulut faire à la poésie au moment de sa naissance, on trouve ces vers remplis de sens & de grace, qui ne sont point du tout étrangers à l'objet que je considère ici.

La raison même à la jeune immortelle  
 Voulut servir de compagne fidelle;  
 Mais quelque fois, sage & discret témoin,  
 Elle la fuit & l'observe de loin.

On ne peut mieux employer l'imagination pour donner un précepte de goût. Mais parmi nous il faut que la raison fuive la poésie de fort près, &

chez les Grecs la raison était souvent perdue de vue. C'est qu'ils avaient de quoi s'en passer, & que nous ne pouvons pas être comme eux assez grand musiciens en poésie, pour qu'on nous permette quelques momens de déraison. Nous avons d'autres avantages; mais ce n'est pas ici le lieu d'en parler.

La Motte qui d'ailleurs était un très-bon esprit, mais qui n'était pas organisé pour sentir la poésie; La Motte qui a toujours raison quand il relève dans l'Iliade des défauts de convenance, de morale, de plan, de justesse, &c. ne paraît pas avoir compris jamais combien dans le genre de l'Epopée (qui n'est pas à beaucoup près aussi soumis à la raison & à la vraisemblance que le genre dramatique) la poésie de style, le charme des vers, la multitude des tableaux & le brillant du coloris doivent faire aisément excuser tous les défauts qu'il reprend avec tant de sévérité. Il n'y a qu'à lire les anciens pour voir qu'ils n'étaient pas aveuglés sur les défauts d'Homère; mais dix vers harmonieux transportaient les Grecs qui dès lors ne jugeaient plus, & faisaient redire encore les vers qui venaient de les charmer. La Motte après avoir beaucoup critiqué l'*extravagante* Iliade d'Homère, en fit une très-raisonnable; mais il se trouva que sa raison était aussi ennuyeuse que les folies d'Homère étaient charmantes. Il est absolument impossible de lire un chant de son Iliade. Il voulait être poète & juger un poète, l'un & l'autre lui était refusé par la nature. Il voulut imiter aussi quelques odes de Pindare. Il le traita comme il

avait traité Homère. Il n'eut qu'une erreur, mais qui le trompa toute sa vie; ce fut de croire que l'esprit tient lieu de tout.

Au reste, si les suffrages d'un peuple aussi éclairé & aussi délicat que les Grecs, fussent pour nous décider sur Pindare, nous aurons la plus haute idée de son mérite. On fait qu'il laissa une mémoire révérée, & que la vengeance d'Alexandre qui avait enveloppé tout un peuple dans un même arrêt, s'arrêta dans Thèbes devant cette inscription; *ne brûlez pas la maison du poète Pindare*. Les Lacédémoniens, lorsqu'ils avaient pris Thèbes dans le tems de leur puissance, avaient eu le même respect; mais ce qui prouve les succès qu'il eut dès son vivant, c'est le grand nombre d'odes qu'il composa sur le même sujet, c'est-à-dire pour les vainqueurs des jeux. Il paraît que chaque triomphateur était jaloux d'avoir Pindare pour Panégyriste, & qu'on aurait cru qu'il manquait quelque chose à la gloire du triomphe, si Pindare ne l'avait pas chanté. Ces chants n'étaient pas sans récompense. La fable de Simonide dans Phédre fait voir qu'on avait coutume de payer libéralement les poètes Lyriques. Parmi nous je ne crois pas qu'il y ait un plus mauvais moyen de fortune que les odes. Elles sont dans le plus grand discrédit. Elles étaient un peu mieux accueillies autre fois. Une ode valut un évêché à Godeau. C'est la plus heureuse de toutes les odes, & c'est une des plus mauvaises. Chapelain en fit une pour le cardinal de Richelieu qui lui donna une pension. Cela n'étonne pas dans le cardinal

de Richelieu ; mais ce qui peut étonner dans chapelain , c'est que l'ode est assez bonne.

Je ne dirai rien d'Alcée , d'Alcman , de Stésichore , de Simonide , de Bacchilide & des autres que l'on appelle *Pœta minores Græci*, Poètes Grecs de la seconde classe , & dont il ne nous reste que des fragmens cités çà & là dans les critiques Grecs ou Latins. Sapho , dont les amours & le génie ne feront jamais oubliés , & dont les ouvrages étaient connus à Rome du tems d'Horace , comme le témoignent ces vers.

*Vivunt que commissi colores*

*Æolica fidibus puella.*

Sapho ne nous est connue que par un très-petit nombre de vers assez passionnés, pour nous faire croire tout ce qu'on raconte d'elle, & pour nous faire regretter tout ce que nous avons perdu. Mais on ne me pardonnerait pas de ne point m'arrêter un moment sur Anacréon , sur ce mortel heureux qui s'est immortalisé par ses plaisirs, lorsque tant d'autres n'ont pu l'être par leurs travaux ; ce philosophe voluptueux , qui ne connut d'autre sagesse que celle de chanter ses amours & ses jouissances , ou qui plutôt ne voyait dans ses chansons qui lui ont acquis tant de gloire, qu'un amusement de plus. Ses poésies pleines de délicatesse & de grace , respirent la mollesse & l'enjouement. S'il parle de la vieillesse & de la mort , ce n'est pas pour les braver avec la morgue Stoïque, s'est pour s'exhorter lui-même à ne rien perdre de

tout ce qu'il peut leur dérober. Remarquons en passant que les auteurs anciens les plus voluptueux, Anacréon, Horace, Tibulle, Catulle mélaient volontiers l'image de la mort à celle des plaisirs. Ils appellaient la mort à leurs fêtes, & la plaçaient à table comme un convive qui loin de les attrister, les avertissait de jouir. Horace sur-tout, dans vingt endroits de ses odes, se plaît à rappeler la nécessité de mourir, & ces passages rapides qui fixent un moment l'imagination sur des idées sombres exprimées par des figures frappantes & des métaphores justes & heureuses, font sur l'âme une impression douce qui l'émeût sans trop l'effrayer, y répandent pour un moment une tristesse réfléchissante qui s'accorderait mal, il est vrai, avec la joye bruyante & tumultueuse, mais qui se concilie très-bien avec le calme d'une âme satisfaite, & même avec les épanchemens d'un amour heureux. J'ajouterai que c'est encore une preuve du goût naturel des anciens, de n'avoir jamais parlé qu'en passant de ces éternels sujets de lieux communs chez les modernes, tels que le tems, la mort, &c. sur lesquels notre imagination permet qu'on la réveille, mais qui dégoutent & rebutent bientôt, lorsqu'ils sont prolixement délayés par des rhéteurs mélancoliques.

On ne sera pas fâché d'apprendre qu'Anacréon joignait à une fortune médiocre beaucoup de désintéressement, deux grandes raisons pour être heureux. Il vécut assez long-tems à Samos, à la cour de ce Policrate qui n'eut d'un tyran que le nom. Ce prince lui fit présent de cinq talens (ce qui fait

quinze mille francs de notre monnoie); mais Anacréon qui n'avait pas coutume de posséder tant d'argent, en perdit presque le sommeil pendant deux jours. Il rapporta bien vite au généreux Policrate ses cinq talens, & ce trait historique rapporté par les écrivains Grecs & cité par Giralde dans son histoire des poètes, est certainement l'original de la fable du fayetier dans La Fontaine.

Quelque envie que j'aie d'obliger ceux qui ne peuvent lire Anacréon dans le Grec, je ne puis en conscience leur en donner la moindre esquisse. Il y perdrait trop. Il y a dans sa composition originale une mollesse de ton, une douceur de nuances, une simplicité facile qui ne peuvent se retrouver dans le travail d'une version. Ce sont des caractères dont l'empreinte n'est pas assez forte pour ne pas disparaître dans une copie. Il composait de verve, & l'on traduit d'effort. On m'objectera que j'ai bien hasardé de reproduire pour un moment la verve de Pindare. Oui, mais nous autres poètes, nous sommes, comme on fait, toujours prêts à être sublimes. C'est une disposition naturelle qui ne nous coûte presque rien. Mais Anacréon n'est point sublime. Anacréon n'est point auteur. Il est à table avec des filles grecques, la tête couronnée de roses, bûvant d'excellent vin de Scio ou de Lesbos, & tandis que Mnaés ou Aglaé entrelacent des fleurs dans ses cheveux, il prend sa petite Lyre d'ivoire à quatre cordes, & chante une hymne à la rose sur le mode Lydien. Moi, je n'ai là ni beautés grecques, ni

vin de Scio , ni couronnes de roses , ni lyre d'ivoire. Je ne traduirai point Anacréon.

Au surplus tout le monde n'est pas si difficile que moi. Nous avons trois traductions en vers des poésies d'Anacréon , l'une de Gâcon , d'une édition très-jolie avec le Grec à côté , l'autre de la Fosse , la dernière de Mr. de Sivri le traducteur de Pline le naturaliste. Cette troisième version d'Anacréon est écrite avec élégance & pureté. Les deux autres ne sont pas lisibles. Mais n'oublions pas , avant de quitter Anacréon , de citer des vers charmans de l'un de nos plus aimables poètes , qu'il faut compter dans le petit nombre des écrivains français qui ont eu un caractère original. Je veux parler de l'auteur des Méchants & de la Chartreuse. C'est dans cette dernière pièce , l'un des plus gracieux monumens de notre poésie , que l'on trouve ces vers sur Anacréon , qui valent beaucoup mieux que tout ce que j'en pourrais dire.

Tantôt de l'azur d'un nuage ,  
Plus brillant que les plus beaux jours ,  
Je vois fortir l'ombre volage  
D'Anacréon , ce tendre sage ,  
Le Nestor du galant rivage ,  
Le Patriarche des amours.

J'ai honte , en rapportant ces vers , de la prose bavarde dont je charge ici le papier. Mais une réflexion qui m'afflige d'avantage , c'est qu'en voyant le portrait d'Anacréon si heureusement

tracé par Mr. Greffet, je me rappelle qu'Anacréon, Octogénaire, était encore fidèle à la poésie & faisait des vers & des chansons.

Si quelqu'un parmi les modernes se rapproche de la manière de ce poète, c'est sans doute Chaulieu. L'Epicurien du Temple paraît avoir eu les mêmes goûts que l'Epicurien de Téos. Chaulieu attache comme Anacréon par le naturel de son style qui n'a jamais l'apparence de l'affectation, par cette heureuse facilité de tourner ses idées en sentimens, quoiqu'il les exprime souvent en vers faibles, par la douceur de sa morale, & quelquefois même par des beautés vraiment poétiques qu'il semble produire sans effort. Enfin malgré ses négligences & ses défauts, il a un caractère, & un caractère qui plaît; c'est beaucoup. Une douzaine de pièces a suffi pour lui mériter une réputation qui ne sera point détruite, parcequ'il sera relu dans tous les tems. Je me souviens d'avoir entendu dire, non pas à un homme de lettre, mais à un auteur, qu'en surpassant aujourd'hui Chaulieu, on ferait encore très-peu de chose. Je ne fais pas ce que cet homme croyait être, mais il aurait dû savoir que deux Pages de poésie où l'on trouve à la fois du naturel, de l'imagination & de la philosophie, valent beaucoup mieux que des volumes entiers de bagatelles insipides ou médiocres.

Je n'ai point cependant prétendu parler de Chaulieu comme d'un poète lyrique, quoiqu'il ait fait des stances qui sont comptées parmi ses meilleures pièces. Je n'ai voulu qu'envisager les



rappports qu'il me paraît avoir avec Anacréon. Les deux seuls lyriques Français dont on doit aujourd'hui faire mention, sont Malherbe & le célèbre Rousseau. J'en parlerai tout à l'heure. Mais auparavant jettons un coup d'œil sur un homme bien supérieur à Malherbe & à Rousseau même, sur Horace.

Horace semble réunir en lui Pindare & Anacréon ; mais il ajoute à tous les deux. Il a l'enthousiasme & l'élévation de Pindare. Il n'est pas moins riche que lui en figures & en images ; mais ses écarts sont moins brusques, sa marche est moins vague, sa diction a plus de nuances & de douceur. Pindare qui chante toujours les mêmes sujets, n'a qu'un ton toujours le même ; Horace les a tous ; tous lui semblent naturels, & il a la perfection de tous. Qu'il prenne sa lyre, que saisi de l'esprit poétique il soit transporté dans le conseil des dieux, ou sur les ruines de Troie, ou sur la cime des Alpes, ou dans le lit de Glycère ; sa voix se monte toujours au sujet qui l'inspire. Il est majestueux dans l'Olympe & charmant près de sa maîtresse. Il ne lui en coûte pas plus pour peindre avec des traits sublimes l'âme de Caton & de Régulus, que pour peindre avec des traits enchanteurs, ou les caresses de Lycimnie, ou les coquetteries de Pirrha. Aussi franchement voluptueux qu'Anacréon, aussi fidèle apôtre du plaisir, il a les graces de ce lyrique grec, avec plus d'esprit & de philosophie, comme il a l'imagination de Pindare avec plus de morale & de pensées. Si l'on fait attention à la sagesse de ses

idées, à la précision de son style, à l'harmonie de ses vers, à la variété de ses sujets; si l'on se souvient que ce même homme a fait des satires pleines de finesse & de raison, des épîtres qui contiennent les meilleures leçons de la société civile, en vers qui se gravent d'eux-mêmes dans la mémoire, un art poétique qui est le code éternel du bon goût; on conviendra qu'Horace est un des meilleurs esprits que la nature ait pris plaisir à former.

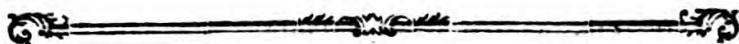
J'ai hasardé la traduction de quelques odes d'Horace. On me dira qu'apparemment Horace m'éfraye moins qu'Anacréon, quoique je paraisse en faire beaucoup plus de cas. Je réponds qu'Horace, entr'autres avantages, a beaucoup d'esprit proprement dit, & que l'esprit est de toutes les langues. Mais avant tout, il faut me permettre d'exposer en deux mots la méthode que je suis en traduisant un poète. C'est peut-être encore une espèce de digression; mais qu'importe, pourvu que je me retrouve.

Prétendre qu'un poète qui en traduit un autre en vers, doit s'affervir à rendre tous les mots, à renfermer dans le même espace les mêmes idées dans un même ordre, c'est le ridicule préjugé d'un pédant à cervelle étroite, qui malheureusement fait assez de latin pour juger très-mal le français, & qui a beaucoup plus de raisons pour dénigrer les modernes, que de titres pour admirer les anciens. Tout homme qui traduit en vers prend la place de son modèle, & doit songer avant tout à plaire dans sa langue, comme l'auteur original plaisait

dans la sienne. C'est-là le plus grand service qu'il puisse lui rendre, puisque de l'effet que fera la version, dépend l'opinion qu'auront de l'original ceux qui ne peuvent le connaître autrement. C'est donc à l'effet total de l'ensemble qu'il doit d'abord s'appliquer. S'il est fidèle & ennuyeux, n'aura-t-il pas fait un beau chef-d'œuvre ? Il faut que sa composition, pour être animée, soit libre ; qu'il se pénètre quelque tems du morceau qu'il va traduire, & qu'il se rapproche autant qu'il est possible du degré de chaleur & de verve où il ferait, s'il travaillait de génie. Alors qu'il se mette à lutter contre l'auteur qu'il va faire parler, qu'il compte non pas les mots, mais les beautés, & qu'il fasse en sorte que le calcul ne soit pas trop à son désavantage ; il aura d'abord fait beaucoup, & son lecteur, s'il est juste, fera content. C'est ainsi que Despréaux & Mr. de Voltaire ont traduit les fragmens des anciens. Sans doute le mérite du traducteur sera d'autant plus grand, qu'il aura plus conservé de traits particuliers & distinctifs de l'ouvrage original, & qu'il en sera demeuré plus près, sans avoir l'air trop contraint & trop enchaîné. Mais il faut un goût bien sûr pour pouvoir décider en quels endroits le traducteur a eu tort de s'écarter de son guide. Il faut démontrer alors la possibilité de faire autrement ; il faut calculer ce que le vers suivant, le vers précédent, ce que la phrase entière pouvait perdre. Il n'y a guère qu'un homme de l'art qui puisse faire cet examen avec connaissance de cause ; & quand on a statué d'abord que la version est par elle-même un

bon ouvrage, si l'on veut prouver ensuite qu'elle devait être plus fidèle, il n'y a qu'un moyen, c'est d'en faire une meilleure.

Ce petit préambule n'est fait, comme on le voit, que pour les intérêts de la vérité, & non pas pour les miens. Car avec le dernier moyen dont je viens de parler, rien ne sera plus facile que d'avoir raison contre moi; & comme beaucoup de gens ne manquent pas de bonne volonté à cet égard, je m'attends bien que cinq ou six personnes auront la complaisance de traduire les deux odes que voici, & nous y gagnerons tous.



A C L O É (\*).

*Ulla si juris tibi pejerati, &c.*

**S**I le ciel t'avait punie  
De l'oubli de tes sermens,  
S'il te rendait moins jolie,  
Quand tu trompes tes amans;  
Je croirais ton doux langage,  
J'aimerais ton doux lien;  
Mais, Cloé, qu'il te sied bien  
D'être pariure & volage!  
Viens-tu de trahir ta foi?  
Tu n'en es que plus piquante,  
Plus belle & plus séduisante;

(\*) Il y a dans l'original *Bariné*, nom désagréable en français.

Les cœurs volent après toi.  
Par le mensonge embellie,  
Ta bouche a plus de fraîcheur,  
Après une perfidie,  
Tes yeux ont plus de douceur.  
Si par l'ombre de ta mère,  
Si par tous les Dieux du ciel  
Tu jures d'être sincère,  
Les Dieux restent sans colère,  
A ce serment criminel;  
Vénus en rit la première;  
Et cet enfant si cruel,  
Qui sur la pierre sanglante,  
Aiguise la flèche ardente  
Que sur nous tu vas lancer,  
Rit du mal qu'il te voit faire,  
Et t'instruit encore à plaire,  
Pour te mieux récompenser.  
Combien de vœux on t'adresse!  
C'est pour toi que la jeunesse  
Semble croître & se former.  
Combien d'encens on t'apporte!  
Combien d'amans à ta porte,  
Jurant de ne plus t'aimer!  
Le vieillard qui t'envifage  
Craint que son fils ne s'engage  
En un piège si charmant;  
Et l'épouse la plus belle  
Croit son époux infidèle,  
S'il te regarde un moment.



A P I R R H A.

*Quis multâ gracilis te puer in rosâ , &c.*

**P** I R R H A , quel est l'amant enivré de tendresse ,  
 Qui sur un lit de rose étendu près de toi ,  
 T'admire , te sourit , te parle , te carresse ,  
 Et jure qu'à jamais il vivra sous ta loi ?

Quelle grotte fraîche & tranquile

Est le voluptueux asyle

Où ce jeune imprudent , comblé de tes faveurs ,

Te couvre de parfums , de baisers & de fleurs ?

C'est pour lui qu'à présent Pirrha veut être belle ;

Que ton goût délicat relève élégamment

Ta simplicité naturelle ,

Et fait naître une grace à chaque mouvement.

Pour lui ta main légère assemble à l'aventure

Une flottante chevelure ,

Qu'elle attache négligemment.

Hélas ! s'il prévoyait les pleurs qu'il doit répandre !

Crédule , il s'abandonne à l'amour , au bonheur :

Dans ce calme perfide il est loin de s'attendre

A l'orage affreux du malheur.

L'orage n'est pas loin ; il va bientôt apprendre

Quel aimable Pirrha qu'il possède aujourd'hui ,

Que Pirrha si belle & si tendre ,

N'était pas pour long-tems à lui.

Qu'alors il pleurera son fatal esclavage !

Insensé qui se fie à ton premier accueil !

Pour moi, le tems m'a rendu sage ;  
 J'ai regagné le port, & j'observe de l'œil  
 Ceux qui vont comme moi se briser à l'écueil  
 Que j'ai connu par mon naufrage.

Quelques idées de la première de ces deux odes  
 se retrouvent dans une très - jolie chanson infé-  
 rée dans l'Anthologie française.

Si l'on peut compter sur un cœur,  
 C'est sur le cœur d'une bergère ;  
 Par son air naïf, mais trompeur,  
 Ma Corinne avait su me plaire.  
 Je la croyais belle sans art ;  
 Je chérissais son cœur sans fard ;  
 Mais comme une autre elle est légère.

Amour, venge un fidèle amant  
 Des trahisons d'une infidelle ;  
 Fais lui perdre quelque agrément,  
 A chaque inconstance nouvelle.  
 Amour, tu ne m'écoutes pas,  
 Loin d'ôter rien à ses appas,  
 Chaque forfait la rend plus belle.

Cette dernière pensée répond précisément à  
 ces vers d'Horace.

*Simul obligasti*

*Perfidum votis caput, enitescis*

*Pulchrior multò.*

Il y a dans Horace environ une trentaine d'odes dans le genre de celles qu'on vient de voir, & que ma traduction, toute faible qu'elle est, n'a pu défigurer assez pour qu'on n'apperçoive pas combien cet écrivain a l'esprit facile & délicat. Toutes les odes galantes sont autant de chef-d'œuvres qui semblent finis par la main des graces. Personne ne lui en avait donné le modèle. Ce n'est point là, comme on l'a déjà dit, la manière d'Anacréon. Le fond de ces petites pièces est également piquant dans toutes les langues, & chez tous les peuples où règnent la galanterie & la politesse; elles sont même beaucoup plus agréables pour nous que les odes héroïques du même auteur, dont le fonds nous est souvent trop étranger, & dont la marche hardie & rapide ne peut guère être suivie dans notre langue qui procède avec plus de timidité, & qui veut toujours de la méthode & des liaisons. J'ai pourtant essayé de traduire, & même assez fidèlement l'ode à la Fortune. On pourra la comparer avec celle de Rousseau, & l'on verra qu'une ode française ressemble très-peu à une ode latine.

J'avertis que j'ai rejoint l'ode *ô diva gratum quæ regis antium*, &c. avec la précédente, *Parcus Deorum cultor & infrequens*, &c. qui me paraît en être le commencement, & en avoir été détachée fort mal à propos. Il y a même des éditions où elles sont réunies. Le sujet de cette ode était fort simple. On parlait d'une descente en Angleterre qu'Auguste devait conduire lui-même, & qui n'eut pas lieu. On parlait en même-tems



d'une guerre contre les Parthes. Le poëte invoque la fortune & lui recommande Auguste & les Romains. Mais il commence par se réconcilier avec les Dieux, qu'en sa qualité d'Epicurien il avait fort négligés. Il s'étend ensuite sur les attributs de la fortune, & finit après l'avoir invoquée, par déplorer les guerres civiles & la corruption des mœurs. Tel est le plan de cette ode. J'ai risqué en la traduisant de changer plusieurs fois de rythme pour rendre mieux la variété des tons, & pour suppléer, quand les phrases demandaient une certaine étendue, à la facilité qu'avaient les Grecs & les Latins d'enjamber d'une strophe à l'autre.



### ODE A LA FORTUNE.

**D**'ÉPICURE élève profane,  
 Je refusais aux Dieux des vœux & de l'encens :  
 Je suivais les égaremens  
 Des sages insensés qu'aujourd'hui je condamne.  
 Je reconnais des Dieux, c'en est fait, je me rends.

J'ai vu le maître du tonnerre,  
 Qui, la foudre à la main se montrait à la terre,  
 J'ai vu dans un ciel pur voler l'éclair brillant ;  
 Et les voûtes éternelles  
 S'embraser des étincelles  
 Que lançait Jupiter de son char foudroyant.

SUR LA POÉSIE LYRIQUE. 343

Le Styx en a mugé dans sa source profonde ;  
Du Ténare trois fois les portes ont tremblé ;  
Des hauteurs de l'Olympe aux fondemens du monde  
L'atlas a chancelé.

Oui, des puissances immortelles  
Dictent à l'univers d'irrévocables loix.  
La fortune agitant ses inconstantes ailes,  
Plane d'un vol bruyant sur la tête des rois.  
Aux destins des états son caprice préside.  
Elle seule dispense ou la gloire ou l'affront ;  
Enlève un diadème, & d'un essor rapide  
Le porte sur un autre front.

Déesse d'Antium, ô Déesse fatale !  
Fortune, à ton pouvoir qui ne se foumet pas ?  
Tu couvres la pourpre royale  
Des crêpes affreux du trépas.  
Fortune, ô redoutable reine !  
Tu places les humains au trône ou sur l'écueil ;  
Tu trompes le bonheur, l'espérance & l'orgueil,  
Et l'on voit se changer à ta voix souveraine  
La faiblesse en puissance & le triomphe en deuil.

Le pauvre te demande une moisson féconde,  
Et l'avidé marchand sur les gouffres de l'onde  
Rapportant son trésor,  
Présente à la fortune, arbitre des orages,  
Ses timides hommages,  
Et te demande un vent qui le conduise au port.

Le Scythe vagabond , le Dace sanguinaire ,  
 Et le guerrier latin conquérant de la terre ,  
     Craint tes funestes coups ;  
 De l'Orient soumis les tyrans invisibles ,  
     A tes autels terribles ,  
 L'encensoir à la main , fléchissent les genoux.

Tu peux , & c'est l'effroi dont leur âme est troublée ,  
 Heurtant de leur grandeur la colonne ébranlée ,  
     Frapper ces demi-Dieux ;  
 Et soulevant contre eux la révolte & la guerre ,  
     Cacher dans la poussière  
 Le trône où leur orgueil crut s'approcher des tieux.

La nécessité cruelle  
 Toujours marche à ton côté ,  
 De son sceptre détesté  
 Frappant la race mortelle.  
 Cette fille de l'enfer  
 Porte dans sa main sanglante  
 Une tenaille brûlante  
 Du plomb, des coins, & du fer.

L'espérance te fuit , compagne plus propice ,  
 Et la fidélité , Déesse protectrice ,  
     Au ciel tendant les bras ,  
 Un voile sur le front , accompagne tes pas ,  
     Lorsqu'annonçant les allarmes ,  
     Sous un vêtement de deuil ,  
     Tu viens occuper le feuil  
 D'un palais rempli de larmes ,

*SUR LA POÉSIE LYRIQUE.* 343

D'où s'éloigne avec effroi,  
Et le vulgaire perfide,  
Et la courtisane avide,  
Et les convives fans foi,  
Qui dans un tems favorable,  
Du mortel tout puissant par le sort adopté  
Venaient entourer la table,  
Et s'enivraient du vin de sa prospérité.

Je t'implore à mon tour, Déesse redoutée.  
Auguste va descendre à cette île indomptée  
Qui borne l'univers (\*);  
Tandis que nos guerriers vont affronter encore  
Ces peuples de l'aurore  
Qui seuls ont repouffé notre joug & nos fers.

Ah! Rome vers les Dieux lève des mains coupables.  
Ils ne font point lavés ces forfaits exécrables ;  
Qu'ont vus les immortels.  
Elles saignent encor nos honteuses blessures ;  
La fraude & les parjures,  
L'inceste & l'homicide entourent les autels.

N'importe, c'est à toi, Fortune, à nous absoudre.  
Porte aux antres brûlans où se forge la foudre  
Nos glaives émouffés.  
Dans le sang odieux des guerriers d'Assyrie  
Il faut que Rome expie  
Les flots de sang romain qu'elle même a versés.

(\*) L'Angleterre que les Romains regardaient comme une extrémité de l'univers.

Avant d'aller plus loin , je rapporterai le commencement d'une ode de Pindare où il invoque la Fortune , & dont Horace paraît avoir emprunté quelques idées. C'est la douzième des olympiques.

Fille de Jupiter , fortune impérieuse ,  
 Les conseils , les combats , les querelles des rois ,  
 La course des vaisseaux sur la mer orageuse  
 Tout reconnaît tes loix.

Le ciel mit sur nos yeux le sceau de l'ignorance ,  
 De nos obscurs destins nous portons le fardeau ,  
 De revers en succès traînés par l'espérance  
 Jusqu'au bord du tombeau.

Le bonheur nous séduit ; le malheur nous accable.  
 Mais nul ne peut percer la nuit de l'avenir ;  
 Tel qui se plaint aux Dieux de son sort déplorable ,  
 Demain va les bénir , &c.

On a pu se convaincre , en lisant cette ode à la Fortune , de ce que j'ai dit ci - dessus du poète lyrique des anciens , qu'il semblait écouter & suivre une inspiration momentanée & peindre tout ce qui se présente devant lui. On a vu tout le chemin qu'a fait Horace. On l'a vu monter dans les cieux , descendre dans les enfers , voler avec la Fortune autour des trônes & sur les mers. Tout-à-coup il se la représente sous un appareil formidable , & il peint l'affreuse nécessité ; il lui donne ensuite un cortège plus doux , l'espérance & la fi-

délicé ; il l'habille de deuil dans le palais d'un grand disgracié ; il trace rapidement les festins du bonheur & la fuite des convives infidèles. Enfin il arrive à son but qui est de recommander Auguste , & sa course est finie.

Je ne fais si nous nous accommoderions beaucoup de cette accumulation de tableaux allégoriques , & si nous ne trouverions pas qu'il y a dans cette espèce de poésie trop pour l'imagination , & pas assez pour l'esprit. Peut-être ferions nous un peu étourdis de la course vagabonde du poète. Je ne dis pas qu'il faille nous en blâmer. Chaque peuple a son goût analogue à son caractère & à sa langue ; mais il n'en est pas moins vrai que c'est là précisément la poésie lyrique , celle qui dans son origine devait être chantée & accompagnée d'instrumens. Cela est si vrai , qu'il n'y a peut-être pas , dans l'ode qu'on vient de lire, une seule strophe dont le fond ne soit très - favorable à la musique ; & en général elle est composée de ce que la musique rend le mieux , de tableaux & de mouvemens. Essayez au contraire de mettre en musique l'ode à la Fortune de Rousseau , ou telle autre que vous voudrez , & vous trouverez à peine une ou deux strophes qui puissent s'y prêter. C'est qu'en général nos odes sont des discours en vers , à peu près aussi suivis , aussi bien liés qu'ils le seraient en prose. Il est sûr que nos odes n'étant pas faites pour être chantées , ne doivent pas ressembler aux odes grecques & latines. Mais ne seraient-elles pas susceptibles d'un peu plus d'enthousiasme & de rapidité qu'on

n'en remarque même dans nos plus belles ? Prenons pour exemple l'ode à la Fortune dont nous parlions tout à l'heure.

Fortune dont la main couronnée  
Les forfaits les plus inouis ,  
Du faux éclat qui t'environne,  
Serons-nous toujours éblouis ?  
Jusques à quand, trompeuse idole,  
D'un culte honteux & frivole  
Honorons-nous tes autels ?  
Verra-t-on toujours tes caprices  
Consacrés par les sacrifices  
Et par l'hommage des mortels ?

Le peuple dans ton moindre ouvrage,  
Adorant la prospérité,  
Te nomme grandeur de courage,  
Valeur, prudence, fermeté.  
Du titre de vertu suprême  
Il dépouille la vertu même  
Pour le vice que tu chéris,  
Et toujours ses fausses maximes  
Erigent en héros sublimes  
Tes plus coupables favoris.

Mais de quelque superbe titre  
Dont ces héros soient revêtus,  
Prenons la raison pour arbitre,  
Et cherchons en eux leurs vertus.

Je n'y trouve qu'extravagance  
 Faiblesse, injustice, arrogance,  
 Trahison, fureur, cruautés;  
 Etrange vertu qui se forme  
 Souvent de l'assemblage énorme  
 Des vices les plus détestés, &c.

Ne font ce pas là de purs raisonnemens? Ne font ce pas là toutes les formules de la discussion en prose? *De quelque superbe titre qu'ils soient revêtus, prenons la raison pour arbitre & cherchons, &c.* s'exprimerait-on autrement dans un traité de morale? Cette ode n'est-elle pas une espèce de plaidoyer? Otez les rimes, qu'y a-t-il d'ailleurs dans ces traits qui ressemble à un poète? Allons plus loin. Ces trois strophes, ne sont-elles pas un peu languissantes? Ne redisent-elles pas trop prolixement des pensées assez communes? Si l'on examine de près le style, n'y trouvera-t-on pas des fautes d'autant moins excusables, que les vers doivent être plus travaillés dans une pièce de peu d'étendue, & dans un genre où l'on ne saurait être trop poète? Qu'est-ce qu'un *culte frivole*? Le culte que l'on rend à la Fortune, n'est-il pas malheureusement trop réel? *Jusques à quand honorerons-nous, &c.* est-il bien flatteur pour l'oreille? Du *titre de vertu suprême, &c. suprême* n'est-il pas là pour la rime? Dépouille-t-on la vertu du titre de *vertu suprême*? *Extravagance, injustice, arrogance, trahisons, fureurs, cruautés.* Cet assemblage de substantifs est-il d'une élégance bien lyrique? *Etrange vertu qui se forme*



*souvent*, &c. *souvent* n'est-il pas là jetté contre toutes les règles de la construction poétique ? Continuons.

Apprends que la seule sagesse  
Peut faire des héros parfaits.

La *sagesse* ne fait point des héros, & il n'est point nécessaire qu'un héros soit *parfait*, & qu'est-ce qu'un *héros parfait* ? Ce n'est là ni penser juste, ni s'exprimer correctement. Les trois strophes suivantes sont belles, quoiqu'il n'eût pas fallu, comme on l'a remarqué, mettre sur la même ligne Alexandre & Attila.

Mais je veux que dans les allarmes  
*Reside* le *solide* honneur.

On n'entend pas trop comment l'honneur peut *résider dans les allarmes*, & *résider le solide* n'est pas fort harmonieux.

Quel est donc le *héros solide*  
Dont la gloire ne soit qu'à lui ?  
C'est un roi que l'*Equité* guide  
Et dont les vertus sont l'appui.

Voilà encore le mot de *solide* qui n'est pas mieux placé. Un *héros solide* n'est pas élégant. *Ne soit qu'à lui* ce que l'*équité* guide forment des sons désagréables, & ces quatre vers ne sont-ils pas de la prose trop sèche ? Et le reste de la strophe n'est-il pas un peu trop commun ? Quand on dit des choses qu'on a tant redites, ne faut-il pas les ra-

jeunir un peu par le style, & se les rendre propres par le mérite & la nouveauté de l'expression? Cette idée de mettre Socrate à la place d'Alexandre & Alexandre à la place de Socrate, pour les apprécier tous deux, est-elle bien juste? Faut-il mettre un homme hors de sa place pour le bien juger? Fallait-il que Turenne & le grand Condé, pour être grands, se trouvassent grands à la place du chancelier de l'Hôpital ou du philosophe Charon? Est-il bien vrai d'ailleurs qu'Alexandre à la place de Socrate eut été *le dernier des mortels*? Rien n'a plus illustré Socrate que sa mort. Alexandre n'aurait-il pu fuir mourir? Socrate prêchait la morale. Alexandre n'en a-t-il pas donné quelquefois les plus beaux exemples? Cette phrase de Rousseau, si on y regarde de bien près, n'a même aucun sens. *Concevez Alexandre à la place de Socrate.* Mais comment? Est-ce Alexandre avec son caractère, transporté dans telle ou telle circonstance de la vie de Socrate? Est-ce Alexandre chargé de la destinée de Socrate, & obligé de n'être que philosophe? Eh bien, il aurait voulu être le premier des philosophes, pourquoi aurait-il été *le dernier des mortels*? Au fond toute cette strophe ne signifie rien. On me dira que j'examine rigoureusement des idées poétiques. Non, j'examine des sophismes, de mauvais raisonnemens, des déclamations en vers faibles.

Il faut que je me hâte de rendre à Rousseau toute la justice que je lui crois due, & que je lui rends au fond du cœur. Car sur les critiques que je viens de faire, on ne manquera pas de crier au

détracteur de Rousseau , & de crier d'autant plus fort , qu'il ferait peut-être plus difficile de me répondre. J'ai choisi l'ode à la Fortune comme une des plus célèbres , & je l'ai choisie pour l'opposer à celle d'Horace sur le même sujet ; mais j'avoue que cette ode me paraît une des plus faibles de l'auteur. J'en citerais dix que je crois bien supérieures. En général toutes ses odes , à l'exception de cinq ou six du dernier livre , renferment de grandes beautés. L'ode au comte de Luc , celle à Malherbe , celle au prince Eugène , celle à Mr. de Vendôme , l'ode sur la bataille de Petervaradin , l'ode aux Princes chrétiens , sont les chef-d'œuvres de notre poésie lyrique , remarquables par la richesse de l'expression , l'harmonie des vers , & sur-tout par des tableaux poétiques d'une beauté singulière , & qui font honneur à notre langue. Il y a de la grace dans l'ode à une Veuve , dans les stances à l'abbé de Chaulieu , dans l'ode au comte de Bonneval , & l'on regrette qu'il en ait fait trop peu de ce genre. Ses cantates sont des morceaux achevés. J'avoue que je les trouve plus véritablement lyriques que ses odes , quoiqu'il s'élève davantage dans celles-ci. Je ne vois dans ses cantates que des images fortes ou gracieuses. Il parle toujours à l'imagination , & il n'est jamais ni verbeux ni prolix. Dans ses odes au contraire , même les plus belles , il y a toujours des strophes qui languissent , des idées trop délayées , des vers d'une faiblesse inexcusable. Vous trouvez dans l'ode à Malherbe.

Mais cette flatteuse amorce ,

SUR LA POÉSIE LYRIQUE. 351

D'un hommage *qu'on croit dû*  
Souvent prête même force  
Au vice qu'à la vertu.

C'est de la très-mauvaise prose. Peut-on dire qu'une *amorce prête de la force*? *Qu'on croit dû* fait frémir l'oreille.

Dans l'Ode à Mr. d'Uffé ;

Les disgrâces *désespérées*  
Et de nul espoir *tempérées*, &c.

Il est sûr que si elles sont *désespérées*, elles ne sont *tempérées de nul espoir*. Ce sont là des fautes impardonnables.

Dans l'Ode à Mr. le comte de Luc ;

Et je verrai enfin de mes *froides allarmes*  
*Fondre tous les glaçons*.

Dans l'Ode à Mr. de Vendôme.

Ils sont le *plus beau de l'histoire*  
D'un héros en tout lieu vainqueur, &c.

*Le plus beau de l'histoire* n'est pas heureux.

Dans la même Ode.

O détestable calomnie,  
Fille de l'obscur fureur,  
Compagne de la *Zizanie*, &c.

Dans l'Ode à Mr. de la Fare.

Sur-tout réprimons les faillies  
De notre curiosité,  
Source de toutes nos folies,  
Mère de notre vanité, &c.

Ces vers ne feraient pas assez élégans, même pour une épître.

Dans l'Ode au prince Eugène ;

Et les faits qu'on ignore  
Sont bien peu différens des faits *non avenus*, &c.

On trouve beaucoup trop de vers de cette espèce dans Rousseau ; & encore une fois, quand on n'a que des vers à faire, on n'y doit laisser que ces légères imperfections inévitables dans notre versification française si difficile & si peu maniable, & l'on ne peut excuser rien de ce qui blesse trop ouvertement l'oreille & le goût.

Toutes ces remarques n'empêchent pas que Rousseau ne soit un grand poète, parce qu'il a excellé parmi nous dans le genre lyrique, où personne ne lui peut être comparé ; & la postérité équitable ne juge un écrivain que sur ce qu'il a fait de beau. On a oublié presque toutes ses épîtres qui sont d'un très-mauvais esprit & d'un plus mauvais style, ses ennuyantes allégories, ses comédies si froides, ses opéras plus froids encore, & je ne les rappelle ici que parce qu'il y a de jeunes fanatiques qui trouvent tout beau dans celui

celui qu'ils appellent *le grand Rousseau*, *le prince de la poésie française*. Du moins je l'ai vu ainsi nommé dans plus d'une brochure. Il n'est peut-être pas hors de propos de remarquer ici, comment s'est établie dans une certaine littérature, (car il y en a plus d'une), cette dénomination de *grand Rousseau*, que je n'ai vue nulle part employée par aucun écrivain accrédité. Il semble que ce titre soit un honneur rendu au génie. Point du tout. Ce titre est un présent fait par la haine. Ce sont les ennemis de Mr. de Voltaire, qui ont cru de l'affliger en trouvant son ennemi. Je ne suis point détracteur de Rousseau : & pourquoi le ferais-je ? mais je ne puis m'accoutumer, je l'avoue, à le regarder comme *le prince de la poésie française*. Ce nom de *grand* si justement décerné à Corneille, le créateur Corneille qui a tiré le théâtre de la barbarie & répandu tant de lumières dans une si profonde obscurité ; ce nom de *grand* me paraît un peu au-dessus du mérite de Rousseau, qui, venu long-tems après Malherbe, a trouvé la langue toute créée, & qui avec tous ces secours est resté fort au-dessous d'Horace dont il n'a ni l'esprit, ni les graces, ni la variété, ni le goût, ni la sensibilité (\*), ni la philosophie, & qui manque sur-tout de cet intérêt & de ce charme de style qui rend un écrivain cher à ses lecteurs. Et de quel titre se servira-t-on pour les Racine & les Voltaire, pour ces hommes qui ont

(\*) J'ai lu dans une brochure, que Rousseau avait beaucoup de sensibilité, & l'on citait en témoignage l'ode à la postérité. C'est se connaître en sensibilité & en style.

été si loin dans les arts les plus difficiles auxquels l'esprit humain puisse s'exercer ; pour ces enchanteurs si séduifans & si aimables à qui nous ne pouvons jamais donner autant de louanges qu'ils nous ont donné de plaisirs ? Si Rousseau est grand pour avoir fait de beaux vers qui souvent ne sont que de beaux mots, comment appellera-t-on ceux qui ont dit tant de belles choses en aussi beaux vers, ceux qui non-seulement savent flatter notre oreille, mais qui remuent si puissamment notre âme, éclairent & élèvent notre esprit ; ceux que nous relisons avec délices, que nous ne pouvons louer qu'avec transport ? Je fais qu'il y a des têtes exaltées pour qui le mérite de tourner fortement un vers, est le premier de tous les mérites, & qui sont bien plus frappés d'une strophe de Rousseau, que d'une scène de Zaïre ou de Mahomet. Mais ces enthousiastes sont en petit nombre ; ils sont jeunes pour la plupart, & ils verront peut-être par la suite, qu'un poète, pour être relu, doit parler à l'esprit & à l'âme, & que Rousseau ne parle guère ni à l'un, ni à l'autre. Je crois aimer autant la poésie que personne au monde, quoique je sois un des moindres de ceux qui la cultivent ; mais je demande à tous les lecteurs éclairés & sensibles si (sans même parler ici des ouvrages dramatiques si supérieurs à une ode pour le mérite & pour l'effet), si, dis-je, ils ne liront pas plus souvent des ouvrages tels que les discours en vers de Mr. de Voltaire, le poème sur Lisbonne, sur la loi naturelle, & d'autres de ce genre, que les odes de Rousseau ? S'ils trouveront dans Rousseau des morceaux tels que celui-ci sur le bonheur, & les suivans.

Il est semblable au feu dont la douce chaleur  
Dans chaque autre élément en secret s'infinue,  
Descend dans les rochers, s'élève dans la nue,  
Va rougir le corail dans le sable des mers,  
Et vit dans les glaçons qu'ont durcis les hivers.

. . . . .  
. . . . .

Platon dit qu'autrefois l'homme avait eu des ailes,  
Un corps impénétrable aux atteintes mortelles:  
La douleur, le trépas n'approchaient point de lui.  
De cet état brillant qu'il diffère aujourd'hui!  
Il rampe, il souffre, il meurt; tout ce qui naît expire:  
De la destruction la nature est l'empire.  
Un faible composé de nerfs & d'ossemens  
Ne peut être insensible au choc des élémens.  
Ce mélange de sang, de liqueur & de poudre,  
Puisqu'il fut assemblé fut fait pour se dissoudre,  
Et le sentiment prompt de nos nerfs délicats  
Fut soumis aux douleurs, ministres du trépas, &c.

Et ailleurs.

Aidons-nous l'un & l'autre à porter nos fardeaux.  
Nous marchons tous courbés sous le poids de nos maux.  
Mille ennemis cruels assiègent notre vie  
Toujours par nous maudite, & toujours si chérie.  
Notre cœur égaré, sans guide & sans appui,  
Est brûlé de desirs ou glacé par l'ennui.  
Nul de nous n'a vécu sans connaître les larmes.  
De la société les secourables charmes  
Consolent nos douleurs au moins quelques instans,



Remède encor trop faible à des maux si confans.  
 Ah ! n'empoisonnons pas la douceur qui nous reste.  
 Je crois voir des forcats dans leur prifon funefte,  
 Se pouvant fecourir, l'un fur l'autre acharnés,  
 Combattre avec les fers dont ils font enchainés.

De pareils vers ne réuniffent - ils pas tous les mérites , l'imagination , la philofophie , le fentiment , l'harmonie ? Si j'avais voulu choifir des morceaux d'une poéfie plus forte , j'en aurais trouvé un grand nombre ; mais j'ai voulu citer feulement des exemples d'un ftyle & d'un ordre de beautés, qui me paraît fuppofer un génie beaucoup plus heureux que celui de Rouffeau. J'y trouve le *qui me mihi reddat amicum* , comme dit Horace. Ce même Horace dit encore :

*Nec fatis eft pulchra effe poëmata, dulcia funto.*

Rouffeau a fouvent le *pulchra* ; mais a-t-il le *dulcia* ? non, On ne peut donc pas dire de lui, *omne tulit punctum*.

Le parallèle d'Horace & de Rouffeau m'a entraîné , & j'ai laiffé de côté Malherbe dont j'aurais dû parler auparavant. Mais j'ai peu de chofes à en dire. Il fuffirait pour fon éloge de fe rappeler qu'il écrivait fous Henri IV , & qu'on a retenu de fes vers. On fait les fervices qu'il a rendus à la langue & à la poéfie. Il avait un fentiment de l'harmonie auffi exquis que Rouffeau lui-même, quoiqu'il n'ait pu en faire un auffi bel ufage, parce que la langue poétique n'était encore qu'ébauchée. On a beaucoup admiré cette célèbre pa-

raphrase d'un passage d'Horace , *la mort a des rigueurs* , &c. Les quatre premiers vers sont d'une grande faiblesse. Les derniers sont admirables pour le nombre , & l'image qui termine la période , est belle. Mais j'avouerai encore que j'aime mieux *pallida mors aquo pulsat pede pauperum tabernas regumque turres*. Il y a plus de choses dans ces deux vers que dans les huit vers de Malherbe , & le tableau me paraît bien plus frappant. Au reste on se tromperait beaucoup , si sur la réputation de Malherbe on se promettait un grand plaisir de la lecture de ses ouvrages. C'étaient des efforts prodigieux pour ce tems-là ; mais il ne faut pas lire les odes de Malherbe après celles de Rousseau.

Il faut bien parler de La Motte , puisqu'il a fait des odes. Mais La Motte était-il poète ? Était-il né pour faire des vers , ou pour les sentir ? Il y a de lui quelques strophes élégantes , pas une vraiment poétique. Son style est de la plus rebutante sécheresse , & ses vers d'une odieuse dureté. Il n'existait point d'harmonie pour cet homme qui a rimé des pensées ingénieuses. Il a fait des opéra-ballets d'une disposition heureuse & semés de quelques jolis madrigaux ; il a fait quelques fables pleines d'esprit & de finesse ; il a écrit en prose avec une précision lumineuse , quoique sa prose , comme ses vers , soit dénuée d'imagination ; enfin il a rencontré le sujet d'Inès : voilà sa gloire. Il a joui dans un siècle très-éclairé d'une réputation fort au-dessus de son mérite : voilà son bonheur.

De son tems on aimait encore les odes : aujourd'hui on les abandonne trop. On n'en a pas

distingué six depuis vingt ans. Il y en a eu une sur la mort de Rousseau. L'auteur paraît quelquefois animé de la verve du poete qu'il chantait. En voici une strophe frappante. Il s'agit de la supériorité du grand homme sur ses ennemis.

Le Nil a vu sur ses rivages  
De noirs habitans des déserts  
Insulter par leurs cris sauvages  
L'astre éclatant de l'univers.  
Cris impuissans ! fureurs bizarres !  
Tandis que ces monstres barbares  
Pouffaient d'insolentes clameurs,  
Le Dieu poursuivant sa carrière,  
Versait des torrens de lumière  
Sur ses obscurs blasphémateurs.

Je n'ai guère vu de plus grande idée rendue par une plus grande image, ni de vers d'une harmonie plus imposante. Je ne connais point de strophe de Rousseau que je préférasse à celle-là. Je la récitai un jour à Mr. de Voltaire qui l'admira avec transport. Il y trouvait tous les genres du sublime réunis. Je lui en nommai l'auteur. Il me pria de redire la strophe. Je la lui redis, & il l'admira encore d'avantage. Je pourrais parler de quelques autres odes qui méritent d'échapper à l'oubli ; mais ce morceau n'est déjà que trop long. J'ajouterai cependant quelques lignes qui serviront de réponse à ceux qui me reprocheraient d'énoncer mes opinions avec trop de liberté.

Je ne connais point d'autre politique en littéra-

ture que d'être juste & honnête. Ce n'est pas la plus adroite; mais c'est au moins la plus noble. Il y a une foule de préjugés littéraires tenus en réserve par certains partis, comme des dépôts précieux pour les passions & pour la haine. J'en ai attaqué quelques-uns; je pourrai en attaquer d'autres. Mais je ne me suis jamais écarté ni ne m'écarterai jamais du ton qui convient à un homme de Lettres. On m'a toujours combattu avec des injures & des clameurs. Je ne fais point me servir de telles armes; mais je n'en suis pas effrayé. Je ne doute pas que cet article ne me vaille encore des libelles; mais s'il y a quelque vérité dans ce que j'ai dit, on ne la détruira pas, & l'on comparera le langage de mes adversaires & le mien. Ce parallèle me suffirait pour ma vengeance, si j'en pouvais désirer une. On ira plus loin peut-être. On me supposera quelque intérêt à médire d'un écrivain mort. Cette supposition ferait bien lâche, & je n'y oppose que la connaissance qu'ont beaucoup d'honnêtes gens de mon caractère & de mes principes. Si j'avais su déguiser mon estime & mon mépris, je pourrais être moins bien avec moi-même; mais je ne ferais pas mal avec beaucoup d'autres. Si je me permettais de regarder tel de mes ennemis comme un homme vil, c'est sur-tout quand on m'assurait qu'il ne pense pas ce qu'il écrit. Cette habitude de mentir à soi-même doit être un odieux fardeau, & l'âme qui n'en est pas accablée doit être une âme plus odieuse. On a imprimé que je *sacrifiais à une cabale dominante les gens que j'estimais le plus au fond du cœur*. Je ne suis point dans le cas de

*sacrifier personne, & je ne sacrifie qu'à la vérité qui n'est point une cabale, encore moins une cabale dominante.*



## R É P O N S E

*à un petit écrit intitulé, ROUSSEAU VEN-  
GÉ, par Mr. l'abbé de G\*\*, imprimé à l'oc-  
casion du morceau précédent.*

QUAND feu Mr. l'abbé d'Olivet, admira-  
teur outré, & médiocre traducteur de Cicéron,  
mais savant grammairien & judicieux critique,  
donna ses excellentes *remarques sur Racine*, que  
l'on a mises au nombre des bons livres classiques  
en ce genre, l'abbé Des Fontaines, traducteur  
bien plus médiocre & critique bien moins in-  
truit, affecta de défendre un illustre mort d'au-  
tant plus volontiers, qu'il était plus accoutumé à  
déchirer les vivans célèbres. Il donna un *Racine  
vengé*, quoique Racine n'eût pas reçu d'offense.  
Il répondit avec toute la morgue du pédantisme  
au savant académicien qui avait écrit avec toute  
la réserve & la modération qui distinguent les  
véritables gens de lettres. Il répète sans cesse qu'il  
ne faut pas confondre le langage de la prose avec  
celui de la poésie, & Mr. l'abbé d'Olivet l'avait  
dit vingt fois dans ses remarques. Il nous ap-  
prend que si le critique de Racine a presque tou-  
jours raison sur la grammaire, il ne s'en fuit pas

qu'il faille condamner avec lui les heureuses hardiesses du génie, & donner des entraves au style poétique ; & le critique de Racine ne parle jamais que de grammaire, & approuve non seulement les libertés de la poésie, mais regrette encore les licences qu'elle se permettait autrefois & que depuis elle a perdues par désuétude. L'abbé Des Fontaines traite par tout son adverfaire comme un détracteur de Racine ; & le critique de Racine était un de ses plus grands admirateurs. Rien ne fait mieux voir qu'on n'a jamais cause gagnée avec les mauvais esprits, ni avec ceux qui voulant parler à quelque prix que ce soit, répondent toujours à ce que vous n'avez pas dit.

C'est ainsi qu'un anonyme a imprimé dans un journal, qu'il faut sur ma parole se *hâter de rayer Rousseau du nombre des grands poètes*, quoique j'aie dit en propres termes que Rousseau *devait être mis au nombre de nos grands poètes*. Ce même anonyme se donne la peine de m'apprendre que l'auteur de la Chartreuse & de Ververt est aussi un très-bon poète ; & en vérité j'en étais convaincu, & je l'avais dit dans ce même morceau dont il est question. L'anonyme qui veut être plaifant, affecte une grande confusion de s'être trompé sur Rousseau, & il ne devrait être confus que de ce qu'il a écrit. Il finit par dire qu'il va *s'enfermer dans son cabinet & fondre en larmes*. Rien n'est si gai que cette ironie. Je ne veux pas troubler sa douleur qu'il croit plaifante. Je le laisse rire & pleurer tout seul. Je l'y crois accoutumé, & je viens au nouveau *vengeur* de Rousseau.

Je conviens d'abord que celui-ci ne veut pas être plaifant comme l'anonyme , & qu'il est plus poli que l'abbé des Fontaines ; mais il paraît se tromper sur moi, autant que l'abbé des Fontaines sur Mr. l'abbé d'Olivet. Il a l'air de me prendre pour un détracteur des anciens & des grands écrivains de Louis XIV. J'avoue que je ne m'y ferais pas attendu ; mais il voulait parler des anciens , & c'est toujours bien fait. Il a toujours remarqué *que les grands écrivains ont eu les mêmes personnes & pour admirateurs & pour censeurs*. Cela signifie exactement que les mêmes personnes admiraient & censuraient à la fois les grands écrivains. Mais ce sens qui ne ferait rien moins qu'absurde , n'est pas celui de l'auteur ; il a voulu dire que les grands écrivains avaient toujours eu les mêmes censeurs & les mêmes admirateurs.

Je pardonne de tout mon cœur à Mr. l'A. D. G. qui n'est peut-être pas très-exercé à écrire , & qui n'a pris la plume que par excès de zèle pour Rousseau , de n'avoir pas su cette fois exprimer sa pensée. Je n'examine point le style : je m'en tiens au fond de la question.

Il me semble que mon adversaire ne s'en est pas bien rendu compte. Que demande-t-il de moi ? J'ai dit , & lui-même le rappelle aux lecteurs , que *Rousseau avait excellé parmi nous dans la poésie lyrique , & que personne en ce genre ne pouvait lui être comparé*. N'est ce pas là un assez bel éloge ? J'ai prétendu , il est vrai , qu'il n'avait ni les grâces , ni l'esprit , ni la variété , ni la philosophie du lyrique latin. Il fallait prouver que Rousseau est doué d'une trempe d'esprit aussi heureuse que

celle d'Horace , aussi souvent relu , aussi agréable pour toutes les classes de lecteurs , aussi bonne compagnie dans le cabinet , à la campagne , à table , par-tout. Mr. L'A. D. G. n'en dit pas un mot.

Mais j'ai critiqué des vers de l'ode à la Fortune & de quelques autres. Oui. Mr. L'A. D. G. trouve-t'il Rousseau irrépréhensible ? Nul écrivain ne l'est , me dira-t-on sans doute. Mais pourquoi suis-je entré dans ces détails critiques ? C'est parce que j'ai soutenu , non sans quelque raison , que dans un ouvrage tel qu'une ode , où l'on a le bonheur de n'avoir que des vers à faire , où le poète est franchement & librement poète , on ne peut pardonner que des fautes très-légères ; & que quand le langage est incorrect ou le terme impropre , ou la tournure profaïque , ou la phrase languissante , l'auteur n'est nullement excusable , parce qu'il n'a rien de mieux à faire que d'effacer toutes ces taches qui ne détruisent pas le mérite des beautés , mais qui diminuent beaucoup le plaisir du lecteur.

Quoi ! l'on recherchera avec une curiosité maligne & souvent injuste , un vers faible ou négligé dans une tragédie de Racine ou de Mr. de Voltaire , dans la Henriade , où , si l'on peut observer des négligences , du moins ne voit-on pas une trace de mauvais goût ; & l'on pardonnera dans une ode des vers tels que ceux-ci !

Et je verrais enfin de mes froides allarmes

*Fondre tous les glaçons.*

. . / . . . . .



Une sagesse rafferme  
Par de dures *fatalités*.

. . . . .

Renaitre la barbarie  
De ces tems *d'infirmité*.

. . . . .

Et de là naissent les sectes  
De tous ces *sales insectes*.

. . . . .

C'est elle qui nous fait *accroire*  
Que tout cède à notre *pouvoir*,  
Qui nourrit notre folle *gloire*  
De l'ivresse d'un faux *savoir*.

Ces quatre rimes n'offensent-elles pas cruellement l'oreille dans un ouvrage où l'harmonie est si essentielle? Remarquez toujours que je ne prens mes exemples que dans les meilleures odes. J'aurais trop d'avantage, si je citais les mauvaises. Je ne veux pas non plus rapporter ce grand nombre d'idées communes & rebattues qui dégoûtent les bons esprits dans beaucoup d'endroits. Voyez dans l'ode au prince Eugène.

Les seules conquêtes durables  
Sont celles qu'on fait sur les cœurs.  
Un tyran cruel & sauvage  
Dans les feux & dans le ravage  
N'acquiert qu'un bonheur criminel.  
. . . . .  
La grandeur fière & hautaine

N'attire souvent que leur haine  
 Lorsqu'elle ne fait rien pour eux ,  
 Et que tandis qu'elle subsiste  
 Le parfait bonheur ne consiste  
 Qu'à rendre les hommes heureux.

Ces vérités sont sans doute du nombre de celles qui sont toujours bonnes à dire ; mais alors il faut tourner la maxime en sentiment & se rendre propre par l'expression & par le ton de la phrase, ce qui semble trop appartenir à tout le monde. Que répond à cela le *vengeur* ? Le *vengeur* répondra ce qu'il répond toujours. Il trouve tout excellent. J'avais cru pouvoir observer quelques fautes dans l'ode à la Fortune. Il n'en voit aucune. Cependant-il dit quelque part qu'il faut bien que Rousseau *paye le tribut à l'humanité, & que tout ne peut pas être également fini.* Il faut donc que je sois bien malheureux ou bien mal adroit, puisque je n'ai pas rencontré un seul de ces passages où Rousseau *paie le tribut*, du moins si je m'en rapporte à son défenseur.

*Jusques à quand, trompeuse idole,  
 D'un culte honteux & frivole  
 Honorerons nous tes autels ?*

*Jusques à quand --- Honorerons nous lui paraissent gracieux à l'oreille. Tant mieux pour les oreilles de Mr. L'A. D. G.*

*La seule sagesse  
 Peut faire des héros parfaits.*

J'avais toujours cru que la *sagesse* ne pouvait faire que des sages ; mais Mr. L'A. D. G. veut qu'elle fasse des *héros* & des *héros parfaits*. Je crois pourtant que Mr. L'A. D. G. aurait de la peine à me citer un exemple d'un *héros parfait*. Car un héros parfait ferait un homme parfait , & il n'y en a pas beaucoup. Si l'on me répond que *héros parfait* ne signifie qu'un véritable héros , c'est encore bien pis. La *sagesse* ne fait point les véritables héros. Quoi ! Il faut donc répéter ce que tout le monde fait ? il faut donc définir les termes ? Il faut redire qu'un héros n'a jamais signifié qu'un guerrier doué de qualités extraordinaires & de talens supérieurs , & qu'un héros peut très-bien n'être ni un sage , ni un homme vertueux ? Assûrément César , Alexandre , Sylla , &c. étaient des héros & n'étaient ni sages , ni vertueux. Le poète a sans doute voulu dire que la *sagesse* était préférable à l'héroïsme & que la vertu valait mieux que des victoires. Eh bien , que ne le disait-il ? & son apologiste aurait été dispensé de prouver que la *sagesse fait des héros parfaits* , & j'aurais été dispensé , moi , de prouver fort au long ce qui est clair. Mais tel est l'inconvénient de la dispute , que souvent il faut avoir trop raison.

Voilà encore Mr. L'A. D. G. qui m'explique bonnement ce que signifient ces vers.

Mais je veux que dans les *allarmes*  
*Réside le solide bonheur.*

*Est il si difficile d'entendre ( me dit-il ) que suivant l'opinion vulgaire la gloire des conquérans consiste à*

*semer partout la terreur ?* Véritablement je m'en doutais ; mais il fallait prouver que *l'honneur qui réside dans les allarmes* est une bonne phrase , & j'en doute encore.

Quel est donc le *héros solide*  
 Dont la gloire *ne soit qu'à lui ?*  
 C'est un roi que *l'équité guide* ,  
 Et dont les vertus sont l'appui.

Mon adverfaire trouve dans ces vers des *vérités sublimes*. Passe pour le *sublime*. Mais *un roi que l'équité guide & dont les vertus sont l'appui* , est un roi équitable & vertueux ; ce n'est pas un *héros solide*. Ce n'est pas assez d'être *sublime* ; il faut savoir ce qu'on veut dire.

Le défenseur optimiste , après avoir prouvé que *tout est bien* , que *tout est au mieux* , m'avertit qu'en décomposant les vers on leur fait perdre leurs agrémens. Je le crois comme lui ; mais quand j'ai cité les vers de Rousseau , je les ai cités dans leur entier , & le lecteur a pu les juger & voir qu'ils étaient mauvais sans qu'on les décomposât. D'ailleurs n'a-t-il pas pris le change ? Il s'agit de correction , de clarté , de justesse ; & quand on déconstruirait , comme il le propose , les vers de Racine & de nos meilleurs écrivains , sans doute on les dépouillerait de leurs graces ; mais c'est alors qu'on verrait bien clairement qu'ils ne péchent en rien contre aucune des règles de la construction & du langage , & que la mesure & la rime n'ont pas fait mettre un mot de trop , ni une expression impropre. Voilà , quoiqu'en dise Mr.

L'A. D. G. l'épreuve que ne craignent point les bons vers, & à laquelle les mauvais ne résistent jamais.

L'apologiste pour excuser le défaut de chaleur & d'enthousiasme dans l'ode à la Fortune, dit que c'est une ode *de raisonnement*. Je ne fais pas ce que c'est qu'une ode de raisonnement. Et depuis quand, dit-il, nos aristarques, dont le refrain éternel est le mot de philosophie; font-ils un crime de raisonner? Je ne suis pas un aristarque, & le mot de philosophie qui est le refrain de beaucoup de plats rhéteurs, n'est pas le mien. Mais les gens de bon sens qui veulent, comme Horace, que la raison soit la base de tous les bons écrits, blâment les mauvais raisonnemens, quelque part qu'ils se trouvent, fût-ce dans une ode, sans pourtant en faire un crime. Ils blâment partout & surtout dans une ode, les discussions froides, les tournures languissantes & les pensées triviales. On peut raisonner partout, même dans une ode; mais il faut que la raison soit attachante & élevée, digne de l'homme inspiré qui tient la lyre. Elle doit s'énoncer par des tournures hardies, pressantes, figurées. Est il question de prouver que dans les meilleures choses l'abus est aussi funeste que l'usage est utile, le poète s'écrie :

Vents, épurez les airs & soufflez sans tempêtes;  
Soleil, sans nous brûler, marche & luis sur nos têtes.

VOLT.

Voilà les mouvemens d'un poète, & ce n'est pourtant qu'un discours en vers. Me direz vous qu'il n'était pas possible dans une ode à la Fortune

tune d'avoir beaucoup de mouvemens semblables & de mettre toujours la pensée en images & en sentiment ? ce sujet comportait tous ces avantages , & le poète devait s'y retrouver partout.

Mais comment s'attendre que Mr. L'A. D. G. se rende sur les endroits faibles des odes ? il ne se rend pas même sur les épîtres & les allégories. Il trouve les épîtres de Rousseau *pleines de choses, de raison, de goût, versifiées avec une correction, une facilité, une énergie, une harmonie, un feu, &c.* Voilà un éloge complet. Il cite quelques morceaux, qui, sans avoir toutes ces qualités, sont en effet ce qu'il y a de mieux dans ces épîtres. Mais il ne tiendrait qu'à moi de prendre dans Brebeuf quelques endroits heureux, & cependant il est absolument impossible de lire cinquante vers de suite dans la Pharsale. Je ne fais quel est le *judicieux critique*, cité par Mr. L'A. D. G. qui prétend que *des préceptes répandus dans les épîtres de Rousseau, on ferait une excellente poétique pour joindre à celle d'Horace & de Boileau* Voici quelques-uns de ces préceptes.

Et croyez-moi, je n'en parle à travers ;

Le jeu d'échecs ressemble au jeu de vers.

Savoir la marche, est chose très-unie ;

Jouer le jeu, c'est le fruit du génie.

Je dis, le fruit du génie achevé,

Par longue étude & travail cultivé.

Donc si Phœbus ses échecs vous adjuge,

Pour bien juger consultez tout bon juge

Pour bien jouer hantez les bons joueurs,

Craignez sur-tout le poison des loueurs :  
Acoftez-vous de fidèles critiques. &c.

Ce n'est pas tout-à-fait là le ton de l'art poétique ; & je pourrais transcrire mille vers encore plus mauvais que ceux là , si je voulais perdre du tems & du papier. Mais j'aime mieux laisser Mr. L'A. D. G. admirer ces épîtres comme des *chef-d'œuvres de versification* & d'énergie , & s'étonner que j'aie si mal soutenu le paradoxe que je me suis mis en tête de faire adopter.

Tôt ou tard on condamne un rimeur fatyrique  
Dont la moderne muse emprunte un air gothique ,  
Et dans un vers forcé que furcharge un vieux mot ,  
Couvre son peu d'esprit des phrases de Marot.  
Il faut parler français ; Boileau n'eut qu'un langage :  
Son esprit était juste , & son style était sage.  
Sers toi de ses leçons , laisse aux esprits mal faits  
L'art de moraliser du ton de Rabelais.

Voilà des vers d'une raison supérieure & d'un style excellent. M. L'A. D. G. va me dire, que je n'y songe pas de comparer de pareils vers aux vers de Rousseau , & qu'apparemment je me joue avec les contre-vérités , comme lorsque j'ai osé louer des ouvrages tels que le poëme sur la loi naturelle, & sur le désastre de Lisbonné , où si souvent , dit-il , le théologien s'égare , & où l'on cherche le poëte. J'avoue que j'ai cherché le poëte & que je l'y ai trouvé. Quant au théologien , je ne m'en mêle pas , & c'est pour cela que je finis.

P. S. On crut devoir répondre à Mr. L'A. D. G., parce qu'il s'était renfermé dans les bornes de la discussion & de l'honnêteté; mais on n'opposa que le silence & le mépris au soulèvement de la populace littéraire que l'auteur avait bien prévu, & aux grossières inepties imprimées dans des libelles périodiques, vendus à la haine & à l'envie, & qui pourtant ont peu de lecteurs.

L'un de ces écrivains, dont la réputation s'étend dans toute la longueur de la rue St. Jacques, & jusqu'à la hauteur de l'Estrapade (\*) imprima, que Mr. D. L. H. *avait beau se dresser sur ses pieds, qu'il n'en serait pas plus grand, & qu'en voulant rabaisser Rousseau, il ne croîtrait pas d'une demi-ligne.* Il faut convenir que ce sont là des plaisanteries fines & ingénieuses; mais cela ne démontrait pas bien clairement, que Rousseau eût autant d'esprit qu'Horace, ni qu'il fût le plus grand de nos poètes français. Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que ces ridicules sottises se trouvaient bien gratuitement dans des *affiches de Province*, dont l'objet est d'annoncer les biens à vendre, les cabriolets & les livres nouveaux. Il était assez singulier qu'on y parlât d'un article du *Mercur*, qui n'était ni arpent de terres, ni cabriolet, ni livre nouveau.

Un autre faiseur d'affiches (ces messieurs en veulent étrangement à l'auteur,) se répandit en invectives encore plus violentes dans un prétendu *Journal des sciences & des beaux-arts*, où certainement on trouve très-peu de science & très-

(\*) Mr. Querlon, auteur des affiches de Province.



peu d'art. Ce journal était alors rédigé par un Mr. Aubert. Il n'est peut-être pas inutile d'apprendre à un certain public ce que c'est que Mr. Aubert.

Mr. Aubert a imprimé environ cent cinquante fois dans son journal, qui, dit-on, a cent cinquante souscripteurs, qu'il était l'auteur de cent cinquante fables toutes de son invention. Or celles de La Fontaine sont presque toutes empruntées. Mr. Aubert écrit d'ailleurs aussi bien que La Fontaine, du moins c'est ce qui a été démontré dans l'*Année littéraire*. Donc Mr. Aubert a cent cinquante fois plus de mérite que La Fontaine. Ce qui le prouve encore, c'est que Mr. Aubert a fait graver son portrait avec ses fables à côté de lui, & cette épigraphe : *de telles fables sont du sublime écrit avec naïveté*. On voit que si Mr. Aubert n'est pas *sublime*, au moins il est *naïf*. Le même Mr. Aubert a fait un poème de Pſiché sur lequel on paria que qui que ce soit ne l'avait lu tout entier, excepté l'auteur. S'il existe quelqu'un qui l'ait lu, on le supplie de se faire connaître, parce que la gajure subsiste encore.

Le même Mr. Aubert compose les affiches de Paris avec presque autant de gloire & de génie que Mr. Querlon fait celles des provinces. C'est des petites affiches de Paris, qu'on a dit que ce n'était pas le plus petit des ouvrages de Mr. Aubert.

N. B. On ne fait pas si ce Mr. Aubert descend d'un certain Aubert contemporain de Dubartas, lequel Aubert s'appellait *le poète du pont Notre-Dame*, parce que ne pouvant parvenir à faire lire

des fables qu'il avait faites, & qui étaient fêches, tristes & plattes, il les avait fait imprimer sur des écrans. C'étaient ceux qu'on vendait le moins cher. On trouve encore quelques - uns de ces écrans.



LETTRE DE MONSIEUR DE VOLTAIRE

A MONSIEUR DE LA HARPE.

*A Ferney, le 19 Avril 1772.*

MONSIEUR.

**V**OUS prêtez de belles ailes à ce Mercure qui n'était pas même galant du tems de Vifé, & qui devient, graces à vos soins, un monument de goût, de raison & de génie.

Votre dissertation sur l'ode me paraît un des meilleurs ouvrages que nous ayons. Vous donnez le précepte & l'exemple. C'est ce que j'avais conseillé, il y a long-tems, aux journalistes; mais peut-on conseiller d'avoir du talent? Vos traductions d'Horace & de Pindare prouvent bien qu'il faut être poète pour traduire un poète. Mr. de Chabanon était très-capable de nous donner Pindare en vers français; & s'il ne l'a pas fait, c'est qu'il travaillait pour une société littéraire plus occupée de la connaissance de la langue grecque & des anciens usages, que de notre poésie.

Je pense qu'on ne chanta les odes de Pindare qu'une fois, & encore en cérémonie, les jours

A a iij

qu'on célébrait les chevaux d'Hiéron, ou quelque héros qui avait vaincu à coups de poing; mais j'ai lieu de croire qu'on répétait souvent à table les chanfons d'Anacréon, & quelques-unes d'Horace. Une ode après tout, est une chanfon; c'est un des attributs de la joie. Des chanfons qui ne font point faites pour être chantées, ressemblent à ces titres de conseiller au roi, qu'on donne à des gens qui n'ont jamais conseillé personne. Nous avons dans notre langue des couplets sans nombre, qui valent bien ceux des Grecs, & qu'Anacréon aurait chantés lui-même, comme on l'a déjà dit très-justement.

Toute la France du tems de notre adorable Henri IV chantait, *charmante Gabrielle*, & je doute que dans toutes les odes grecques on trouve un meilleur couplet que le second de cette chanfon fameuse.

Recevez ma couronne,  
Le prix de ma valeur;  
Je la tiens de Bellone,  
Tenez la de mon cœur.

A l'égard de l'air, nous ne pouvons avoir les pièces de comparaison; mais j'ai de fortes raisons pour croire que la musique grecque était aussi simple que la nôtre l'a été, & qu'elle ressemblait un peu à nos Noels & à quelques airs de notre chant Grégorien. Ce qui me le fait croire, c'est que le pape Grégoire, quoique né à Rome, était originaire d'une famille grecque, & qu'il substi-

tua la musique de sa patrie aux hurlemens des Occidentaux.

A l'égard des chansons Pindariques, j'ai vu avec plaisir dans un essai de supplément à l'entreprise immortelle de l'Encyclopédie, qu'on y cite des morceaux sublimes de Quinault, qui ont toute la force de Pindare, en conservant toujours cet heureux naturel qui caractérise le Phénix de la poésie chantante, comme l'appelle la Bruyère.

Chantons dans ces aimables lieux  
Les douceurs d'une paix charmante.  
Les superbes géants armés contre les Dieux,  
Ne nous donnent plus d'épouvante.  
Ils font ensevelis sous la masse pesante  
Des monts qu'ils entassaient pour attaquer les cieux.  
Nous avons vu tomber leur chef audacieux  
Sous une montagne brûlante ;  
Jupiter l'a contraint de vomir à nos yeux  
Les restes enflammés de sa rage expirante ;  
Jupiter est victorieux ,  
Et tout cède à l'effort de sa main foudroyante.  
Chantons dans ces aimables lieux  
Les douceurs d'une paix charmante.

Le beau chant de la déclamation qu'on appelle récitatif, donnait un nouveau prix à ces vers héroïques pleins d'images & d'harmonie. Je ne fais s'il est possible de pousser plus loin cet art de la déclamation, que dans la dernière scène d'Armide ; & je pense qu'on ne trouvera dans aucun

poète Grec rien d'aussi attachant, d'aussi animé, d'aussi pittoresque que ce dernier morceau d'Armide & que le quatrième acte de Roland.

Non seulement la lecture d'une ode me paraît un peu insipide à côté de ces chef-d'œuvres qui parlent à tous les sens ; mais s'il faut vous dire ce que je pense, je donnerais pour ce quatrième acte de Roland toutes les satyres de Boileau, injuste ennemi de cet homme unique en son genre, qui contribua comme Boileau à la gloire du grand siècle, & qui savait apprécier les sombres beautés de son ennemi, tandis que Boileau ne savait pas rendre justice aux siennes.

Je reviens à nos odes. Elles sont des stances & rien de plus. Elles peuvent amuser un lecteur, quand il y a de l'esprit & des vérités. Par exemple, je vous prie d'apprécier cette stance de La Motte.

Les champs de Pharfale & d'Arbelles  
 Ont vu triompher deux vainqueurs,  
 L'un & l'autre dignes modèles  
 Que se proposent les grands cœurs ;  
 Mais le succès a fait leur gloire ;  
 Et si le sceau de la victoire  
 N'eût consacré ces demi-dieux,  
 Alexandre aux yeux du vulgaire

(\*) Cette strophe est en effet bien pensée & bien écrite, & il y en a quelques-unes de ce genre dans La Motte. Mais cet exemple ne détruit pas ce qu'on a dit de cet écrivain, qu'il n'y avait pas dans ses odes un seul morceau vraiment poétique, c'est-à-dire, un seul morceau d'une grande poésie & d'un grand effet ou d'image, ou d'harmonie.

N'aurait été qu'un téméraire,

Et César qu'un féditieux.

Dites - moi , si vous connaissez rien de plus vrai , de plus digne d'être senti par un roi & par un philosophe ? Pindare ne parlait pas ainsi à cet Hiéron qui lui donna pour ses louanges cinq talens, évalués du tems du grand Colbert à mille écus le talent , lequel en vaut aujourd'hui deux mille.

La grande ode , ou plutôt la grande hymne d'Horace pour les jeux séculaires est belle dans un goût tout différent. Le poète y chante Jupiter , le Soleil , la Lune , la Déesse des accouchemens , Troye , Achille , Enée. &c. Cependant il n'y a point de galimathias. Vous n'y voyez point cet entassement d'images gigantesques , jettées au hasard , incohérentes , fausses , puériles par leur enflure même , & qui sont cent fois répétées sans choix & sans raison. Ce n'est pas à Pindare que j'adresse ce petit reproche.

Après avoir très-bien jugé , & même très-bien imité Horace & Pindare , & après avoir rendu au très-estimable Mr. de Chabanon la justice que mérite sa prose noble & harmonieuse qui paraît si facile , malgré le travail le plus pénible , vous avez rendu une autre espèce de justice. Vous avez examiné avec autant de goût & de finesse , que de sagesse & d'honnêteté , je ne fais quelle fatyre un peu grossière , intitulée : *Épître de Boileau*. Je ne la connais que par le peu de vers que vous en rapportez , & dont vous faites une critique très-judicieuse. Je vois que plusieurs personnes d'un rare mérite sont attaquées dans cette fatyre. Messieurs de St. Lambert , de Lille , Saurin , Mar-

montel , Thomas , Du Belloy , &c ; & vous même , monsieur , vous paraissez avoir votre part aux petites injures qu'un jeune écolier s'avise de dire à tous ceux qui soutiennent aujourd'hui l'honneur de la littérature française.

Comment ferait reçu un écolier qui viendrait se présenter dans une académie le jour de la distribution des prix , & qui dirait à la porte , messieurs , je viens vous prouver que vous êtes les plus méprifables des gens de Lettres ? Il faudrait commencer par être très-estimable soi-même pour oser tenir un tel discours , & alors on ne le tiendrait pas.

Lorsque la raison , les talens , les mœurs de ce jeune homme auront acquis un peu de maturité , il sentira l'extrême obligation qu'il vous aura de l'avoir corrigé. Il verra qu'un fatyrique qui ne couvre pas par des talens éminens ce vice né de l'orgueil & de la bassesse , croupit toute sa vie dans l'opprobre ; qu'on le haït sans le craindre , qu'on le méprise sans qu'il fasse pitié ; que toutes les portes de la fortune & de la considération lui sont fermées ; que ceux qui l'ont encouragé dans ce métier infâme , sont les premiers à l'abandonner , & que les hommes méchans qui instruisent un chien à mordre , ne se chargent jamais de le nourrir.

Si l'on peut se permettre un peu de fatyre , ce n'est , ce me semble , que quand on est attaqué. Corneille vilipendé par Scudéri daigna faire un mauvais sonnet contre le gouverneur de Notre-Dame de la garde. Fontenelle honni par Racine & par Boileau leur décocha quelques épigrammes médiocres. Il faut bien quelque fois faire la guerre

défensive. Il y a eu des rois qui ne s'en font pas tenus à cette guerre de nécessité.

Pour vous, monsieur, il me semble que vous foutenez la vôtre bien noblement. Vous éclairez vos ennemis en triomphant d'eux; vous ressemblez à ces braves généraux qui traitent les prisonniers avec politesse, & qui leur font faire grande chère.

Pour ces petits folliculaires, qui n'ayant jamais pu essayer même de faire un mauvais livre, subsistent du mal qu'ils disent tous les quinze jours des écrits des autres; pour ces pauvres gens ressemblans à des colporteurs qui voudraient juger d'une pièce de théâtre, parce qu'ils l'ont affichée au coin des rues; pour des malheureux, dis-je, qui n'auraient pas eu à manger, s'ils ne s'étaient nourris de venin, vous leur pardonnez de vivre de leur métier.

Il faut avouer que la plupart des querelles littéraires sont l'opprobre d'une nation. Elles naissent presque toujours de la rage famélique de ceux qui ne pouvant rien produire, voudraient dévorer ceux qui travaillent. Ces araignées croient saisir les abeilles dans leurs filets; mais les abeilles en passant déchirent leur toile, percent de leur aiguillon l'animal abominable, & vont continuer à faire leur miel & leur cire.

C'est une chose plaisante à considérer, qu'entre tous ces bas satyriques qui osent avoir de l'orgueil, en voici un qui reproche cent erreurs historiques à un homme qui a étudié l'histoire toute sa vie. *Il n'est pas vrai*, lui dit-il, *que les rois de la première race aient eu plusieurs femmes à la fois; il n'est pas*



*vrai que Constantin ait fait mourir son beau-père, son beau-frère, son neveu, sa femme & son fils; il est vrai que l'empereur Julien qui n'était point philosophe, immola une femme & plusieurs enfans à la Lune dans le temple de Carrés. Car Théodore l'a dit; & c'était un secret sûr pour battre les Perfes que de rendre une femme par les cheveux & de lui arracher le cœur. Il n'est pas vrai que jamais un laïque ait confessé un laïque; — témoin le sire de Joinville qui dit avoir confessé & absous le connétable de Chipre selon qu'il en avait le droit; & témoin St. Thomas qui dit expressément, la confession à un laïque n'est pas sacrement, mais elle est comme sacrement, *Confessio ex defectu sacerdotis laico est sacramentalis quodam modo.* Tome 2, page 255. — Il est faux que les abbesses aient confessé jamais leurs religieuses. — Car Fleuri dans son histoire ecclésiastique dit qu'au treizième siècle les abbesses en Espagne confessaient les religieuses & prêchaient, Tome 16, pag. 246. Car ce droit fut établi par la règle de St. Basile, Tome 2, p. 453. Car il fut long-tems en usage dans l'église latine. Martenne Tome 2, p. 39. *Il n'est pas vrai que la St. Barthelemi fut préméditée.* — Car tous les historiens, à commencer par le respectable de Thou conviennent qu'elle le fut. *Il est vrai que la Pucelle d'Orléans fut inspirée.* — Car Montrelet contemporain dit expressément le contraire: *donc vous êtes un ennemi de Dieu & de l'Etat.**

Quand on a daigné répondre à cet homme, car il faut répondre sur les faits & jamais sur le goût, il faut encore un gros livre pour sauver son amour propre, & pour dire que s'il s'est trompé sur quelques bagatelles, c'était à bonnes intentions.

Vous avez grande raison ; monsieur , de ne pas baïffer les yeux vers de tels objets. Mais ne vous laissez pas de combattre en faveur du bon goût ; avancez hardiment dans cette épineuse carrière des Lettres où vous avez remporté plus d'une victoire en plus d'un genre. Vous savez que les serpens sont sur la route , mais qu'au bout est le temple de la gloire. Ce n'est point l'amitié qui m'a dicté cette lettre , c'est la vérité ; mais j'avoue que mon amitié pour vous a beaucoup augmenté avec votre mérite , & avec les malheureux efforts qu'on a faits pour étouffer ce mérite qu'on devait encourager.

J'ai l'honneur d'être , &c.



R É P O N S E

*de Mr. de la Harpe à la lettre de Mr. de Voltaire.*

MONSIEUR!

**R**IEN ne fait plus d'honneur au Mercure, que l'intérêt que vous voulez bien y prendre. Il ferait à souhaiter que cet exemple engageât les gens de Lettres les plus distingués à concourir à la perfection d'un ouvrage d'autant plus intéressant pour eux , que c'est une espèce de patrimoine littéraire où tous ont également des droits. Le Mercure est encore , malgré tout ce qui lui manque , le plus varié & le plus utile des ouvrages périodiques.

J'avoue qu'on a porté jusqu'à l'excès l'abus de cette espèce d'ouvrage aujourd'hui trop multipliée. Ce qui dans son origine était destiné à instruire le public, est employé trop souvent à le tromper. Je fais bien que le nombre des journaux a dû croître avec l'étendue de nos connaissances & les objets de notre curiosité. Il n'est pas possible qu'un seul ouvrage & un seul auteur puissent suffire à les analyser ; & pour décider qu'un homme est à-peu-près un sot, c'en ferait assez de savoir qu'il se charge de prononcer magistralement tous les huit jours, non seulement sur tous les travaux de la littérature & des arts, depuis la tragédie jusqu'à la satire, & depuis la physique jusqu'à la gravure, mais même sur le mérite personnel de tous les écrivains & de tous les artistes, & sur ce qu'ils sont capables de faire ou de ne pas faire dans tout le cours de leur vie. Je conviens qu'il a fallu que les auteurs qui se chargent de mettre les provinces au courant des nouveautés dont la capitale est le centre, se partageassent les différens objets sur lesquels s'exercent les sciences & les arts. Plusieurs de ces journaux n'ont point dégénéré de leur première institution. Ceux de Basnage, de Bernard, de Baile étaient des dissertations aussi travaillées qu'instructives sur des ouvrages de littérature grave, d'érudition & de philosophie. Loin d'être destinés à amuser les oisifs ignorans, ils étaient faits pour occuper les hommes instruits. Le journal des savans leur a succédé, & son titre n'est point un mensonge. Il est en effet rédigé par des savans respectables sous les yeux du chef de la justice. Il ne s'est point

écarté de son but. La littérature agréable & d'imagination y tient peu de place, & cette place est très-bien remplie par un homme de Lettres qui a autant d'honnêteté que de goût, & qui est aujourd'hui un de vos confrères à l'Académie.

Nous avons eu pendant quelque tems une *Gazette littéraire* que vous honoriez de votre correspondance, & qui avait le mérite de nous faire connaître ce que la littérature des peuples étrangers a de plus intéressant & de plus curieux. Ce journal utile & important qui demandait beaucoup de connaissances & de lumières de la part des rédacteurs, & beaucoup de secours de la part du gouvernement, nous a fourni huit volumes qui forment une collection précieuse à beaucoup d'égards, & doivent faire honneur au goût & au talent des deux hommes de Lettres à qui l'on en est redevable.

Quant au *Mercur*, il a été de tout tems le dépôt de toutes les espèces de nouveautés que la capitale peut transmettre aux provinces. Il est susceptible de tous les tons & de tous les objets. Il a été souvent entre les mains de gens de Lettres d'un vrai mérite, & on doit lui rendre cette justice, qu'il n'y a peut-être point d'exemple depuis le commencement de ce siècle, qu'aucun écrivain d'un talent reconnu y ait été maltraité, ni qu'on ait jamais manqué à la décence & aux égards envers ceux qu'on y a critiqués.

Ces égards si indispensables n'ont pas toujours été observés dans d'autres journaux. C'est que malheureusement les auteurs de ces journaux n'étaient pas de véritables gens de Lettres, & c'est-là

un très-grand abus , qui peut-être est la source de tous les autres. Il ferait à souhaiter que tous les écrivains n'eussent pour juges de ce genre, que des confrères avoués qui ayent fait preuve de talent & jouissent d'une réputation méritée ; qui se devant quelque chose à eux-mêmes, n'oublient jamais ce qu'on doit aux autres , & puissent craindre de compromettre leur jugement & leur considération. Mais à quoi faudrait-il s'attendre , si par malheur on était jugé par des hommes qui n'auraient rien à perdre , & qui ne pouvant se faire un état de la culture des Lettres , qui n'est pas à la portée de tout le monde, auraient recours à la misérable ressource de se faire satyriques en prose ? ce qui est à la fois le plus facile & le dernier des métiers.

On ne peut pas se dissimuler combien toute la bonne compagnie de Paris & des provinces , & cette foule d'hommes éclairés dont la France est remplie , combien cette classe distinguée pour qui sur-tout l'on devrait écrire, est fatiguée de tant de rapsodies périodiques , où l'on n'apprend jamais rien ; si ce n'est à mépriser leurs auteurs ; de tant d'adulations & de satyres également dégoûtantes ; de toutes ces compilations mensuelles ou hebdomadaires qui diffèrent par le titre & se ressemblent par l'ennui. C'est ce dégoût même qui a contribué peut-être à procurer un accueil plus favorable à quelques fragmens d'une meilleure littérature, qui ont été séparés de la foule & ont attiré les regards des connaisseurs.

Vous avez paru satisfait, monsieur , ainsi que le public , des morceaux de critique que j'ai hasardés

dés de tems en tems dans le Mercure, & auxquels je suis loin d'attacher de l'importance. S'ils ont eu quelque succès, je crois en être redevable aux principes que j'ai suivis, & dont j'aime à vous rendre compte.

J'ai toujours cru qu'un critique honnête ne devait jamais avoir d'autre but que d'instruire. S'il veut offenser & humilier, il est odieux; s'il veut flatter, il est insipide; s'il veut tromper, il est vil; s'il réunit ces trois vices, il est infâme. Voyez *l'année littéraire*.

Quand les intentions sont pures, le style est décent. Ils mentiraient, ceux, qui en écrivant des grossièretés & des injures, se diraient animés du zèle de la vérité.

Vous avez à parler ou d'un écrivain supérieur, ou d'un homme médiocre, ou d'un homme sans talent qui écrit par manie ou par besoin. Vous devez au premier du respect, à l'autre des égards, au dernier de l'indulgence.

S'il est question d'un ouvrage excellent, d'un bon ouvrage, plus vous mêlerez d'observations aux louanges, plus vous éclairerez le lecteur & servirez le bon goût sans bleffer l'auteur. Le ton de l'admiration vraie se fera sentir jusques dans vos censures, & l'homme supérieur vous permet tout, dès que vous l'avez mis à sa place.

Si l'ouvrage & l'auteur sont médiocres, votre tâche devient plus difficile. Vous avez à faire à un amour propre tremblant, à une conscience allarmée. Si vous ne lui accordez de mérite que ce qu'il en a, il fera mécontent. Votre devoir n'est pas de le contenter, mais de faire en sorte

qu'il n'ait pas droit de se plaindre. Le public & la vérité méritent plus de respect que lui, & rien n'est si funeste que les encouragemens donnés au mauvais goût. Servez - vous de ce qu'il y aura de bon dans l'ouvrage, pour éclairer l'auteur sur ce qu'il y a de mauvais. S'il est susceptible d'émulation & de progrès, il en profitera, sans peut-être vous aimer d'avantage. S'il ne voit rien au-delà de ce qu'il a fait, il se plaindra tout seul.

Enfin s'il s'agit d'une de ses productions dont la foule est innombrable, & que cent cinquante ans de lumières font naître avec une facilité si malheureuse, comme la chaleur fait éclore les insectes, il n'y a qu'une ressource. Peut-être y a-t-il deux bonnes pages dans un volume. Tâchez de les trouver, & citez les sans parler du reste. Si rien n'est digne des regards du lecteur, alors n'en parlez pas, à moins que ce ne soit une matière à des réflexions utiles au goût. Mais en général toutes les fois qu'il n'y a rien à louer, le meilleur est de garder le silence. La louange est la partie douce & consolante de la pénible fonction de juger.

La plaifanterie est une autre partie bien délicate. Il ne faut se la permettre que contre ceux qui ont voulu offenser. La plaifanterie est la vengeance de la supériorité, & la punition du scandale littéraire.

Si l'on répond à vos censures, & que l'adversaire & l'ouvrage méritent une réplique; une discussion approfondie, une question traitée avec politesse honore les parties contendantes. Si l'on

descend aux injures, laissez la haine se débattre contre le mépris.

Peut-être aurez vous à parler d'un homme comme pour votre ennemi. Gardez que personne loue plus franchement que vous tout ce qu'il aura de louable, & n'épuisez pas la critique sur ce qui fera reprehensible. Qu'il soit bien évident que vous ne vous servez pas de tous vos avantages. Vous seul n'avez pas le droit d'être le plus sévère de ses lecteurs.

Il arrive quelquefois qu'un critique annonce dès les premières lignes une haine emportée, & prononce ensuite du ton d'un juge, après avoir déclamé du ton d'un ennemi. C'est l'aveuglement d'une passion furieuse, qui, pourvu qu'elle s'exhale, ne se soucie pas d'en imposer.

Vous donnez, monsieur, des leçons bien sages & bien éloqu岸tes à ceux qui s'exposent à devenir par état & par caractère les ennemis de tous les talens, de tous les succès, & de toutes les réputations. Vous vous êtes souvent élevé dans votre juste indignation contre ces organes de l'envie, de la haine & de l'injustice. Mais n'avez vous jamais été tenté de les plaindre? Ah! monsieur, qu'il y a loin du plaisir d'admirer, de sentir le génie, au malheur de le haïr! quel sort, de s'être condamné à détester tout ce que les autres hommes aiment & révèrent, de trouver sa punition par tout où les autres trouvent une jouissance, de ne pouvoir prononcer qu'avec fureur des noms que l'on prononce partout avec enthousiasme, de poursuivre toujours de si loin des hommes qui s'avancent à pas de géans dans la carrière de la



gloire, & de combattre avec une voix faible & impuissante la renommée qui répond avec ses cent voix? Convenez, monsieur, que Gravina a eu bien raison de dire que *l'envieux n'est jamais libre, mais qu'il est l'esclave du génie qui le traîne partout sur ses pas.*

Vous daignez me parler, monsieur, des obstacles & des chagrins de toute espèce que mes ennemis m'ont suscités. Il est vrai qu'ils m'ont poursuivi avec un acharnement qui ne s'est point démenti depuis *Varvic* jusqu'à *l'éloge de Fénelon*. Je fais qu'ils se flattaient de parvenir à me décourager entièrement, & qu'ils s'en font même vantés. Mais si tel était leur dessein, ils ont bien mal réussi. Leurs emportemens & leurs excès n'ont servi qu'à intéresser en ma faveur ce public honnête & impartial, qui s'indigne de la persécution & de l'injustice. Ce public a été révolté du projet si odieux & si manifeste d'étouffer un jeune homme, qui n'opposait à la fureur de ses ennemis qu'une conduite irréprochable, le courage, le travail, & des ouvrages où les âmes bien nées aiment à retrouver leurs sentimens & leurs principes. Il m'a pardonné quelques productions précipitées qui échappent à la première effervescence de la jeunesse, en faveur des efforts qu'il m'a vû faire pour lui offrir des écrits mieux conçus & plus travaillés. Enfin accueilli dès mes premiers pas par tout ce que la nation a de plus illustre dans tous les genres, honoré du suffrage public des principaux membres de l'académie & de la littérature; honoré sur-tout du vôtre & de votre amitié constante, je marche avec fermeté dans cette pénible

*SUR LA POÉSIE LYRIQUE. 389*

route où l'on me préparait tant d'écueils. Votre voix m'y foutient encore. Puisse - t - elle s'y faire entendre long-tems ? Puisse le Sophocle des Français finir comme le Sophocle des Grecs , par un chef-d'œuvre , & finir plus tard que lui ?

J'ai l'honneur d'être , &c.

*Fin du premier Volume.*



# T A B L E

## D E S M A T I È R E S

Contenues dans ce volume.



<i>Avis des éditeurs.</i>	pag.
<i>Varvic, tragédie, avec les pièces relatives.</i>	3
<i>Mélanie, drame.</i>	85

### P O É S I E S M Ê L É E S.

<i>Le Poète, pièce couronnée à l'académie française en 1766.</i>	163
<i>Les Talens, pièce couronnée à l'académie française en 1771.</i>	173
<i>Conseils à un jeune poète, pièce couronnée à l'académie française en 1775.</i>	180
<i>A sa majesté Louis XVI, sur l'édit du 31 Mai 1774.</i>	190
<i>Sur les préjugés &amp; les injustices littéraires, composé à Ferney 1767.</i>	194

### O D E S.

<i>Le philosophe des Alpes 1763.</i>	205
--------------------------------------	-----

## TABLE DES MATIÈRES.

<i>A Mgr. le prince de Condé.</i>	209
<i>La navigation.</i>	214

### H É R O Ï D E S.

<i>Discours préliminaire.</i>	223
<i>Annibal à Flaminius.</i>	228
<i>Servilie à Brutus.</i>	231
<i>Réponse d'Horace à Mr. de Voltaire.</i>	239
<i>Réponse d'un solitaire de la Trappe.</i>	247

### PIÈCES DIVERSES.

<i>Vers à la Fontaine de Meudon.</i>	259
<i>Imitation de la première élégie de Tibule.</i>	263
<i>Vers récités sur le théâtre de Ferney, &amp;c.</i>	267
<i>Réponse de Mr. de Voltaire aux vers précédens.</i>	269
<i>Stances à madame de C**.</i>	ibid.
<i>Les regrets, stances.</i>	272
<i>A Mr. le comte de Schowalow.</i>	277
<i>Vers à Mr. Le Kain.</i>	279
<i>A mademoiselle Dubois 1763.</i>	281
<i>A mademois. Clairon, jouant un rôle de Soubrette dans les Précieuses.</i>	282
<i>A madame la comtesse de C***.</i>	ibid.
<i>A madame la marquise de P***.</i>	283
<i>A Mr. de ***</i>	ibid.
<i>A Mr. ***, en lui envoyant les œuvres de Gesner 1763.</i>	284
<i>Vers à mademoiselle Dumefnil 1763.</i>	285
<i>A madame de M**, en lui envoyant la réponse d'un solitaire à l'abbé de Rancé.</i>	287
<i>A mes amis.</i>	288

## TABLE DES MATIÈRES.

<i>Réponse à des vers adressés à l'auteur sur un concours académique.</i>	289
<i>Réponse à des vers d'un jeune homme de dix-huit ans.</i>	290
<i>Vers à madame S** , en lui envoyant l'éloge de Henri IV.</i>	291
<i>Vers à la même , en lui envoyant l'éloge de Fénelon.</i>	292
<i>Vers à madame D** , en lui envoyant la pièce intitulée le Philosophe.</i>	ibid.
<i>A Mr. le comte de B** sur la Beauté.</i>	293
<i>Vers pour le portrait de Mr. Turgot.</i>	ibid.
<i>Vers pour le portrait de Pascal.</i>	294
<i>Vers à Mr. D** sur la réhabilitation de la famille Calas.</i>	ibid.
<i>Héro &amp; Léandre , romance.</i>	297
<i>Envoi à madame ***</i>	300
<i>Autre romance.</i>	ibid.
<i>Autre romance.</i>	302
<i>Le ruisseau.</i>	304
<i>Daphné , couplets à madame B**.</i>	306
<i>Essai sur la poésie lyrique.</i>	311

Fin de la table du premier volume.

550908



